Tom. 2. p. 149




INSIGNIA ACADEMIAE HARVARDIANAE CANTAB: NOV: ANGLIAE
VE RI
TAS
The Gift of
Mary Bryant Brandegee
in Memory of
William Fletcher Weld
HARVARD COLLEGE LIBRARY



LES AMOURS DE CATULLE.

Par M. DE LA CHAPPELLE.

CINQUIEME EDITION.

TOME SECOND.



A PARIS,
Chez la Veuve de FLOR. DELAULNE, rue Saint-Jacques, à l'Empereur.

M. DCCXXV.

Avec Approbation & Privilege du Roy.



TABLE

Des Pieces tirées de Catulle & de différens Auteurs, contenues en ce Tome.

Fin de la Table.

LES



F. Delamonce in. G. Scotin maj. sculp.



LES AMOURS DE CATULLE.

TROISIEME PARTIE.



Atulle ayant eu un vent favorable arriva bientôt à la vûe d'Alexandrie. Il commençoit déja à découvrir le Phare celebre, dont la structure & la

situation merveilleuse faisoient un des plus beaux objets du monde ; & il en consideroit la beauté avec l'attention d'un homme qui se connoît parfaitement en toutes choses.

Ce Phare étoit une Isle qui se trouvant placée au milieu de la Mer, à peu près à une stade d'Alexandrie, y faisoit un Port dont l'accès étoit très-difficile. Ptolomée Philadelphe y avoit construit une Tour d'une hauteur & d'une grandeur prodigieuse : on y allumoit toutes les nuits des flambeaux qui faisoient connoître aux Pilotes la route qu'ils devoient prendre. Beaucoup d'Egyptiens avoient bâti des maisons dans cette Isle, beaucoup d'étrangers s'y étoient venus établir ; de sorte que le

Phare étoit une eſpece de petite Ville ; que le même Ptolomée avoit trouvé moyen de joindre à Alexandrie, par un mole, ou une eſpece de digue qu'il avoit fait élever dans la Mer.

Sur le rivage on voyoit le magnifique Palais des Rois d'Egypte, qui avoit d'un côté l'aſpect de la Mer, & de l'autre celui d'un Theatre ſuperbe qui ſervoit de Citadelle. Ce Palais étoit ſi vaſte : il étoit orné de tant de dômes ſuperbes, de tant de tours & de pavillons, dont les pointes dorées éblouiſſoient ceux qui le regardoient, qu'on l'eût plûtôt pris pour une Ville, que pour une ſeule maiſon. Un peu plus dans l'enfoncement s'élevoit Alexandrie, dont les édifices ſe

commandoient les uns aux autres avec tant de regularité, qu'il sembloit que ceux qui les avoient bâtis, avoient voulu faire une espece d'amphitheatre.

Catulle ne pouvoit se lasser d'admirer tant de beautez, lorsqu'il fut agréablement surpris par un spectacle aussi magnifique que galant, & qui lui sembloit avoir quelque chose de l'enchantement.

Il entendit d'abord un concert de flûtes, de hautbois & de lires : cette symphonie étoit mêlée de voix qui chantoient des airs tendres & languissans. Il tourna la tête du côté où se faisoit le concert, & il vit une petite Flotte composée de sept ou huit vaisseaux qui vo-

guoient lentement ſur la Mer. Ils étoient ornez de riches peintures, leurs maſts étoient dorez, les cordages étoient de ſoye mêlée d'or, les voiles d'étoffe en broderie de differentes couleurs, les pavillons de même, & ils étoient renouez avec de gros cordons d'or. Dans l'un de ces vaiſſeaux étoient les Joueurs d'inſtrumens; dans un autre les Chanteurs, tous habillez d'une maniere ſinguliere & galante: un autre portoit des gens qui brûloient des paſtilles & qui répandoient des eſſences dont tout le rivage étoit parfumé: dans un autre, on voyoit des femmes couvertes de guirlandes & de feuillages; elles tenoient des corbeilles pleines de toutes ſortes de fleurs: à côté

d'elles, des hommes vêtus à peu prés de la même maniere, portoient de grands bassins d'or chargez de fruits en pyramides. Le reste des vaisseaux étoient pleins des plus belles personnes du monde de l'un & de l'autre sexe : leurs habits étoient si riches & si brillans, qu'il étoit impossible de les regarder, lorsque le Soleil donnoit dessus.

Au milieu de cette petite Flotte paroissoit une Galere plus riche & plus superbe que les autres vaisseaux. Le long de ses bords regnoient des festons de fleurs d'orange & de jasmin, soûtenus d'espace en espace par de petits Amours de vermeil doré. On y avoit élevé sur un tapis couleur de feu, broché d'or, un petit thrône tout bril-

lant d'émeraudes & de perles. Autour de ce thrône paroissoient de belles filles vêtuës en Nymphes & en Nereïdes; & de jeunes enfans habillez en Amours, qui tenoient des évantails en leurs mains pour rafraîchir l'air. Les rameurs représentoient des Faunes & des Satyres, & dans cet ajustement sauvage ils ne laissoient pas d'avoir je ne sçai quoi d'agréable.

Sur le thrône étoit assise l'admirable Cleopatre, dans un habit pareil à celui que les Peintres donnent à la Déesse Venus: elle avoit à ses côtez Iras & Charmion ses deux chéres confidentes, qui ne l'abandonnerent jamais, & qui lui furent si fidelles, que lorsqu'après la défaite d'Antoine, cette bel-

le & malheureuse Reine fut contrainte à se donner la mort, elles ne voulurent pas lui survivre. Elles furent trouvées par les gens d'Auguste mourantes aux pieds de leur Princesse, dont elles venoient d'étendre le corps couvert de ses plus riches habits sur un lit de parade, qu'elle-même avoit fait dresser. Derriere elle, le jour que Catulle arrivoit à Alexandrie, étoit ce même Apollodore de Sicile, qui pendant les troubles d'Egypte eut l'adresse de la porter jusques dans le Palais, où Cesar étoit investi par Achillas & par les Egyptiens qui s'étoient révoltez.

Catulle avoit oui dire mille choses surprenantes des richesses & de la magnificence de

Cléopatre, qui surpassoit en cela les Maîtres du monde : cependant il avoit peine à croire ce qu'il en voyoit. Il est vrai aussi que le hazard avoit fait qu'elle étalloit ce jour-là ce qu'elle avoit de plus superbe. Il y avoit fort peu de tems qu'elle étoit accouchée d'un fils qu'elle avoit nommé *Césarion*, du nom de Cesar, qui à ce qu'elle disoit, en étoit le pere. D'abord qu'elle fut en état de sortir, elle voulut celebrer la naissance de ce jeune Prince, par des Fêtes qu'elle donna pendant plusieurs jours à sa Cour. Ce fut pour cette occasion qu'elle fit équiper cette Flotte si galante & si riche, dont nous venons de faire la peinture.

Elle s'en servit depuis dans une autre rencontre plus importante, lorsqu'étant mandée par Antoine, auprès de qui on l'avoit accusée d'avoir donné de puissans secours à Cassius, elle s'embarqua sur la riviere de Cydnus pour aller trouver Antoine : elle mena un équipage si magnifique, qu'on eût dit qu'elle alloit plûtôt pour triompher que pour se justifier.

Les Historiens les plus sinceres, & qui exagerent le moins, donnent de si hautes idées de sa magnificence dans les festins, de sa richesse dans les meubles, & de sa profusion en tout, que si on n'avoit beaucoup d'estime pour eux, on prendroit ce qu'ils en disent pour des fables. Ce qui est certain, c'est qu'Antoi-

ne qui étoit le plus riche, le plus voluptueux, & le plus prodigue des hommes, parut auprès d'elle grossier, peu délicat & avare.

Catulle se trouvant assez près de la Flotte pour être apperçû, fit élever sur la poupe de son navire un grand étendart, où paroissoient les Aigles Romaines & le Portrait de Cesar; Cléopatre jetta les yeux dessus, & elle envoya aussitôt Apollodore dans un esquif, où il fit entrer l'Envoyé du Dictateur, qu'il conduisit dans la Galere de la Reine.

Catulle voyant de plus près les choses qu'il avoit admirées de loin, fut si surpris & si charmé, que quoiqu'il eût infiniment d'esprit, il parut embarrassé, &

il ne fit pas un compliment fort régulier. Ce qui lui causa cette grande surprise, ne fut pas tant la magnificence de Cléopatre, que Cléopatre elle-même. Cette Princesse n'avoit alors que vingt ans, & elle joignoit à un air de majesté & de grandeur une beauté si touchante : je ne sçai quoi de si tendre & de si passionné paroissoit dans ses regards pleins de feu, qu'il étoit impossible de la considerer sans émotion. Elle s'appercevoit de l'effet que sa beauté faisoit, & elle prenoit plaisir à augmenter par des manieres engageantes, & par mille choses agréables qu'elle disoit, le trouble que sa vûe excitoit dans les cœurs.

Elle étoit d'une taille gran-

de & proportionnée ; elle avoit les cheveux noirs, les yeux de même couleur, brillans & bien fendus : & quoiqu'elle fût d'un payïs où les excessives ardeurs du soleil noircissent un peu les habitans, elle avoit le teint si délicat, la peau si belle & si blanche, qu'elle surpassoit en cela les femmes qui naissent dans les payïs les plus froids. On peut juger quelle étoit alors sa beauté dans sa premiere jeunesse, par l'éclat qu'elle conservoit encore longtems après dans un âge plus avancé. Elle avoit trente-neuf ans, lorsqu'après la perte de la Bataille d'Actium, la mort d'Antoine, & une infinité d'autres malheurs qui lui arriverent tout de suite, Auguste vint la voir dans une

espece de tombeau où elle s'étoit enfermée.

Il la trouva dans un désordre pitoyable, couchée sur un petit lit de repos tendu de noir, & n'ayant sur elle qu'un manteau fort simple de gaze noire : elle n'étoit point coëffée ; ses cheveux dont elle avoit arraché une grande partie, lui tomboient sur les épaules & sur la gorge, où les marques des coups qu'elle s'étoit donnez dans son desespoir paroissoient encore. Ses yeux étoient battus, son visage étoit pâle & maigre, sa voix étoit foible, & elle ne disoit pas deux mots de suite sans pousser plusieurs soûpirs. Cependant elle parut encore si belle dans ce malheureux état, qu'Auguste eut besoin de tout

le pouvoir qu'il avoit ſur lui, pour s'empêcher de ſe perdre au même écueil où trois des plus grands Hommes de la terre avoient échoué : c'eſt-à-dire que peu s'en fallut qu'il ne devînt amoureux de cette même Reine, que le jeune Pompée, Jules Ceſar, & Antoine avoient aimée avec tant de paſſion, qu'ils avoient abandonné pour elle le ſoin de leurs affaires & de leur gloire.

Par ce que je viens de dire, il eſt aiſé de juger que lorſque Catulle la vit, elle étoit la plus belle perſonne du monde. Son eſprit ne charmoit pas moins que ſa beauté : peu de gens entroient en converſation avec elle, qui n'en fuſſent enchantez; elle ſçavoit une infinité d'agréa-

bles choses ; elle avoit toûjours aimé les Lettres & les Sçavans ; elle avoit beaucoup étudié ; & on dit que jamais Antoine ne lui fit de present qui lui fût plus agréable, que celui de la fameuse Bibliotheque de Pergame, où il y avoit deux cent mille Volumes qu'il lui donna, & qu'elle mit à la place de la Bibliotheque des Ptolomées ses ayeux, brûlée durant la guerre que Cesar fut obligé de faire en Egypte. Cette Reine possedoit parfaitement presque toutes les langues étrangeres, & il n'y a peutêtre jamais eu de Princesse en qui tant de grandes qualitez se soient trouvées unies.

D'abord qu'elle eut lû les Lettres de Cesar, & qu'elle eut appris la réputation de Catulle,

elle n'entretint plus que lui, durant tout le reste du jour, qui se passa en plaisirs & en réjouissances: elle lui fit tant d'honnêteté, que l'homme le plus vain du monde auroit eu sujet d'en être content. On le logea dans un appartement magnifique auprès de celui de la Reine; & le lendemain elle voulut elle même lui faire voir tout ce qu'il y avoit de beau à Alexandrie.

Elle le mena au lieu où se voyent encore aujourd'hui les trois célebres Pyramides, qu'on mettoit alors au nombre des miracles du monde. Elle le fit entrer dans le Tombeau d'Alexandre, dont le corps se voyoit encore tout entier du tems d'Auguste: enfin elle lui fit remarquer toutes les merveilles

du Nil. Elle lui montra entre autres cet endroit qui est si renommé, où ce Fleuve se séparant en deux bras qui vont se jetter dans la mer par deux bouches differentes, forme une espece de triangle, qu'on a appellé *Delta*, du nom d'une lettre grecque qui ressemble à un triangle. Ce fut en cet endroit que Cesar termina la guerre d'Egypte, par la défaite entiere des troupes du dernier Ptolomée, qui se perdit lui même dans les eaux, en voulant se sauver chez les Parthes.

Au retour de la promenade elle mena Catulle dans une grande galerie, qui étoit un des plus beaux ornemens de son Palais. On y voyoit une infinité de rares peintures : les por-

traits de tous les Princes & de toutes les Princesses qui avoient regné en Egypte depuis Alexandre, y étoient rangez selon l'ordre des tems.

Il s'arrêta particulierement à considerer celui d'une Princesse, qui avoit un air si passionné & si doux dans le visage, qu'il y avoit lieu de croire qu'elle avoit eu l'ame fort sensible. Cléopatre s'appercevant de l'attention que Catulle avoit à regarder ce Portrait: N'est-il pas vrai, lui dit elle, que la physionomie de cette Princesse a quelque chose de fort heureux? Elle a aussi été une des plus heureuses personnes du monde; & si vous sçaviez le secret de sa vie, comme je le sçai, vous admireriez le bonheur qui l'a

toûjours accompagnée. Ses foiblesses mêmes & ses fautes ont eu des suites éclatantes & glorieuses. C'est, ajoûta-elle, la celebre Berenice, dont on dit que les cheveux ont été changez en étoile. Quoi! repliqua Catulle, c'est-là cette Berenice pour qui Callimaque a fait ce beau Poëme, où il raconte si agréablement l'avanture de ses cheveux, qu'elle avoit vouez à Venus pour la prosperité des armes du Roi? ayant été appendus dans le Temple de la Déesse, ils ne s'y trouverent plus le lendemain; & au rapport du fameux Astrologue Conon, ils parurent au Ciel transformez en étoile. En verité, continua-t-il, cette personne meritoit bien que les Dieux fissent

quelque chose d'extraordinaire pour elle.

L'Amour, reprit Cléopatre, a eu plus de part dans ce miracle, que tous les autres Dieux. J'en ai depuis peu découvert le mystere en lisant certains manuscrits de Callimaque, qui me sont tombez entre les mains. Catulle pria Cléopatre, avec tout le respect qu'il lui devoit, de vouloir bien lui apprendre ce qu'elle sçavoit de particulier sur une avanture qui avoit fait tant de bruit dans le monde. Je suis un peu interessée, lui dit Cléopatre en riant : si vous voulez que je vous apprenne une Histoire qui est sçûe de fort peu de personnes, il faut que vous fassiez quelque chose pour l'amour de moi. Il

y a longtems, continua-t-elle, que j'ai envie de voir en Vers latins l'Elegie de Callimaque sur la chevelure de Berenice : donnez-vous la peine de la traduire, & quand vous me l'apporterez, je vous apprendrai des choses si nouvelles sur le sujet de Berenice, que vous ne vous repentirez pas de m'avoir satisfaite.

Catulle se retira dans son appartement, peu de tems après cette conversation, & le lendemain en venant saluer Cléopatre, il lui donna ces Vers.

De Coma Berenices. *Carm. 66.*

Omnia qui magni despexit lumina mundi,
Qui stellarum ortus comperit, atque obitus:

Flammeus ut rapidi solis nitor obscuretur,
Ut cedant certis sidera temporibus,

IMITATION DU LATIN.

LE celebre Conon, dont les yeux assurez
Observent nuit & jour les Globes azurez,
Qui sçait par quels ressorts finissant sa carriere,
Le Soleil sous les Eaux va cacher sa lumiere,
Et prête ses rayons à mille Astres divers,
Qui la nuit en sa place éclairent l'Univers;
Ce Conon dans le Ciel m'a déja reconnue
De Chevelure blonde, Etoile devenue.
L'aimable Berenice autrefois me porta:
Autrefois sur sa tête avec soin m'ajusta:
J'étois sa Chevelure, & j'ornois un visage,
A qui le Dieu d'Amour auroit pû rendre hommage.
Elle m'offrit aux Dieux, dont un si beau present
Obtint pour son Epoux le secours tout-puissant;
C'étoit le Roy du Nil, le jeune Ptolomée
Qu'elle aimoit tendrement, dont elle étoit aimée.
Ce Prince à son Epouse uni nouvellement,
Comblé de ses faveurs & toûjours son Amant,
Ecouta trop la voix d'une gloire ennemie,
Et déclara la guerre aux Princes d'Assyrie:

Ut Triviam furtim sub Latmia saxa relegans
Dulcis amor gyro devocet aërio:

Idem me ille Conon cœlesti lumine vidit
E Berenicaeo vertice cæsariem

Fulgentem clarè: quam multis illa Deorum
Levia protendens brachia pollicita est.

Quâ Rex tempestate novo auctus Hymenaeo
Vastatum fines iverat Assyrios,

Dulcia nocturnae portans vestigia rixae,
Quam de virgineis gesserat exuviis.

Estne novis nuptis odio Venus? anne parentum
Frustrantur falsis gaudia lacrymulis,

Ubertim thalami quas intra limina fundunt?
Non, ita me Divi, vera gemunt, juverint.

Id mea me multis docuit regina querelis,
Invisente novo praelia torva viro.

Ma

Ma Reine qui de Mars redoutoit les fureurs,
Répandit un torrent de veritables pleurs ;
Bien differens de ceux qu'au jour de l'Hymenée,
Fait couler de ses yeux l'Epouse abandonnée,
Lorsqu'elle voit sortir ses Parens & ses Sœurs,
Qui d'un Amant heureux la livrent aux fureurs.
Les pleurs qu'elle répand, ne sont que feintes larmes,
Et l'amoureux combat lui donne peu d'alarmes:
Le moindre effort l'étonne, & semble l'offenser;
Mais je sçai sur cela ce que l'on doit penser :
J'ai vû plus d'une fois ma Reine se défendre,
Lorsque son jeune Epoux vouloit trop entreprendre :
Elle le repoussoit, quoiqu'il plût à son cœur ;
Mais elle souhaitoit qu'il fût bientôt vainqueur.
Belle Reine à present dans vos douleurs ameres,
Vos attraits sont mouillez par des larmes sinceres ;
Vous pleurez, vous poussez mille tristes soûpirs,
Non parce que la guerre interrompt vos plaisirs:
Mais d'un Epoux aimé l'absence perilleuse
Jette un trouble mortel dans vôtre ame amoureuse.
Enfin vous n'avez plus cette intrepidité
Qui de vos premiers ans soûtenoient la fierté;

At tu non orbum luxsti deserta cubile,
Sed fratris cari flebile discidium:

Quum penitùs mœstas exedit cura medullas.
Ut tibi tunc toto pectore sollicitæ

Sensibus ereptis mens excidit? atqui ego certè
Cognoram à parvâ virgine magnanimam.

Anne bonum oblita es facinus, quo regium adepta es
Conjugium, quo non fortius ausit alis?

Sed tum mœsta virum mittens, quæ verba locuta es?
Juppiter, ut tersti lumina sæpè manu.

Quis te mutavit tantus Deus? an quòd amanteis
Non longè à caro corpore abesse volunt?

At quæ ibi, proh, cunctis pro dulci conjuge Divis
Non sine taurino sanguine pollicita es!

Si reditum retulisset is, aut in tempore longo
Captam Asiam Ægypti finibus adjiceret.

A des ennuis sans fin votre cœur s'abandonne,
Le moindre bruit qui court l'inquiete & l'étône.
Ne vous souvient-il plus de l'Hymen glorieux,
Qui de plus grand que vous ne laisse que les Dieux ?
De tout votre bonheur rappellez la memoire,
Il sied mal de pleurer quand on a tant de gloire,
Vous le dîtes vous-même à votre triste Epoux ;
En essuyant les pleurs qu'il répandoit pour vous:
Plus que lui maintenant vous êtes affligée,
Quel revers ou quel Dieu vous a sitôt changée ?
Vous aimez, vous brulez, & pour les vrais Amans
Un seul moment d'absence a mille affreux tourmens.
Mais afin qu'à vos vœux les Dieux fussent propices,
Et qu'ils daignassent voir les pompeux sacrifices,
Où le Prêtre immolant cent Taureaux chaque jour,
De votre Epoux vainqueur demandoit le retour;
Helas! qu'avez-vous dit, quelle injuste promesse
Sans m'avoir consultée a fait votre tendresse ?
J'ai beau la condamner : malheureuse! c'est moi
Qui dois auprès des Dieux dégager votre foi.
J'obéis à regret à votre ordre suprême,

Queis ego pro factis cœlesti reddita cœtu
Pristina vota novo munere dissoluo.

Invita, ô regina, tuo de vertice cessi,
Invita adjuro, teque, tuumque caput.

Digna ferat, quod si quis inaniter adjuravit.
Sed quis se ferro postulat esse parem?

Ille quoque eversus mons est, quem maximum in oris
Progenies Phthia clara supervehitur:

Cum Medi properâre novum mare, cumque juventus
Per medium classi barbara novit Athon.

Quid faciant crines, quum ferro talia cedant?
Jupiter, ut Chalybon omne genus pereat.

Et qui principio sub terrâ quærere venas
Institit, ac ferri frangere duritiem.

Abruptæ paulò antè comæ mea fata sorores
Lugebant, cum se Memnonis Æthiopis

Je vous quitte à regret, j'en jure par vous-même,
Par votre front sacré, par vos divins appas,
(Qui jure à faux par eux soit puni du trépas)
Mais je murmure en vain contre le fer barbare
Qui de ce front charmant pour jamais me sépare.
Qui peut y résister ? le fer surmonte tout :
Rien ne s'oppose à lui, dont il ne vienne à bout.
Jadis le fer du Mede a coupé des montagnes,
Et changé leurs hauteurs en de vastes campagnes :
Seroit-il émoussé par d'impuissans cheveux,
De qui le moindre vent forme & défait les nœuds?
Ils sont contre les cœurs assez pourvus de charmes,
Mais pour braver le fer ce sont de foibles armes,
Maudit soit mille fois celui qui le premier
Arracha de sa mine & façonna l'acier !
Trop funeste métal dont l'envie & la rage,
Ont fait mille instrumens de meurtre & de carnage.
Déja d'autres cheveux, d'autres tresses, mes sœurs,
D'abord en renaissant ont pleuré mes malheurs.
Mais à peine la nuit faisoit place à l'Aurore,
Quand je vis arriver le tendre Epoux de Flore,

Unigena impellens nutantibus aëra pennis
Obtulit Arsinoës Chloridos ales equus.

Usque per æthereas me tollens advolat umbras,
Et Veneris casto collocat in gremio.

Ipsa suum Zephyritis eò famulum legarat,
Grata Canopæis incola litteribus.

Scilicet in vario ne solum lumine cœli
Aut Ariadneis aurea temporibus

Fixa corona foret : sed nos quoque fulgeremus
Devotæ flavi verticis exuviæ.

Uvidulo afflatu cedentem ad templa Deûm me
Sidus in antiquis Diva novum posuit.

Virginis & sævi contingens namque leonis
Lumina, Callisto juncta Lycaoniæ.

Vertor in occasum tardum dux ante Booten,
Qui vix sero alto mergitur Oceano.

Le doux pere des fleurs, le zephire ſubtil,
Gracieux habitant des rivages du Nil.
Envoyé par les Dieux, dont la bonté ſuprême
Vouloit me couronner d'un nouveau diadême;
Avant que les mortels euſſent ouvert les yeux;
Il vint en tourbillon pour m'enlever aux Cieux.
Dans ce Temple où Venus eſt par vous adorée,
J'étois ſur un Autel, dépouille conſacrée:
Et de là dans les Airs mes cheveux ſoûtenus,
Volerent auſſitôt dans le ſein de Venus.
La Déeſſe me prit, & ſes mains immortelles
Me donnerent d'abord mille beautez nouvelles.
Un cercle de rayons d'abord m'environna,
Dont le ſoudain éclat me plut & m'étonna.
Enfin elle voulut que votre Chevelure,
D'une Etoile eût au Ciel le rang & la figure.
Ariadne jadis vit ſon royal bandeau,
Par un ordre pareil faire un Aſtre nouveau.
 La Vierge & le Lyon reſſerrant leur lumiere,
Près de Caliſte entr'eux ont marqué ma carriere.
Je cours vers l'Occident où je guide Veſper,
Qui le plus tard qu'il peut ſe plonge dans la Mer.
Je vois rouler des Cieux la brillante machine,
Je ſens marcher ſur moi toute la Cour divine:

Sed quamquam me nocte premunt vestigia Divûm,
Luce autem cana Tethyi restituor:

Pace tuâ fari hæc liceat Rhamnusia virgo:
Namque ego non ullo vera timore tegam.

Non si me infestis discerpant sidera dictis,
Condita quin veri pectoris evoluam.

Non his tam lætor rebus, quàm me absore semper,
Absore me à Dominæ vertice discrucior.

Quicum ego, quum virgo quondam fuit, omnibus expers
Unguentis, una millia multa bibi.

Nunc vos optato quas junxit lumine tæda,
Non priùs unanimis corpora conjugibus

Tradite nudantes rejectâ veste papillas,
Quàm jucunda mihi munera libet onyx.

Mais il faut l'avouer, dûssent de tous côtez
S'élever contre moi les Astres irritez ;
A revenir vers vous je serois toute prête,
Et me trouverois mieux sur votre aimable tête,
Nourrie avecque soin d'essence & de parfums,
Qu'environnée au Ciel de rayons importuns.
Mais à de vains honneurs les Dieux m'ont destineé,
Et je suis en ces lieux pour toûjours enchaînée.

Vous que l'Hymen unit par des liens sacrez,
Refusez des plaisirs si longtems desirez,
Et ne permettez point qu'un Epoux temeraire
Fasse ce qu'aux Epoux il est permis de faire ;
Avant que vous m'ayez par des presens offerts,
Engagée à donner des charmes à vos fers.
Je ne parle qu'à vous beautez chastes & sages,
C'est de vous que je veux recevoir des hommages.
Puissent se perdre en l'air les odieux presens
De celles dont les vœux ne sont point innocens.
Je ne suis point propice aux cœurs souillez de crimes;
Pour vous qui ne brûlez que de feux legitimes,
Dans un heureux Hymen jouissez d'une paix,

Vester onyx, casto petitis quæ jura cubili.
Sed quæ se impuro dedit adulterio,

Illius ah mala dona levis bibat irrita pulvis.
Namque ego ab indignis præmia nulla peto.

Sed magis, ô nuptæ, semper concordia vestras
Semper amor sedes incolat assiduus.

Tu verò, regina, tuens cum sidera Divam
Placabis festis luminibus Venerem

Sanguinis expertem; non votis esse tuam me:
Sed potiùs largis effice muneribus.

Sidera cur retinent? utinam coma regia fiam:
Proximus Hydrochoi fulgeret Oarion.

Dont la tranquillité ne finisse jamais.

Et vous, ma belle Reine, à qui je dois ma gloire,
De ce que je vous fûs, conservez la memoire :
Lorsque vous tournerez vos regards vers les Cieux,
Sur moi de tems en tems arrêtez vos beaux yeux.
Daignez me confier vos secrettes demandes,
Et souffrez qu'à Venus je porte vos offrandes.
Mais je passe avec vous trop de tems en discours,
Le jour approche, il faut que je suive mon cours,
De mes retardemens déja le Ciel s'irrite,
Adieu ma Reine, adieu, malgré moi je vous quitte.

Il est juste, dit Cléopatre à Catulle, après avoir lû plusieurs fois ces Vers ; & il est tems que je m'acquite de ce que je vous ai promis. Elle se leva aussitôt, & après avoir congedié sa Cour, elle le fit passer par un beau jardin dans un salon délicieux qui étoit au milieu de quatre parterres. Aux deux côtez du sa-

lon étoient deux grottes magnifiques, où l'eau que l'art y avoit conduite, faiſoit mille figures ſurprenantes. Les fenêtres du ſalon donnoient d'un côté ſur l'appartement royal qui étoit à l'autre extrémité du jardin, où il preſentoit une face admirable: de l'autre côté elles donnoient ſur un bois d'orangers & de citronniers percé d'une grande allée au milieu, que terminoit une caſcade magnifique qui tomboit avec un bruit pareil à celui des plus rapides torrens. Ce fut dans cet agréable ſalon que Cléopatre mena Catulle. Elle le fit aſſeoir ſur une pile de carreaux de differentes étoffes: & s'étant à demi couchée ſur un petit lit de drap d'or, elle parla de la ſorte.

HISTOIRE DE CALLIMAQUE ET DE BERENICE.

CAllimaque ayant résolu de suivre l'exemple de son pere, qui avoit preferé l'étude de la Poësie au gouvernement de la Republique de Cyrene, vint à Alexandrie sur la fin du regne de Ptolomée Philadelphe, celui de tous les Rois d'Egypte qui a eu le plus de goût & le plus d'affection pour lesLett res. Il fut bientôt connu & estimé dans une Cour, où c'étoit assez de faire profes-

sion de Science pour s'attirer beaucoup de consideration. Outre que Callimaque avoit beaucoup de merite, il étoit encore d'une qualité distinguée, & à qui on devoit des égards particuliers : vous n'ignorez pas que ses Ancêtres avoient fondé, & qu'ils avoient tenu fort longtems dans la Lybie, le Royaume de Cyrene. Leurs Sujets se revolterent contre eux: & Cyrene devint un Etat populaire. Mais ils conserverent toûjours parmi leurs Citoyens une espece de Principauté, dont le grand-pere de Callimaque a joui le dernier. Il fut leur General, & il se signala dans cet emploi par des actions de prudence & de valeur. Je vous raconte là des choses que vous sçavez

ſans doute auſſi-bien que moi : car il y a apparence que vous avez lû cette épitaphe, où Callimaque dit lui-même ce que je viens de vous dire.

Καλλιμάχου Επιγράμμα κβ'.

Οςις ἐμὸν παρὰ σῆμα φέρεις πόδα, Καλλιμάχου με
Ἴσθι Κυρηναίου παῖδά τε καὶ γενέτην
Εἰδείης δ' ἄμφω κεν. ὁ μὲν ποτε πατρίδος ὅπλων
Ἦρξεν, ὁ δ' ἤεισεν κρέισσονα βασκανίης
Οὐ νέμεσις. Μοῦσαι γὰρ ὅσοις ἴδον ὄμματι παῖδας
Ἄχρι βίου πολίοις οὐκ ἀπέθεντο φίλοις.

Callimachi Epigramma 22.

Quisquis adis tumulum, me noveris esse viator
Callimachi natum, Callimachique patrem.
Sic ambos noris. fuit ille vir inclytus armis
Dux patriæ, invidia dulcius hîc cecinit.
Nec mirum, nam quos blandæ aspexere puellos
Musæ oculis, illos & coluere senes.

IMITATION DU GREC.

PAssant dont cette tombe arrête ici les yeux,
Apprens que je suis de Cyrene.
Callimaque guerrier & fameux Capitaine
Fut mon pere: il compta des Rois pour ses aïeux.
Callimaque sçavant reçût de moi la vie:
L'un de Mars favori
A du joug ennemi défendu sa patrie,
L'autre par les Muses nourri
A fait des Vers que respecte l'envie:
Nul malheur de ses heureux jours
N'a troublé le paisible cours:
Des hommes & des Dieux sa vieillesse est cherie.
Au recit sincere & nouveau
D'un destin si rare & si beau
De quelque étonnement si ton ame est saisie,
Apprens que le respect & l'amour des mortels,
Couronne toûjours la vieillesse,
De ceux dont la sage jeunesse,
A des neuf doctes Sœurs cultivé les Autels.

Callimaque étoit bien fait,

quoiqu'il ne fût pas beau : il étoit d'une taille moyenne, mais droite & proportionnée : Il avoit le teint un peu bazanné, les cheveux noirs, les yeux de même couleur, & dans toutes ses manieres, une certaine indolence spirituelle qui plaisoit extrémement. On voyoit sur son visage un air de mélancolie, où il paroissoit je ne sçai quoi de tendre & de passionné, qui intéressoit malgré qu'on en eût. Il parloit peu, mais il ne disoit rien qui ne fût fort agréable : au reste il étoit sage, discret, & l'homme du monde qui sçavoit le mieux taire ce qu'il falloit.

Cléopatre s'arrêta en cet endroit, & elle tira de sa poche une petite boëte à portrait

qui n'avoit rien de superflu, mais dont l'ouvrage étoit admirable: elle l'ouvrit & elle y fit voir à Catulle le portrait de Callimaque qu'elle avoit trouvé dans un cabinet d'antiques, où les Rois d'Egypte avoient ramassé une infinité de médailles & d'anciennes peintures. Après que Catulle eut assez consideré ce portrait, elle reprit ainsi son discours.

Callimaque ayant toutes ces belles qualitez, acquit tant de credit & tant de consideration en Egypte, qu'on le regarda bientôt comme le favori de Ptolomée, qui lui faisoit tous les honneurs & tous les biens dont il pouvoit s'aviser. Mais avant que d'entrer davantage dans le détail de son Histoire, il faut

vous dire quelque chose des interêts de la Cour d'Egypte & de l'état où elle se trouvoit alors.

Ptolomée étoit un Prince naturellement bon, magnifique & liberal, aimant les lettres avec excès, & ne concevant que des desseins relevez : il avoit plusieurs enfans, mais qui ne lui ressembloient pas tous. Ptolomée son fils & les deux Berenices ses filles tenoient beaucoup de son humeur douce & bien faisante : mais Laodice l'aînée de ses filles étoit une des plus cruelles, des plus artificieuses & des plus méchantes Princesses qui ayent regné : avec cela elle ne laissoit pas d'avoir autant de beauté qu'il en falloit pour se faire aimer

par ceux qui ne connoissoient pas son caractere.

Ptolomée ne l'aimoit point, & il lui donna des marques trop sensibles de son aversion, lorsqu'Antiochus Roi de Syrie lui envoya demander une de ses filles en mariage. Outre que Laodice étoit l'aînée, il sembloit qu'Antiochus eût même quelques vûes particulieres pour elle. Cependant Ptolomée résolut de lui donner une des cadettes : il est vrai que cette résolution ne put s'executer ; mais elle ne laissa pas d'avoir des suites funestes.

Antiochus vint lui-même à la Cour d'Egypte. Laodice, dont l'humeur cruelle avoit beaucoup de rapport avec celle de ce Roi, fit tant par ses artifices,

& par ses complaisances, qu'elle lui donna de l'amour. Quoiqu'il eût déja fait beaucoup d'avances auprès de Berenice, il s'en retira; il s'attacha tout entier à Laodice; & enfin malgré les remontrances de Ptolomée, il épousa Laodice. Les affaires étoient alors dans un état où la politique vouloit qu'on eût de grands égards pour Antiochus: ainsi on souffrit avec patience l'affront qu'il faisoit à Berenice, qui étoit celle-là même dont le portrait vous a si fort plû...

Elle fut très-sensible aux mépris d'Antiochus, quoiqu'elle ne l'aimât point: & jusqu'à ce qu'elle eût été vengée, elle ne parla d'autre chose que du plaisir que lui feroient ceux qui lui donneroient les moyens de

se venger. Un jour que la conversation se tourna sur ce sujet, elle dit à Callimaque, qu'elle pardonneroit à un sujet d'avoir la temerité de l'aimer & de lui déclarer son amour, pourvû qu'il la vengeât : Callimaque qui avoit coûtume de lui entendre dire mille choses pareilles, ne fit aucune réflexion sur celle là : mais peu de tems après il s'apperçût que lorsqu'il étoit seul avec Ptolomée, il rendoit à Antiochus & à Laodice tous les mauvais offices qu'il pouvoit. Il s'interrogeoit lui-même sur cela, & il prenoit plaisir à se tromper : car au lieu de s'avouer la passion qu'il commençoit à sentir pour Berenice, il prétextoit de raisons de politique, tout ce qui n'étoit qu'un

effet de l'amour. Cependant il ſe rendit très-aſſidu auprès de Berenice, & plus il la vit, plus il devint amoureux.

Cette Princeſſe de ſon côté ſe plaiſoit extrémement dans la converſation de Callimaque, qui n'étoit point avec elle ce qu'il paroiſſoit avec tout le reſte du monde : car au lieu qu'il n'avoit coûtume de parler que de choſes grandes & ſerieuſes, lorſqu'il étoit en preſence de beaucoup de gens, il badinoit agréablement avec Berenice lorſqu'il y étoit ſeul; & ſe défaiſant de ſa gravité lorſqu'il approchoit de Berenice, il étoit plus enjoué & plus galant que le plus jeune des Courtiſans.

Il avoit déja mis les choſes en un tel état, que Ptolomée étoit

étoit sur le point de déclarer la guerre à Antiochus. Ptolomée n'avoit communiqué son dessein à personne, & il ne prenoit des avis que du seul Callimaque. Le Roi l'ayant fait entrer dans son cabinet, lui demanda pour la derniere fois son sentiment sur cette grande affaire. Callimaque se trouva alors comme l'arbitre de la paix & de la guerre : il fut embarrassé, & il pria Ptolomée de lui donner du tems pour penser à la réponse qu'il feroit.

Il se retira chez lui, & il s'examina lui-même avec plus de sincerité qu'il n'avoit encore fait. Hé bien ! se disoit-il, tu aimes la Princesse ? un mot qui lui est échapé sans reflexion t'a obligé à brouiller les affaires

d'une maniere que deux des plus puissans Royaumes du monde en gemiront peutêtre long-tems : Surquoi fondes-tu tes esperances ? quelles sont tes vûes ? Berenice t'aimera-t-elle, quand tu auras allumé la guerre entre l'Egypte & la Syrie ? Oseras-tu lui avouer que tu l'aimes ? Mais qui t'a dit que les suites de cette guerre seront heureuses ? qui t'a dit que Ptolomée ne sera point vaincu ? seras-tu agréable à la Fille, quand tu auras causé la ruine du Pere ? Mais je veux que cette guerre ait tout le succès qu'on peut souhaiter : la Princesse sçaura-t-elle que c'est toi qui y auras fait résoudre son Pere ? Sçaura-t-elle que les conseils que tu as donnez au Roi t'ont été in-

ſpirez par la paſſion que tu as pour elle ? Encore ſi tu lui avois dit que tu l'aimes ?

Il s'arrêtoit longtems ſur cette penſée ; & tout d'un coup comme s'il fût ſorti d'un long aſſoupiſſement, il reprenoit en lui-même : Moi, lui dire que je l'aime ? & quel ſeroit mon deſſein ? Voudrois-je par une temerité ſans exemple détruire la reputation de ſageſſe & de prudence que je me ſuis acquiſe avec tant de peine ? Non, non, continuoit-il, il faut plûtôt mourir que de nous démentir ſi honteuſement. Cependant, ſe diſoit il encore, il faut répondre au Roi, il faut conclure la paix ou la guerre. Helas ! ajoûtoit-il douloureuſement, quelle a été ma folie de vou-

loir me mêler du Gouvernement d'un Etat, moi qui n'ai quitté ma Patrie que pour me donner tout entier à l'étude des belles Lettres, & pour éviter l'embarras des affaires publiques ?

Ces differentes pensées l'entretinrent si long-tems, que la nuit étant déja fort avancée, il se coucha avant que d'avoir rien déterminé. Le lendemain il se leva d'abord qu'il fut jour : & comme l'appartement qu'il occupoit dans le Palais, donnoit sur les jardins, il alla se promener pour rêver encore à ce qu'il avoit à faire.

Il faisoit très-beau ce jour-là, & la Princesse Berenice s'étant éveillée plûtôt qu'à l'ordinaire, étoit venu prendre

l'air dans le même jardin où Callimaque se promenoit. Il y avoit déja long-tems qu'elle y étoit, sans qu'il l'eût vûe: enfin il entra dans un petit bois de myrtes, dont les allées étoient extrémement étroites & touffues, & où le gazouillement des oiseaux, & le bruit d'une infinité de petits jets d'eau faisoient un murmure le plus agréable du monde. Berenice ayant laissé ses femmes à dix ou douze pas d'elle, s'étoit assise dans ce bois sur un siege de gazon qui étoit au bout d'une allée, auprès d'un bassin de jaspe élevé sur un piédestal de marbre; dont l'eau qui sortoit du bassin par deux ou trois mufles de Lion, empêchoit de voir l'ouvrage qui étoit très-beau.

Callimaque vint jusqu'aux pieds de la Princesse sans l'appercevoir, tant il étoit occupé de sa rêverie. Et lorsqu'il jetta les yeux sur elle, il lui fit une profonde révérence, voulant se retirer par respect : mais elle lui ordonna de demeurer auprès d'elle ; & s'étant levée, elle voulut qu'il lui aidât à marcher. Il étoit si réveur & si mélancolique, que sa tristesse paroissoit sur son visage. Elle lui demanda les raisons de son chagrin : & comme elle sçavoit qu'étant fort serieux par tout ailleurs, il tâchoit de paroître enjoué pour la réjouir, lorsqu'il étoit auprès d'elle ; vous oubliez, lui dit-elle obligeamment, que vous êtes avec moi. Helas! Madame, repliqua-t-il en

ſoûpirant, & en la regardant d'un air paſſionné, c'eſt parce que je m'en ſouviens trop bien que je ſuis ſi chagrin. Il rougit auſſitôt, & il baiſſa les yeux. La Princeſſe rougit de même, & elle ne comprit pourtant pas trop ce qu'il vouloit lui dire, ou du moins elle feignit de ne le pas comprendre : car elle continua à le preſſer de lui dire les cauſes de ſa triſteſſe.

Que diriez-vous, Madame, lui dit-il, ſi je vous apprenois que je ſuis amoureux ? Je ne vous demanderois plus, reprit-elle, pourquoi vous êtes ſi réveur ; car j'ai oui dire, que les Amans révent toûjours lorſqu'ils ne ſont pas auprès de leurs Maîtreſſes. Il y en a même, interrompit Callima-

que, qui révent auprès d'elles, quoiqu'ils y soient seuls. C'est ce que je ne sçavois pas, lui dit-elle : mais il me semble que ces Amans si réveurs feroient beaucoup mieux d'entretenir leurs Maîtresses, que de les laisser incivilement s'ennuyer en leur compagnie. En verité, ajoûta-t-elle en riant, ces Amans-là sont un peu visionnaires. Je n'ai garde, repliqua-t-il, de prendre leur parti contre vous : mais j'oserai vous dire, qu'on peut être seul auprès de la personne qu'on aime, & y réver sans être visionnaire.

Comme il vit que la Princesse étoit disposée à l'écouter : On aime, dit-il, quelquefois des personnes à qui le respect empêche qu'on ne le dise. Il se

fait alors un combat ſecret entre l'Amour qui veut qu'on parle, & le devoir qui oblige à ſe taire : ces troubles & ces agitations rappellent un homme tout entier en lui-même ; & ils ne le laiſſent pas en état de dire des inutilitez, lorſqu'il a des choſes importantes à dire, & qu'il eſt obligé de les taire. Tout ce que vous dites, reprit la Princeſſe, eſt beau & bien penſé : mais quand on a un peu d'eſprit & de raiſon, on n'aime que des perſonnes à qui on peut avouer ſa paſſion ſans bleſſer ſon devoir. Ah ! Madame, s'écria Callimaque, a-t-on toûjours le tems de raiſonner, lorſqu'on devient amoureux ? N'eſt on pas ſurpris ſans qu'on y penſe ? n'y a-t-il pas quelques

occasions où l'homme le plus raisonnable se flatte, & où il s'imagine qu'on lui pardonnera sa temerité? Je vous ai oui dire à vous-même, que vous souffririez qu'un de vos Sujets qui vous auroit vengée, eût la folie de vous aimer & de vous le dire.

Il est vrai, reprit Berenice, que je l'ai dit : mais il est vrai aussi que quoi que j'aye pû dire, je ne sçai pas trop ce que je ferois, si un Sujet après m'avoir bien servie, s'oublioit assez pour me faire une déclaration. Cependant, Madame, dit Callimaque en soupirant, la folle esperance que vos paroles ont fait concevoir, a perdu un malheureux qui les a entendues. *Se* voyant en état

de vous venger, il a cru qu'il lui étoit permis de vous aimer. Hé ! de grace, interrompit la Princeſſe, apprenez-moi qui eſt cet homme qui peut me venger. Callimaque ayant tourné la tête dans ce moment, & s'étant apperçû que les femmes de la Princeſſe étoient dans une autre allée fort loin d'elle, ſe jetta à ſes genoux, & il lui dit : Vous voyez, Madame, le téméraire qui oſe vous aimer, & qui eſpere vous venger.

Berenice fit un pas en arriere, & elle ordonna à Callimaque de ſe lever. Je vous eſtime trop, lui dit-elle enſuite, pour prendre ſérieuſement tout ce que vous me dites : je regarde votre amour comme une plaiſanterie que

vous avez voulu faire, sur ce que l'envie d'être vengée, m'avoit fait dire des choses un peu trop outrées: mais souvenez-vous que ces plaisanteries-là ne doivent se faire qu'une fois, & qu'elles deviennent criminelles lorsqu'on veut les continuer. Hé bien, Madame, reprit Callimaque, il faut étouffer une malheureuse passion que vous avez allumée vous-même. Sans vos flateuses paroles je me serois défendu: j'eusse resisté à vos charmes, si vos discours ne m'eussent trompé, & s'ils ne m'eussent obligé, pour ainsi dire, à me trahir moi-même. Je ne vous réponds pas que je puisse éteindre un feu que j'ai long-tems pris plaisir à entretenir & à augmenter; mais j'ose

vous aſſurer que je l'empêcherai avec tant de ſoin de paroître à vos yeux, qu'il ne tiendra pas à moi que vous ne puiſſiez oublier que j'ai eu la hardieſſe de vous aimer. Au reſte, continua-t-il, je ne laiſſerai pas de faire pour votre vengeance tout ce que vous pourriez attendre d'un homme pour qui vous auriez d'extrêmes bontez: la paix ou la guerre entre l'Egypte & la Syrie dépendent de mon ſeul avis: je vais réſoudre le Roi à déclarer la guerre, & à la faire avec tant de force, qu'on ſera bientôt en état d'impoſer à Antiochus & à Laodice telles Loix qu'on voudra. Callimaque après cela ſe retira, ſans oſer attendre la réponſe de Berenice.

Cette Princesse fut si charmée & si touchée de la soumission qu'il lui fit paroître, qu'elle eut plus d'une fois envie de le faire rappeller, pour lui dire quelque chose de plus obligeant. Elle fit encore plusieurs tours dans le jardin, & elle ne pensa à autre chose qu'à la passion respectueuse de Callimaque. Quelles suites dangereuses, se disoit-elle, puis-je craindre d'un amour si sage & si soumis? n'y a-t-il pas de la cruauté de refuser à un homme qui me sert avec tant de desinteressement, la permission de me dire qu'il m'aime?

Toutes les vertus de Callimaque lui revenoient ensuite dans l'esprit, & elles y causoient un trouble qui approchoit fort

de l'amour. Pour lui, il alla trouver le Roi, dont il tourna l'eſprit de maniere, que la premiere choſe que la Princeſſe apprit en rentrant chez elle, fut que la guerre étoit réſolue contre la Syrie.

Il y avoit longtems que les troupes étoient prêtes à marcher; & on fit une irruption ſi bruſque & ſi violente dans les Etats d'Antiochus, que ce Roi ſe crut d'abord perdu. Il aſſembla enſuite de puiſſantes armées, & la guerre fut ſanglante de part & d'autre.

Pendant tout le tems qu'elle dura, Callimaque qui n'alloit point à l'armée, ſe rendit plus aſſidu que jamais auprès de Berenice. Il tâcha même de paroître plus enjoué; mais il ne

pouvoit pas si bien se contraindre, qu'il ne lui échapât de tems en tems des soupirs qui trahissoient son cœur. Il évitoit le plus qu'il pouvoit d'être seul auprès d'elle ; & lorsqu'il y étoit, il ne parloit que de choses indifferentes. Il est vrai qu'on voyoit bien qu'il se faisoit une violence extrême pour cacher ce qu'il pensoit ; mais on ne l'en trouvoit pas moins agréable dans la conversation.

Une conduite si sage & si reglée avança plus ses affaires que n'eussent fait les plus grands empressemens : plus il s'obstinoit à se taire, plus la Princesse se disoit en elle même des choses avantageuses pour lui : & plus il s'efforçoit à cacher la passion qu'il avoit pour elle,

plus elle tâchoit de lui faire connoître la bonté secrette qu'elle avoit pour lui.

Cependant les Generaux d'Egypte défirent deux ou trois fois les troupes d'Antiochus, qui enfin apprehendant la désolation entiere de ses Etats, envoya des Ambassadeurs à Ptolomée pour lui demander la Paix. On nomma de part & d'autre des Plénipotentiaires pour la traiter, & Callimaque fut choisi du côté d'Egypte. Il se disposa à partir pour se rendre sur la frontiere le plûtôt qu'il pourroit, & il n'oublia rien de ce qui pouvoit faire éclater la grandeur & la magnificence du Maître qu'il servoit. Il fit un équipage superbe, & contre son ordinaire il se para lui-

même, & il s'habilla avec tant de richesse & de propreté, que sa bonne mine en parut beaucoup davantage.

Toute la Cour alla prendre congé de Callimaque. On lui fit des honneurs extraordinaires dans cette occasion, qui lui étoit d'autant plus avantageuse, que c'étoit lui qui avoit conseillé cette guerre dont le succès étoit si heureux.

Parmi tant de sujets de joie, Callimaque ne pouvoit s'empêcher de laisser paroître un fond de tristesse secrette qui l'accabloit. Il soupiroit souvent, il levoit les ïeux au ciel, comme pour se plaindre de sa destinée : enfin il faisoit tout ce que font ceux qui ont de grands chagrins, & qui n'osent en parler.

Hé bien, se disoit-il quelquefois à lui-même, voilà beaucoup de sang que tu as fait répandre : voilà beaucoup de malheureux que tu as sacrifiez à la folle envie que tu avois de plaire à une fiere Princesse qui méprise ta passion : Quel parti veux-tu prendre maintenant ? ne veux-tu point encore consulter cette ingratte Princesse, & préferer aux interêts publics celui de sa vengeance particuliere? Ah ! Callimaque, n'as-tu fait jusqu'ici profession de mépriser ce que le reste des hommes estime tant, & d'avoir des vûes differentes des leurs, que pour tomber dans des égaremens, dont ils ne seroient pas capables ? Que ferai je donc, continuoit-il en

lui même ? Partons, ajoûtoit-il, sans voir l'insensible Berenice; ménageons pour le bien de l'Etat les avantages qu'on a eus dans la guerre, & ne nous souvenons pas seulement que nous aimons Berenice, & que Berenice veut être vengée.

Tandis qu'il prenoit cette resolution, la Princesse commençoit à s'alarmer de ce qu'il ne venoit point lui dire adieu. Il avoit déja eu du Roi son Audience de congé : il étoit fort tard, & on disoit qu'il devoit partir le lendemain. Ah ! Callimaque ne m'aime plus, s'crioit-elle en presence de Pheronie, une de ses femmes, pour qui elle n'avoit rien de secret. Mais penses-tu, continuoit-elle, qu'il parte sans me

voir? La bienſeance & ſon devoir ne l'emporteront ils pas ſur les autres conſiderations qu'il peut avoir? D'où vient qu'il commence à me fuir, lorſqu'il eſt plus en état que jamais d'obtenir en me vengeant la permiſſion de m'aimer? Il n'eſt plus touché de moi: mes froideurs l'ont rebuté, je perds le plus ſoumis, le plus diſcret & le plus accompli des Amans; & ce qui me deſeſpere, Pheronie, je le perds dans le moment que je commence à l'aimer: car enfin il ne faut pas que je t'en faſſe un myſtere, Callimaque a trouvé le ſecret de ſurmonter ma fierté: je l'aime, ma chere Pheronie.

Pendant que Berenice s'entretenoit ainſi avec cette femme

on vint lui dire qu'un homme demandoit à lui parler de la part de Callimaque. Elle commanda qu'on le fit entrer, & cet homme lui donna un billet qu'elle lût aussitôt. Il étoit à peu près en ces termes.

Permettez moi, Madame, de partir sans aller vous dire adieu. Je me trouve dans un état, où j'aurois bien de la peine à m'empêcher de vous dire des choses qui pourroient vous irriter. Mais souvenez-vous, je vous prie, que ce n'est que par un excès de respect pour vous, que je

manque dans cette occasion à ce que je vous dois.

CALLIMAQUE.

Berenice ne put s'empêcher de faire réponse à Callimaque : elle se fit apporter des Tablettes, & elle y écrivit ces mots.

Berenice ne pardonnera jamais à Callimaque, le peu de soin qu'il aura de lui plaire, s'il part sans la voir. On ne peut deviner les raisons qu'il a de la fuir, & on ne sera point satisfait, qu'il ne soit venu lui-même les expliquer.

BERENICE.

Callimaque étoit trop amoureux pour refuser d'obéir à un ordre si charmant. Il fit prier la Princesse de trouver bon qu'il la vît le soir même qu'il reçût ce billet, parce qu'il étoit obligé de partir le lendemain de grand matin. Il vint à l'appartement de Berenice, lorsque tout le monde fut retiré.

Il la trouva dans un état à embrazer les plus insensibles. Elle étoit dans un lit noir rehaussé de broderies d'argent & garni d'une infinité de cordons couleur de feu : ses bras à demi nuds tomboient negligemment sur sa couverture : ses cheveux flottoient sur sa gorge, qui n'étoit couverte que d'une gaze fort legere, qui en laissoit dé-

couvrir

couvrir toutes ses beautez.

Callimaque se mit à genoux auprès de son lit, & il la regarda sans lui rien dire, avec un trouble & un embarras qui la firent rougir. Ils s'apperçurent tous deux de l'état où ils étoient, & leur trouble augmenta encore par la réflexion qu'ils y firent. Enfin la Princesse rompit la premiere ce silence, qui avoit je ne sçai quoi de fort doux & de fort amoureux.

Hé bien, Callimaque, lui dit-elle, vous vouliez partir sans me voir? Est-ce que vous vous repentez de m'avoir servie, & que résolu de ne plus travailler à ma vengeance, vous craigniez que je ne vous en parlasse. Ah, Madame, repliqua-t-il,

que vous rendez peu de justice au respect d'un malheureux, qui se défioit de lui même, & qui n'osoit vous voir de peur de vous dire que malgré vos cruelles défenses, il vous aime toûjours avec une passion qui ne finira jamais.

Callimaque en disant cela, jetta les yeux sur Berenice : & comme il remarqua qu'elle le regardoit d'une maniere qui n'avoit rien de rude ni d'irrité, il continua à lui parler ainsi. Croyez, Madame, que j'ai fait tous mes efforts pour étouffer cette passion qui vous offense : mais les feux que vous allumez, sont trop difficiles à éteindre, & je sens que je vous aimerai toute ma vie : Je sens de plus que mon amour

aigri par la contrainte où je l'ai tenu jusqu'à present, va désormais éclater malgré moi.

Non, Madame, ajoûta-t-il, je n'en suis plus le maître; & si vous ne voulez pas qu'il paroisse, il faut que j'aille me cacher moi-même dans quelque desert, où je tâcherai inutilement de vous oublier. Voilà, Madame, la résolution que je prends: & d'abord que j'aurai fait pour vous dans l'emploi que le Roi m'a donné, tout ce que vous pouvez attendre de l'Amant le plus passionné qui fut jamais; j'irai habiter des climats si éloignez de l'Egypte, que vous n'entendrez jamais parler de moi.

Callimaque ayant achevé de parler, se leva comme s'il eût

voulu se retirer ; & la Princesse l'arrêtant par le bras : Quelle étrange résolution prenez vous, lui dit-elle ? de pareils excès sont-ils dignes de Callimaque ? Hélas, Madame, interrompit-il, je ne suis plus moi-même. C'est bien injustement, que j'ai encore dans le monde cette reputation de sagesse & de force d'esprit que mes premieres actions m'ont acquises. Je suis maintenant de tous les hommes le plus foible & le plus malheureux. Que je suis à plaindre, s'écria-t-il ensuite, d'avoir perdu ce repos dont je jouissois ; uniquement occupé de l'étude & des belles Lettres !

Il y en a, dit la Princesse, en passant la main sur son vi-

fage pour cacher sa rougeur ; qui se croiroient peutêtre heureux, s'ils étoient dans l'état où vous êtes. En quoi donc, Madame, reprit-il aussitôt, en quoi faites-vous consister mon bonheur ?

Comptez-vous pour rien, répondit-elle, la bonté que j'ai de vous écouter & de souffrir les déclarations que vous me faites ? Callimaque, songez que c'est beaucoup pour une personne de mon rang. Ah ! Madame, dit-il en se remettant à genoux, c'en est plus que je ne mérite, & je ne porte pas mes desirs plus loin. Souffrez que je vous aime & que je vous le dise, je serai le plus heureux & le plus content des hommes.

Il se tût après cela, & com-

me il vit que Berenice ne lui répondoit point: Ma Princesse, continua-t-il, vous ne me dites rien. Helas! vous ne voulez donc pas souffrir la plus pure, la plus discrette & la plus respectueuse de toutes les passions?

Allez, Callimaque, allez, lui dit-elle, en lui tendant une main qu'il prit, & qu'il pressa entre les siennes, vous ne sçavez pas connoître votre bonheur: le silence d'une Princesse en de pareilles occasions en dit plus que les paroles les plus tendres des autres personnes. Callimaque après cela lui tint mille discours tendres, qu'elle écouta avec une bonté & avec une complaisance qui le charmerent. Elle souffrit même qu'il lui baisât les mains en lui

disant adieu, & il partit avec tous les sujets du monde d'être satisfait de l'Amour.

Il ne fut pas longtems sur la Frontiere sans conclure une Paix très-glorieuse à Ptolomée, & très-douce à Berenice, qui fut vengée peutêtre un peu trop cruellement : car on obligea Antiochus à repudier Laodice qu'il avoit épousée contre le sentiment de Ptolomée, & à épouser la cadette de Berenice qui portoit le même nom qu'elle.

Callimaque ne revint point à la Cour que le traité de Paix n'eût été executé. La jeune Berenice fut conduite par lui en Syrie : le mariage se fit avec toutes les ceremonies possibles. Laodice repudiée & malheu-

reuſe aima mieux demeurer comme une exilée dans une Cour où elle avoit regné, que de retourner en Egypte.

Callimaque à ſon retour y fut reçû de tout le monde avec des honneurs extraordinaires : mais la reconnoiſſance que lui témoigna Berenice, le toucha bien davantage que tous les honneurs qu'on lui faiſoit. Cette Princeſſe s'accoûtuma tellement à l'entendre ſe plaindre de ſes peines amoureuſes, qu'à la fin elle le plaignit elle-même ; & elle lui avoua qu'elle l'aimoit.

Ils vivoient l'un & l'autre dans un bonheur parfait, lorſque la mort de Ptolomée Philadelphe les affligea ſenſiblement, & troubla la tranquilité

où ils étoient. Ptolomée Evergetes succeda à son pere : & comme il fut obligé de se marier, il jetta les yeux sur la Princesse Berenice sa sœur. Ces mariages qui sont regardez à Rome, comme des monstres & des crimes énormes, sont ordinaires en Egypte, où les freres choisissent presque toûjours leurs sœurs pour être leurs femmes.

Ptolomée Evergetes avoit mille bonnes qualitez. Il étoit jeune, il étoit bien fait, il avoit beaucoup d'esprit, il aimoit passionnement Berenice. Cependant cette Princesse eut toutes les peines du monde à se resoudre à l'épouser. L'inclination qu'elle avoit pour Callimaque, lui faisoit regar-

der toutes ſortes d'engagemens, comme le plus grand malheur qui pût lui arriver. Elle ſentoit bien qu'elle ne pourroit jamais s'empêcher d'aimer un homme qui avoit été le premier qui lui eût plû, & elle ne vouloit pas promettre à un autre un cœur dont elle ne pouvoit plus diſpoſer.

Ptolomée qui eut pour Callimaque les mêmes bontez que ſon pere avoit eues, lui confia le deſſein qu'il avoit d'épouſer ſa ſœur : & comme il ſçavoit qu'elle avoit pour lui beaucoup d'eſtime, il lui ordonna de lui parler de ce mariage qu'il vouloit celebrer au plûtôt.

Ce malheureux Amant alla trouver la Princeſſe avec toutes les marques d'affliction & de

douleur que vous pouvez vous imaginer. Et après avoir long-tems soûpiré sans pouvoir parler ; Enfin, Madame, lui dit-il, le Ciel se lasse de favoriser mon Amour. Il veut vous mettre entre les bras d'un Roi qui vous fera bientôt oublier le malheureux Callimaque ; & il me met dans la fatale necessité de vous faire moi-même la premiere proposition de ce cruel mariage qui doit détruire tout mon bonheur.

Le Roi votre Frere veut que vous partagiez son thrône ; & l'Amour desinteressé que j'ai toûjours eu pour vous, veut que je vous conseille d'accepter des offres si éclatantes, dûssiez-vous m'oublier aussitôt que vous serez Reine, & dûssai-je

mourir de douleur auſſitôt que vous m'aurez oublié.

Que de choſes accablantes vous me dites à la fois ? répondit-elle : il faut que j'épouſe le Roi : il faut que je tâche de vous oublier ; il faut que ce ſoit vous qui me propoſiez ce funeſte mariage : & pour comble de douleur, il faut que vous connoiſſiez aſſez peu les ſentimens de mon cœur, pour craindre qu'en effet je ne vous oublie. Ah, Madame, interrompit Callimaque, je le crains & je ne le ſçaurois croire.

Concevez donc bien, lui dit-elle, que je ſuis la plus malheureuſe perſonne du monde : je devrai mon amour au Roi, & je ne pourrai avoir pour lui que de l'indifference : j'aurai

pour vous toute la tendresse imaginable, & je n'oserai vous en donner des marques. Callimaque, ajoûta-t-elle, si l'on pouvoit rompre ce terrible mariage? suis-je la seule personne aimable dans cette Cour? le Roi ne peut-il honorer une autre que moi de ses bontez? je sçai que je n'ai pas dû esperer que je serois à vous : mais je me suis fait une si douce habitude d'écouter vos soupirs & de répondre à votre amour, qu'au moins je voudrois n'être à personne, & pouvoir toûjours vous aimer avec la même innocence que j'ai fait jusqu'ici.

Callimaque lui répondit avec des tendresses & des transports de douleur, qui lui firent encore mieux sentir la perte

qu'elle faisoit d'un Amant si délicat & si parfait. Mais enfin son mariage fut arrêté avec le Roi : on en prépara les Fêtes & les Ceremonies : & par une bizarrerie du destin, qui se plaît quelquefois à accabler les Amans les plus vertueux ; Callimaque fut chargé du soin de ces Fêtes. Triste emploi pour un cœur amoureux, que l'image cruelle du bonheur d'un Rival afflige & desespere à tout moment.

Callimaque ayant souvent l'occasion de parler en secret à Berenice, à cause de cet emploi, s'approcha d'elle le jour du mariage : & la trouvant un peu à l'écart ; Hé bien, Madame, lui dit-il, vous allez accorder toute sorte de faveurs

à un Epoux que vous n'aimez point ; pendant qu'un Amant que vous aimez, n'ose pas même vous demander que vous daigniez d'un seul mot consoler son desespoir.

Callimaque, repliqua la triste Berenice, imaginez quelque faveur tendre & nouvelle, dont ma vertu ne puisse point s'offenser : quelque grande & quelque extraordinaire qu'elle puisse être, je vous l'accorderai pour donner à votre amour quelque sujet de se consoler. Callimaque ne pût lui répondre que par une reverence : tant de personnes differentes s'approcherent d'elle dans ce moment, qu'il ne pût plus lui rien dire de particulier de tout le jour.

Les Fêtes du mariage n'é-

toient pas encore finies, lorſque les nouvelles qui vinrent de Syrie troublerent les réjouiſſances publiques. La cruelle Laodice avoit trouvé moyen de voir Antiochus : ce Prince avoit pour elle beaucoup de penchant : elle lui fit des reproches, elle mêla des tendreſſes à ſes plaintes, & elle le rendit plus amoureux que jamais.

Il voulut renvoyer la jeune Berenice en Egypte : mais Laodice une des plus vindicatives perſonnes qui ait jamais été, s'y opposa. Elle obligea ce Prince aveugle qui s'abandonnoit à toutes ſes paſſions, à empoiſonner l'innocente Berenice, qui reçût de la main de ſa barbare Rivale, le funeſte breuvage qui la fit mourir.

Laodice remonta ſur le thrône avec tant d'éclat, & avec autant de pompe que ſi le chemin qu'elle avoit pris pour y arriver, eût été le plus innocent & le plus glorieux du monde. Mais comme les grands crimes ont cela de propre, qu'ils en attirent toûjours de nouveaux après eux; cette injuſte & ambitieuſe Reine qui apprehendoit de perdre encore une fois ce thrône qu'elle venoit de regagner par une action ſi odieuſe, craignit l'inconſtance du Roi ſon mari: & elle l'empoiſonna lui-même, comme il avoit empoiſonné la jeune Berenice.

Des actions ſi horribles, la mort d'une jeune & innocente Princeſſe, le malheur d'un Roi

que son aveugle amour avoit perdu, irriterent tellement Ptolomée Evergetes, qu'il résolut d'aller punir Laodice de ses cruautez. On vit cesser en Egypte les jeux & les plaisirs, & on se prépara à la guerre avec tant d'application & avec tant d'empressement, que les Armées furent bientôt en état de marcher.

Lorsque Ptolomée fut sur le point de partir, la Reine Berenice sa femme fut veritablement affligée. Le devoir seul l'interessoit de telle sorte, en ce qui pouvoit arriver de fâcheux dans cette guerre; qu'elle n'auroit pas eu plus de crainte pour les perils où le Roi alloit s'exposer, quand elle n'auroit jamais aimé que lui. Comme

elle ne crut point qu'il y eût de moyen plus assuré pour se mettre en repos, que d'implorer l'assistance des Dieux, elle fit un vœu qui étoit alors fort en usage.

Elle alla au Temple de Venus, où aprés plusieurs sacrifices, elle promit qu'elle consacreroit ses cheveux, qui étoient les plus beaux du monde, & qu'elle les feroit arracher dans le Temple en action de graces, si Ptolomée revenoit victorieux.

Ce Prince eut tout le bon succès qu'il pouvoit souhaiter. Il conquit presque toute la Syrie, & ce qui étoit plus considerable; il se rendit maître de la personne de Laodice, qu'il fit punir de ses crimes par une mort qui eût paru juste, si elle

eût été ordonnée par un autre que par un frere : mais je ne sçai s'il n'étoit point trop cruel lui-même, de venger la mort d'une sœur par celle d'une autre sœur.

Quoi qu'il en soit, il revint bientôt triomphant en Egypte. Et après son retour une des premieres choses que fit Berenice, fut de s'acquiter de son vœu. Elle se fit couper les cheveux. Et on avertit les Prêtres qu'ils se préparassent à les recevoir comme une dépouille consacrée à Venus.

Le jour que la ceremonie se devoit faire, Callimaque alla voir Berenice : & l'ayant trouvée seule, Helas! Madame, lui dit-il, vous allez faire à Venus un present dont la Déesse ne

se soucie guere : & je me croirois le plus heureux des hommes si vous me le faisiez. Callimaque, répondit-elle, vous n'êtes pas trop sage, de faire des souhaits bizarres comme celui-là.

Qu'y trouvez-vous donc si éloigné du bon sens, Madame, reprit-il ? vous m'avez promis une faveur telle que je voudrois vous la demander, pourvû qu'elle ne blessât point votre vertu ; je demande ces cheveux que vous voulez mettre dans le Temple de Venus : cette faveur sera pour moi aussi considerable que toutes celles que vous avez accordées au Roi.

Songez-vous bien à ce que vous me dites ? répondit Berenice : sçavez-vous que je vais

porter au Temple ces mêmes cheveux que vous voulez avoir? & le moyen que je puisse vous donner ce qui n'est déja plus à moi? Quel pretexte trouverez-vous pour empêcher qu'une ceremonie que tout le monde attend, ne s'acheve?

Madame, achevez cette heureuse ceremonie, reprit Callimaque, je ne veux point m'y opposer, mais daignez seulement approuver le larcin que je prétends faire de vos cheveux, après que vous les aurez laissez dans le Temple, & je serai pleinement satisfait.

Berenice eut quelques scrupules sur cela: il lui sembla que c'étoit se jouer des Dieux & de la Religion, que de consentir au dessein de Callimaque.

Mais il ne manqua pas de raisons pour la rassurer ; & elle voulut ce qu'il lui persuadoit.

Vous n'eussiez peutêtre pas crû que Callimaque eût eu si peu de respect pour la Religion & pour les choses saintes, lui qui a tant fait de Vers en l'honneur des Dieux : mais entre nous je ne pense pas qu'il crût tout ce que nous croyons. Jugez-en vous-même par des Vers qu'il a faits sur le sujet des Enfers. C'est une espece de Dialogue que j'ai traduit autrefois pour me convaincre & pour me pénetrer de la foiblesse de l'esprit humain par l'exemple d'un égarement aussi terrible que celui de Callimaque, qui étoit trop éclairé pour douter de l'immortalité de nos ames, &

qui n'en doutant point n'eſt pas excuſable d'avoir laiſſé à la poſterité des Vers, où il tourne en jeu une verité ſi ſerieuſe & ſi conſtante. Cleopatre lût enſuite ces Vers.

Καλλιμάχου Ἐπίγραμμα ιδ΄.

Ἦ ῥ' ὑπὸ σοὶ Χαρίδας ἀναπαύεται; εἰ τὸν Ἀρίμνα
Τοῦ Κυρηναίου παῖδα λέγεις, ὑπ' ἐμοί.
Ὦ Χαρίδα τί τὰ νέρθε; πολὺ σκότος. αἱ δ' ἄνοδοι τί;
Ψεῦδος. ὁ δὲ Πλούτων; μῦθος. ἀπωλόμεθα.
Οὗτος ἐμὸς λόγος ὔμμιν ἀληθινός. εἰ δὲ τὸν ἡδύν
Βούλει Πελλαίω μέγας εἰς ἀΐδην.

Callimachi Epigramma 14.

Anne cubat ſub te Charidas? Si dicis Arimnæ
Progeniem, noſtro ſecubat ille rogo.
O Charida quidnam eſt infra? Tenebræ. Reditus quid?
Nugæ. Quid Pluto? Fabula: concidimus.
Verus hic eſt vobis ſermo: ſin quæris amœnum,
Ivit Alexandri ſub Styga Bucephalus.

IMITATION.

IMITATION DU GREC.

DIALOGUE.

Le Passant, la Tombe, Charidas.

Le Passant.

REpons ô Tombe, objet de douleur & d'effroi
Le triste Charidas repose-t-il sous toi ?

La Tombe.

Oui, je tiens dans ma nuit obscure
Le corps de Charidas reduit en pourriture

Le Passant.

Et toi que trouve-tu là bas ?
Explique nous, ô Charidas,
De l'empire des Morts les mysteres funebres.

Charidas.

Je ne trouve ici que tenebres.

Le Passant.

Que devons-nous penser du retour des esprits ?

Charidas.

Ce n'est qu'une vaine chimere.

Le Passant.

Et qu'est-ce que Pluton ?

Charidas.

Une fable grossiere ;

Le Passant.

Ah ! dans quel doute affreux jette-tu nos esprits?

Charidas.

Hé quoi! ce discours t'a surpris ;
Et je vois pâlir ton visage.
Pour te plaire il faut donc prendre un autre langage.
Va, croi-m'en sur ma foi, dans les champs bienheureux
Où sa vertu l'a fait descendre,
Le Bucephale généreux
Porte encore Alexandre.

On dit, continua Cleopatre, que le peu de respect qu'il avoit pour nôtre Religion lui venoit du commerce qu'il avoit eu avec les Juifs. Ces peuples ont des mœurs si differentes de celles des autres Nations : leur Religion est si extraordinaire, & leur sagesse a je ne sçai quoi de

ſi ſingulier, que Philadelphe qui en avoit oui parler, eut envie d'avoir leurs Livres. Il envoya Callimaque à Jeruſalem, où les Conferences qu'il eut avec les Sages & avec les Sacrificateurs Juifs, le charmérent tellement, qu'il crut une partie de ce qu'ils lui dirent, & qu'il n'eut plus pour nos Dieux le même reſpect qu'il avoit toûjours eu.

Vous jugez bien qu'ayant de tels ſentimens, Callimaque n'étoit pas fort ſcrupuleux, auſſi ne fit-il point de difficulté de dérober à Venus les chêveux de Berenice.

On les porta dans le Temple, & on les conſacra avec une ceremonie digne de l'offrande, & digne de la Princeſſe qui fai-

ſoit l'offrande : toute la Cour & tout le peuple en furent témoins : mais la joie que tout le monde avoit témoignée, ſe changea bientôt en une triſteſſe qui épouvanta le Roi même. On vint lui dire peu de tems après qu'on fut ſorti du Temple, que les cheveux de la Reine ne s'y trouvoient plus. Callimaque les avoit fait enlever par un homme qui étoit dans ſa confidence.

On crut que la perte de ces cheveux, dont on ne put avoir de nouvelles, étoit un préſage funeſte qui menaçoit l'Egypte de quelque effroyable malheur : mais Callimaque trouva moyen de raſſurer les eſprits, & de rendre en même tems cette avanture glorieuſe pour ſa Princeſſe.

Le fameux Aſtrologue Conon étoit ſon intime ami. Callimaque n'eut pas de peine à l'obliger de dire que par le moyen de ſa ſcience, il avoit découvert que les Dieux avoient changé les cheveux de la Reine en étoile. Conon fit même remarquer cette étoile : & il en parla avec un air d'autorité & d'aſſurance, qui impoſa à tout le monde : on le crut, & on fit des Fêtes pour celebrer cette eſpece d'apotheoſe.

Callimaque publia ſur ce ſujet les Vers que vous avez ſi bien traduits. Cependant il garda ſoigneuſement les cheveux de la belle Reine ; il en fit faire des coliers & des bracelets qu'il porta toujours. On les a trouvez depuis peu avec des me-

moires, où j'ai lû tout ce que je viens de vous dire.

Les voici, continua Cléopatre, en tirant une boëte où étoient ces bracelets & ces coliers. Catulle les prit; & quoiqu'ils n'eussent rien de fort magnifique, il en admira & il en loua extrémement la beauté & l'ouvrage. Cléopatre qui vouloit le mettre dans ses interêts, afin qu'il la servît auprès de Cesar, dans les grands desseins que cette ambitieuse Reine avoit conçûs, lui en fit un present; elle l'obligea de les accepter. Et reprenant ensuite son discours,

Je vous ai dit, ajoûta-t-elle, tout ce que je sçai de particulier sur le sujet de Callimaque & de la Princesse Berenice: ils

continuerent à s'aimer tant qu'ils vécûrent : ils ne furent troublez par aucun accident dans leur amour, & ils moururent peu de tems l'un après l'autre.

Catulle voyant que la Reine n'avoit plus rien à dire, la remercia, & il loua la beauté du recit qu'elle venoit de faire. La conversation se tourna ensuite sur divers sujets l'un après l'autre ; & Cléopatre s'appercevant que Catulle étoit aussi satisfait & autant charmé d'elle qu'elle le souhaitoit, elle commença à lui faire confidence de ses vastes desseins, qui n'alloient pas à moins qu'à faire changer de face à tout l'Univers.

Elle lui dit, que le Dictateur lui avoit promis de l'é-

pouser : qu'il iroit à Rome pour disposer les Romains à approuver ce mariage si contraire à leurs anciennes loix ; qu'ensuite il feroit transporter toutes les richesses & toutes les forces de l'Empire à Alexandrie ; où il viendroit jouir tranquillement entre ses bras du fruit de tant de conquêtes.

Elle accabla ensuite Catulle d'honneurs & de presens, & elle fit si bien qu'il lui promit qu'il lui rendroit auprès de Cesar tous les bons offices qu'il pourroit.

La saison étoit déja fort avancée, & il y avoit lieu de craindre qu'elle ne devînt entierement contraire à la navigation, si Catulle differoit davantage de s'embarquer. C'est ce qui fit

que Cléopatre ne s'opposa point à son départ, qui fut une des plus magnifiques choses du monde, par le soin que cette Reine prit de faire honneur à l'Envoyé de Cesar.

Elle fit border le rivage de ses Gardes & des troupes qui étoient dans Alexandrie : tous les soldats étoient magnifiquement vêtus, & on eût pris leurs Officiers pour autant de Rois & de Princes, tant ils étoient superbes dans leur parure. Tout le peuple d'Alexandrie étoit répandu sur le mole du Phare, & sur les toits des maisons ; ce qui faisoit un effet admirable : Cléopatre elle-même étoit sur un balcon de son Palais, qui regardoit le Port, & elle avoit autour d'elle les

plus belles Dames de ſa Cour.

Les hommes accompagnoient Catulle, qui recevoit tous les honneurs qu'on lui faiſoit, avec une gravité digne d'un Chevalier Romain. Il n'étoit point plus ajuſté qu'à ſon ordinaire, & il ne laiſſoit paroître ſur ſon viſage aucunes marques de joie qui puſſent faire croire qu'il n'étoit point accoûtumé à de pareils honneurs. Il monta enfin dans ſon vaiſſeau, & il fut encore conduit fort loin en mer par les galeres de la Reine, qu'il congedia le plûtôt qu'il pût, parce qu'il y avoit longtems qu'il ſouhaitoit d'être ſeul.

D'abord qu'il ſe vit délivré de cette foule de Courtiſans Egyptiens qui l'environnoient,

il se fit apporter une petite cassette où étoient tous les Vers qu'il avoit faits, & toutes les Lettres qu'il avoit reçûes des personnes qui lui étoient les plus cheres.

Il avoit résolu de faire un Recueil de ses Ouvrages, & de les rendre publics, car il commençoit à regarder toutes ses galanteries, comme des choses étrangeres, qui ne lui tenoient plus au cœur. Il envisageoit son Histoire avec Lesbie du même œil, qu'on regarde celles où l'on n'a aucune part; & il s'imaginoit que cette indifference lui dureroit longtems: ainsi il ne fit point de difficulté de publier tout ce qu'il avoit écrit pour cette belle personne.

Il s'occupa donc durant tout son voyage à revoir & à mettre en ordre ses Vers. Et comme il resolut de les dédier à Cornelius homme célebre par sa qualité & par son érudition, il fit pour lui ces Vers qui servirent d'Epître à la tête de son Livre.

Ad Cornelium Nepotem. *Carm.* I.

Quoi dono lepidum novum libellum,
Arida modo pumice expolitum?
Corneli, tibi. namque tu solebas
Meas esse aliquid putare nugas
Jam tum, quam ausus es unus Italorum
Omne ævum tribus explicare chartis
Doctis, Juppiter, & laboriosis.
Quare habe tibi quicquid hoc libelli est
Qualecumque: quod, ô patrima Virgo,
Plus uno maneat perenne sæclo.

IMITATION DU LATIN.

MOn cher Cornelius, je vous offre mon Livre,
Je l'ai revû cent fois en rigoureux censeur,
Et peutêtre qu'il pourra vivre
Longtems après son auteur.
Vous aimiez mes folies,
Lors même qu'occupé de soins plus importans,
Dans un Livre fort court, mais rempli de lumiere
Malgré l'obscurité des tems,
Vous donniez des Romains l'histoire toute entiere.
Recevez donc l'hommage,
Que je vous fais de mon Ouvrage,
Et puisse votre nom, dont j'implore l'appui,
Faire durer le mien autant que lui.

Voilà la dédicace du Livre de Catulle : il n'y employe pas plus de dix ou douze Vers. Bel exemple pour les faiseurs de Livres d'aujourd'hui, qui grossissent des Volumes par de lon-

gues Epîtres, & par de fades & ennuyeuſes Préfaces.

Ces Vers que Catulle réſolut de rendre publics, & dont la plus grande partie étoient adreſſez à Leſbie, lui rappellerent le ſouvenir de cette belle Maîtreſſe, qui n'étoit pas encore effacée de ſon cœur. Il commença à s'examiner avec moins de prévention qu'il n'avoit fait juſqu'alors, & il trouva qu'il étoit auſſi charmé de Leſbie qu'il l'eût jamais été.

Que je ſuis malheureux! s'écria-t-il: quoi! il faut que j'aime éternellement une ingrate qui m'a abandonné avec la plus grande injuſtice du monde? Dequoi me ſert de paſſer pour avoir plus d'eſprit que le reſte des hommes, ſi cet eſprit m'eſt

inutile dans une occaſion ſi importanté ? Ah ! que ne ſuis-je plûtôt le plus groſſier de tous les hommes ! j'aurois moins de ſenſibilité ; & ſi je ne ceſſois pas d'aimer Leſbie, je ceſſerois au moins de vouloir l'oublier. Y a-t-il une peine pareille à celle de faire tous ſes efforts pour haïr une perſonne, & d'aimer cependant toûjours cette même perſonne ?

Mais pourquoi veux-je la haïr ? reprenoit-il enſuite, après avoir été quelque tems comme aſſoupi & accablé des douloureuſes penſées qui rouloient dans ſon eſprit : Qui ſçait, diſoit-il, ſi elle ne ſe repent point de l'injuſtice qu'elle m'a faite ? Qui ſçait ſi elle ne m'aime point encore ? & ſi un ſentiment de

fierté & de gloire qui s'oppose à son amour ne la fait point autant souffrir que moi ? Quoi qu'il en soit, pourquoi veux-je combattre ma destinée ? Je suis né pour aimer Lesbie, il faut l'aimer, quoi qu'il puisse en arriver : dûssai je être le plus infortuné des Amans, il faut être le plus constant & le plus fidele : les Dieux auront peut-être pitié d'un amour si malheureux & si opiniâtre.

Catulle s'arrêta à cette résolution. Et comme il ne se fit plus en lui de combat entre l'amour & le dépit, il se trouva tout d'un coup dans un repos qu'il n'avoit point encore goûté depuis le jour qu'il s'étoit brouillé avec Lesbie ; & il s'abandonna agréablement aux

plus flatteuſes idées, dont l'eſperance remplit d'ordinaire l'imagination des Amans.

Il n'y eut que le ſouvenir de Craſtinie qui troubla la douceur de ſes rêveries. Il avoit reçû des lettres qui lui apprenoient que ſon mariage étoit arrêté avec elle : comme il s'étoit imaginé qu'il l'aimoit, & qu'il avoit trouvé des facilitez qui l'avoient inſenſiblement engagé plus qu'il ne vouloit, il avoit donné ſa parole au Dictateur, qui avoit conclu toutes choſes : de ſorte qu'on l'attendoit tous les jours pour achever ſon mariage.

Cet engagement où il ſe voyoit, le deſeſperoit : mais comme il ne lui ſembloit pas qu'il pût s'en défaire avec hon-

neur, il résolut de ceder à sa destinée. Et il se contenta de souhaiter qu'il arrivât quelque incident, qui le mît en état de rompre honnêtement avec Crastinie.

Il étoit dans cette disposition lorsqu'il arriva en Bithynie; où après qu'il eut salué Cesar, il alla se renfermer chez lui, pour entretenir un affranchi fidele qu'il avoit laissé à la Cour. Cet homme lui dit que personne ne doutoit que le Dictateur ne fût amoureux de Crastinie, & que Crastinie n'eût de grandes bontez pour le Dictateur. Il ajoûta qu'on croyoit qu'Aurele étoit le confident de Cesar, dont toutes les galanteries se faisoient sous le nom de ce Chevalier Romain.

Catulle eut beaucoup de joie de trouver les choſes dans cet état : il crut que le hazard lui offroit un moyen de ſe dégager, & il réſolut de ne pas laiſſer échaper une ſi heureuſe occaſion. Il alla chez Craſtinie, & au lieu de lui parler en Amant tranſporté du plaiſir de la voir, il fit mille plaintes & mille reproches, qui le firent paſſer pour un des plus incommodes jaloux qui eût jamais été. Il reçut Aurele avec une froideur qui étonna tous ceux qui furent témoins de leur entrevûe ; & comme on parla fort dans le monde de cette avanture, il fit ces Vers où il rendit raiſon de ſon procedé.

Ad Aurelium. *Carm.* 21.

AVreli pater esuritionum,
Non harum modo, sed quot aut fuerunt,
Aut sunt, aut aliis erunt in annis:
. . . .
Nec clam: nam simul exjocaris unà:
Haerens ad latus, omnia experiris.
Frustrà. nam insidias mihi instruentem
Tangam te . . . . .
Atqui si id faceres satur, tacerem.
Nunc ipsum id doleo, quod esurire
Ah me me puer, & sitire disces.
Quare desine, dum licet pudico:
. . . .

IMITATION DU LATIN.

Celebre libertin, éternel Parasite,
Dont l'esprit de débauche est le plus grand mérite;
Tu me manques de foi,
Peu scrupuleux Aurele,
Et tu veux rendre comme toi,
Ma Maîtresse infidelle:
Tu la suis en tous lieux,
Tu lui parles des yeux,
Et bien loin de cacher ton ardeur criminelle,
Dans ton aveuglement fatal,
Pour me bannir de son cœur, & pour plaire,
Tu fais tout ce que pourroit faire
Le plus ardent Rival.
Crastinie, il est vrai, n'a pas l'ame legere.
Tes soins n'ont rien gagné.
On dit qu'elle t'a dédaigné.
N'importe, il y va de ma gloire
De punir ton lâche cœur,
D'une trahison trop noire:
Mais voudrois-tu me croire?

Etouffe ton ardeur,
Repens-toi de ton crime.
Cesse au plûtôt d'aimer en même lieu que moi;
Et si tu veux rentrer dans mon estime,
N'attens pas qu'on t'oblige à cesser malgré toi.

Si la brouillerie d'Aurele & de Catulle avoit fait beaucoup de bruit, ces Vers en firent encore davantage. Crastinie se plaignit des soupçons de Catulle; & elle fit tout ce que fait une femme qui veut paroître innocente, & qui croit qu'on offense sa severe vertu. Cesar qui avoit ses raisons pour ménager Catulle, envoya Aurele en Italie, où il lui donna un emploi qui l'éloignoit de Rome, & de la Cour; en sorte qu'il n'y avoit point d'apparence qu'il pût blesser l'esprit de

Catulle à l'avenir.

Il est certain que cette rencontre fut très-avantageuse à Aurele, qui comme j'ai déja dit, n'étoit pas trop accommodé des biens de la fortune; & qui se trouva ensuite en état de raccommoder ses affaires. Cependant il en voulut toûjours mal à Catulle depuis ce tems-là, & il ne perdit aucune occasion de lui faire du chagrin.

Furius prit les mêmes sentimens qu'Aurele, & ils se déclarerent tous deux contre leur ancien ami, avec un acharnement que tout le monde condamna. Lorsque ses Ouvrages parurent, ils furent les premiers à les critiquer; & ils le firent si hautement & avec tant de pas-

fion, que Catulle fut obligé de leur répondre. On me dispensera de traduire les Vers qu'il fit contre eux ; ils sont pleins de certains reproches que la pureté de nôtre langue ne sçauroit souffrir.

L'éloignement d'Aurele n'eut pas l'effet que Cesar en avoit attendu. Catulle ne parut pas moins chagrin ni moins jaloux ; & il n'eut pas plus d'empressement d'achever ce mariage que le Dictateur souhaitoit avec beaucoup de passion. Catulle cherchoit au contraire tous les jours de nouveaux pretextes pour en éloigner la conclusion.

Après mille détours, & mille fausses raisons, il alloit enfin ceder à la necessité, lorsque le hazard fit naître une avanture éclatante

éclatante qui le dégagea de la maniere que je vais dire ; mais qui le jetta aussi d'un autre côté dans de nouveaux embarras.

Cesar aimoit effectivement Crastinie, & il étoit aimé d'elle. On sçait qu'il ne s'est jamais picqué de cet amour heroïque, que la moindre inconstance & la moindre foiblesse effarouchent: on peut dire au contraire que Cesar étoit un peu libertin dans ses amours. Il a aimé en tant de lieux differens, que je ne pense pas qu'il pût se souvenir lui-même du nom de toutes ses Maîtresses.

L'amour le dominoit si fort, que la bonne foi & la sincerité qu'il faisoit paroître dans les grandes affaires, ne mettoient

point en sureté ses meilleurs amis du côté de l'Amour : ils craignoient toûjours qu'il ne devînt amoureux de leurs femmes ou de leurs filles: & il se connoissoit si bien lui-même là-dessus, qu'il ne s'offensoit point des railleries & des chansons qu'on faisoit contre lui sur ce sujet. On peut croire qu'étant de l'humeur que je viens de dire, il n'eut pas beaucoup de peine à se résoudre de faire à Catulle une surpercherie, qu'un homme un peu plus délicat eût sans doute condamnée.

Il cacha sa passion pour Crastinie le mieux qu'il put, & il engagea si bien Catulle auprès d'elle, que le jour étoit déja pris pour le mariage. Catulle avoit été toute la journée

auprès de Crástinie, & il n'y avoit point d'apparence qu'il y revînt le soir; il n'avoit coûtume de la voir qu'aux heures ordinaires. Cesar ne craignant donc aucune surprise, alla chez Crastinie, qui soit par goût, soit par vanité souffroit ses galanteries, & qui tâchoit de le rendre toûjours plus amoureux.

Il arriva que Catulle, qui se voyoit si proche du fatal moment qu'il avoit tant apprehendé, après avoir longtems rêvé à ce qu'il feroit, avoit enfin résolu d'aller trouver Crastinie, & de lui avouer avec toute la sincerité dont il faisoit profession, qu'il ne se sentoit aucune passion pour elle; & qu'il apprehendoit de la rendre mal-

heureuſe en lui faiſant épouſer un homme qui ne l'aimeroit peutêtre jamais.

Comme ſon mariage devoit ſe faire le lendemain, il ne crut pas devoir differer plus longtems un aveu ſi important. Il vint donc chez Craſtinie, plein de ce qu'il alloit lui dire : comme il ne trouva perſonne qui l'arrêtât, il entra ſi bruſquement, que peu s'en fallut qu'il ne ſurprît Ceſar auprès d'elle : mais ayant entendu du bruit, il ſe retira promptement dans un Cabinet. Il eſt vrai que la précipitation avec quoi il s'y jetta, fit que ſans s'en appercevoir, il laiſſa tomber une eſpece d'écharpe en broderie qu'il avoit coûtume de porter, & qui étoit

si magnifique, qu'il n'y avoit personne qui ne la reconnût.

Catulle entra, & il trouva Crastinie si étonnée, que l'embarras qui paroissoit sur son visage l'obligea à regarder de tous côtez pour en trouver la cause. Il apperçût cette écharpe de Cesar, & l'ayant relevée : Madame, dit-il à Crastinie, je voi que je suis plus heureux que je ne pensois. Je ne croyois pas en vous épousant, épouser la Maîtresse du Maître de la terre. Crastinie ne sçût que lui dire, honteuse de se voir si clairement convaincue d'une infidelité.

Quoique Catulle n'aimât point Crastinie, il ne laissa pas par un sentiment de gloire de sentir aussi vivement son infi-

délité, que s'il en eût été effectivement amoureux. Il eut un dépit mortel d'avoir été si longtems trompé par Cesar, & il conçût dans ce moment cette haine furieuse qui lui a fait faire tant de Vers sanglans contre lui.

Il chercha de tous côtez, s'imaginant bien que le Dictateur ne pouvoit pas être loin: Enfin il s'avisa de pousser la porte de ce Cabinet que Cesar n'avoit pû fermer: & il le trouva dans une surprise & dans un étonnement qui ne laisserent pas de le réjouir tout irrité qu'il étoit. Seigneur, lui dit-il en se retirant, pardonnez à mon ignorance l'indiscretion que j'ai eue d'être votre Rival. Je sçai trop ce que je dois au rang que

vous tenez, pour ne vous pas ceder toutes les prétentions que j'avois sur Crastinie. Catulle après cela sortit si promptement, qu'il ne donna pas à Cesar le tems de lui répondre.

Cependant cette avanture affligea sensiblement le Dictateur, qui aimoit Crastinie, & qui apprehendoit que cet éclat ne la perdît. Il envoya le lendemain chez Catulle, Mamurra, celui de tous ses Favoris qu'il aimoit le plus, & à qui il faisoit tant de bien, qu'il lui attira l'envie & la haine de tous les Romains.

Ce Favori tâcha de persuader à Catulle qu'il ne devoit pas rompre avec Crastinie, & que l'inclination de Cesar pour

elle ne pouvoit que lui être très-avantageuse. Catulle reçût tout ce qu'il lui dit sur ce sujet, avec la fierté d'un Romain qui préfere l'honneur à la fortune, & qui regarde la flatterie comme le plus indigne de tous les vices.

Mamurra qui vouloit à quelque prix que ce fût le persuader, repeta tant de fois que Cesar étoit en état de faire tout ce qu'il vouloit, que la destinée de tous les hommes étoit entre ses mains ; & qu'il n'y avoit rien de si grand dans le monde, qu'il ne pût abaisser quand il lui plairoit. Il redit ces choses tant de fois, que Catulle, à qui sa naissance & la consideration qu'il avoit parmi les Romains, donnoient un peu

de fierté, s'en offensa : & il crut qu'il y alloit de son honneur de faire voir à Mamurra que la puissance de Cesar ne l'épouvantoit point.

Il fit deux ou trois tours de chambre en rêvant, & il lui dit ensuite ces petits Vers, qui bientôt après furent sçûs de tout le monde.

In Cæsarem. *Carm.* 92.

Nil nimium studeo, Cæsar, tibi velle placere :
Nec scire utrum sis albus an ater homo.

IMITATION DU LATIN.

Non, je n'en fais point de mystere,
Cesar, je ne veux point te plaire :
Heureux qui peut ne point sçavoir
Si ton visage est blanc ou noir.

Mamurra voyant qu'il ne pouvoit rien gagner sur l'esprit de Catulle, se retira, après lui avoir dit tant de choses, que la conversation s'aigrit, & qu'ils se separerent avec des sentimens de haine & d'aversion l'un pour l'autre, qui leur ont duré jusqu'à la mort.

Cependant plusieurs gens se mêlerent de cette affaire, & on fit ce qu'on pût pour raccommoder Catulle avec Cesar: mais comme il arrive presque toûjours que dans de pareilles rencontres des indiscrets vont dire cent choses qui aigrissent les esprits; il y en eut qui allerent trouver Catulle, & qui lui dirent qu'il devoit prendre garde à lui, que le Dictateur le menaçoit si hautement, qu'il y

avoit lieu de tout craindre pour lui.

Il n'en fallut pas davantage pour obliger Catulle à se déclarer contre Cesar plus ouvertement qu'il n'avoit encore fait. Il crut que s'il ne faisoit rien contre lui, sa retenue passeroit pour timidité, & il ne garda plus de mesures depuis ce tems-là. Il cessa d'aller chez Cesar, & il fit contre lui des Vers si sanglans, qu'il faut croire que la bonté de Cesar étoit extrême, ou que la naissance de Catulle étoit fort élevée, puisqu'il ne paroît point que ce Dictateur ait rien fait pour se venger de Catulle. Voici quelques-uns de ces Vers.

In Mamurram & Cæsarem, *Carm.* 58.

Pulchre convenit improbis Cinædis
Mamurræ Pathicoque, Cæsarique,
Nec mirum: maculæ pares utrisque,
Urbana altera, & illa Formiana,
Impressæ resident, nec eluentur:
Uno in lectulo erudituli ambo,
Non hic, quàm ille magis vorax adulter
Rivales socii puellularum.
Pulchrè convenit improbis Cinædis.

IMITATION DU LATIN.

Contre Cesar & contre Mamurra,
Le peuple en vain s'irritera :
De leur amitié criminelle,
En vain on se plaindra ;
Leurs vices ressemblants, la rendront éternelle ;
Tous deux effeminez,
A de honteux plaisirs tous deux abandonnez,
Dans leurs amours infames,
Compagnons & rivaux des femmes,
Tous deux spirituels,
Et d'un peu de science,
Pour tromper les mortels,
Affectant l'apparence ;
Comme tant qu'ils vivront ils seront vicieux,
Aussi tant qu'ils vivront ils s'aimeront tous deux.

La moderation de Cesar fut admirable dans cette rencontre ; car quoique ces Vers fussent très-offensans, & qu'il

en eût un très-grand chagrin, il feignit les ignorer, & bien loin de se venger de Catulle, comme il l'eût sans doute pû, il le fit prier de venir souper à sa table, le jour même que ces Vers parurent.

Un procedé si plein d'honnêteté & de douceur touchoit fort Catulle; mais l'injure qu'il prétendoit avoir reçûe de Cesar, étoit encore trop recente pour être oubliée: il ne cherchoit qu'un honnête prétexte pour s'éloigner de la Cour, lorsque la fortune, qui sembloit prendre plaisir à le persecuter, lui en fournit un bien funeste.

Il avoit un frere qu'il aimoit cherement, & qui depuis deux, ou trois ans servoit dans les

troupes de Phrygie. On lui manda que ce cher Frere étoit à l'extremité; il s'embarqua aussitôt, & partit pour aller le voir.

Cependant Cesar, qui avoit terminé en Bithynie avec les Rois & avec les Députez des Peuples, toutes les affaires des Provinces Asiatiques, partit aussi pour retourner en Italie. Antoine & les autres Lieutenans que Cesar y avoit, exerçoient des violences & des tyrannies qui faisoient haïr sa domination, quoique de lui-même il fût le plus doux de tous les hommes. La belle Crastinie le suivit, & il lui promit qu'il rendroit sa fortune si éclatante, que Catulle se repentiroit plus d'une fois d'avoir rompu avec elle.

Catulle arriva au Port de l'ancienne Troye, où il apprit que son Frere étoit mort. Il donna des marques d'une douleur si vive, qu'on apprehenda pour sa vie. Il abandonna toutes sortes de plaisirs; il cessa même ses études, & longtems durant, les lettres qu'il écrivit à ses amis furent pleines de regrets & de plaintes. On eut toutes les peines du monde à l'arracher d'auprès du tombeau de son Frere, où il disoit qu'il vouloit achever le peu de

Inferiæ ad fratris tumulum. *Carm.* 99.

MUltas per gentes, & multa per æquora vectus,

Advenio has miseras, frater, ad inferias:

vie qui lui restoit. Enfin on le fit résoudre à partir, & il prit le chemin de Sirmion, qui étoit cette Presqu'isle où son Pere lui avoit laissé une maison. Voici les Vers qu'en partant il fit sur la mort de son Frere.

IMITATION DU LATIN.

N'Ai-je donc traversé tant de vastes deserts,
Tant de lieux inconnus, de Fleuves & de Mers,
Que pour parler en vain aux cendres de mon Frere ?
Quel noir destin à mon bonheur contraire,
Quand je vole à votre secours,
S'est hâté de finir vos jours ?
Cher Frere, puisqu'enfin la Parque trop cruelle
Trahit les soins qu'eût pris mon amitié fidelle ;
Frere digne d'un meilleur sort,
Recevez après votre mort,
Le pitoyable office,
Qu'à vos manes cheris vont rendre mes douleurs.

Ut te postremo donarem munere mortis,
Et mutum, nequicquam alloquerer cinerem.

Quando quidem fortuna mihi te te abstulit ipsum ;
Heu miser indignè frater adempte mihi.

Nunc tamen interea prisco quæ more parentum
Tradita sunt tristes munera ad inferias ;

Accipe fraterno multùm manantia fletu :
Atque in perpetuum, frater, ave, atque vale.

Puiſſe touché de mes pleurs,
Le Dieu du Stix être à vos vœux propice !
Dans ce funeſte lieu
Puiſſiez-vous trouver quelques charmes,
A voir qu'en vous diſant un éternel adieu,
Je fais nager vos cendres dans mes larmes !

Comme il y a peu de douleurs que le tems ne diminuë, Catulle n'ayant plus devant les yeux le tombeau de ſon Frere, commença à ſe conſoler : il ſentit même quelque joie en approchant de chez lui. Leſbie lui revint dans l'eſprit, telle qu'il ſouhaitoit qu'elle fût ; & l'eſperance le flatta ſi fort, qu'il ne s'occupoit plus que du plaiſir qu'il auroit à ſe raccommoder avec elle ; car il ne doutoit plus qu'elle ne l'aimât toûjours. Leſbie n'eſt point inconſtante,

se disoit-il souvent à lui-même, Lesbie m'a témoigné de la haine malgré elle ; mais les dernieres marques de fidelité que je viens de lui donner en abandonnant Craſtinie, feront cesser l'injuste violence qu'elle se fait.

Ad Sirmionem Peninsulam. *Carm. 31*

Peninsularum Sirmio, insularumque
Ocelle : quascunque in liquentibus stagnis
Marique vasto fert uterque Neptunus :
Quàm te libenter, quàmque lætus inviso,
Vix mi ipse credens Thyniam, atque Bithynos
Liquisse campos, & videre te in tuto.
O quid solutis est beatius curis ?
Quum mens onus reponit, ac peregrino
Labore fessi venimus larem ad nostrum,
Desideratoque acquiescimus lecto.
Hoc est, quod unum est pro laboribus tantis.
Salve, ô venusta Sirmio, atque hero gaude,
Gaudete, vosque Lydiæ lacus undæ.
Ridete quidquid est domi cachinnorum.

C'étoient là les douces pensées qui l'occupoient durant son voyage. Enfin après plusieurs jours de navigation, il commença à découvrir Sirmion, & en la voyant il eut des transports & des émotions de cœur qu'il est mal aisé d'exprimer.

Ces Vers qu'il fit en arrivant le font assez connoître.

IMITATION DU LATIN.

Aimable Sirmion, des Isles la plus belle,
Qu'à regret je quittai,
Et de qui la beauté
Semble à mes yeux toûjours nouvelle,
Enfin je te revoi,
Enfin je me rends à toi,
Tranquille & l'esprit libre,

Des ſoins, qui ſur les bords du Tibre
Me troublerent jadis.
Ah! qu'il eſt doux de n'être plus en proye
A mille noirs ſoucis,
Et de porter à ſes amis
Un cœur qui nage dans la joye!
Aimable Sirmion à mes yeux ſatisfaits,
Puiſſes-tu deſormais
N'offrir que les plaiſirs, les ris, les jeux, les graces!
Ris, jeux, qui me tenez ſous votre douce loi,
Venez auprès de moi,
Reprendre vos premieres places.

Enfin Catulle débarqua au port de Sirmion, & il y fut embraſſé par beaucoup de ſes amis qui étoient venus l'attendre chez lui. Peu de jours

après qu'il fut arrivé il fit faire des ſacrifices à Caſtor & à Pollux, à qui il conſacra ſon Vaiſſeau ; & pour en rendre la mémoire éternelle, il fit ſur ce ſujet les Vers que voici.

De Phaselo, quo in patriam revectus est. *Carm.* 4.

Phaselus ille, quem videtis hospites,
Ait fuisse navium celerrimus,
Neque ullius natantis impetum trabis
Nequisse præterire, sive palmulis
Opus foret volare, sive linteo.
Et hoc negat minacis Adriatici
Negare littus, insulasve Cycladas,
Rhodumve nobilem, horridamve Thraciam,
Propontida, trucemve Ponticum sinum.
Vbi iste post Phaselus anteà fuit
Comata silva. nam Cytorio in jugo
Loquente sæpe sibilum edidit comâ.
Amastri pontica, & Cytore buxifer,
Tibi hæc fuiße, & esse cognitissima
Ait Phaselus. ultimâ ex origine
Tuo stetisse dicit in cacumine:
Tuo imbuiße palmulas in æquore:
Et inde tot per impotentia freta
Herum tulisse, læva, sive dextra
Vocaret aura, sive utrumque Iuppiter
Simul secundus incidisset in pedem:
Neque ulla vota littoralibus Deis
Sibi esse facta, quum veniret à mari
Novissimo hunc ad usque limpidum lacum.
Sed hæc prius fuere, nunc reconditâ
Senet quiete, seque dedicat tibi
Gemelle Castor, & gemelle Castoris.

IMITATION

IMITATION DU LATIN.

CE petit Brigantin,
Toûjours sur l'Ocean eut un heureux destin,
Et sa rame & sa voile exemptes de naufrages,
Toûjours heureusement finirent ses voyages.
Même il peut se vanter qu'étant assez leger,
Il a sans le connoître évité le danger :
Il a porté son Maître en cent climats affreux,
Il le ramene enfin dans sa Patrie, heureux
D'avoir sçû conserver une teste si chere :
Jadis il fut Forêt sur le Mont de Cythere,
Dont les bois élevez se dérobant aux yeux,
Semblent toucher les Cieux :
Et souvent un zephire aimable
Lui faisoit faire un murmure agréable :
Maintenant dans le port,

Il vieillit content de son sort.
Vous Castor, vous Pollux, qui lui fûtes propices
Après mes pieux sacrifices,
Daignez en accepter le don que je vous fais,
Et dans l'état qu'il est, conservez-le à jamais.





F. Delamonce in. G. Scotin maj. Sculp.



LES AMOURS DE CATULLE.

QUATRIEME PARTIE.

IL y avoit dix ou douze jours que Catulle étoit à Sirmion, où il commençoit à gouter un repos, dont il n'avoit pas été capable depuis longtems, lorsque se

promenant dans une grande allée qui étoit audevant de sa maison, il apperçut une troupe de Cavaliers qui venoient à lui. Il s'avança pour les reconnoître, & il vit son cher Licinius Calvus, qui l'ayant aussi reconnu mettoit pied à terre.

Ils coururent tous deux pour s'embrasser, & ils furent longtems à se faire des caresses sans pouvoir parler : ils s'aimoient parfaitement, & il y avoit très-longtems qu'ils ne s'étoient vûs.

Les premiers jours qu'ils furent ensemble se passerent en protestations d'amitié, en plaintes, en reproches, que chacun croyoit être en droit de faire à son ami ; & en éclaircissemens, qui leur firent voir que

l'abſence n'avoit point diminué l'affection qu'ils avoient l'un pour l'autre.

Eſt-il poſſible, mon cher Licinius, dit un jour Catulle à ſon ami, que vos ſoins, vos raiſons, votre éloquence, n'ayent pû me juſtifier auprès de mon ingrate ? car enfin ce n'eſt point avec vous que je veux diſſimuler ; il faut que je vous l'avoue, j'aime toûjours Leſbie, je l'ai toûjours aimée ; & quand j'ai fait croire par mes actions que j'étois guéri de cette paſſion, j'en étois bleſſé plus que jamais. Je faiſois à peu près ce que font les captifs qui en ſe débatant dans leurs fers, ſe les rendent plus difficiles à porter, par l'épuiſement de leurs forces en de vains efforts,

Je n'ai fait que serrer mes liens, & qu'augmenter ma blessure, au lieu de la fermer.

Si tout ce que vous me dites-là est vrai, répondit Licinius, en verité votre conduite a été bien irreguliere. Que ne souffriez-vous plûtôt patiemment? que ne faisiez-vous voir une douleur modeste? Pourquoi par des revoltes continuelles avez-vous aigri une Maîtresse qui vouloit vous pardonner? car enfin Lesbie vous a toûjours aimé, & elle vous aime sans doute encore.

Elle m'aime, interrompit Catulle, & elle se jette dans les bras d'un autre? Comment voulez-vous que je croye ce que vous dites? comment avez vous pu le croire vous-même? Elle

vous aime, reprit Licinius, & si vous sçaviez les choses comme je les sçai, vous en seriez convaincu. Ah! de grace, lui dit Catulle en l'embrassant, apprenez moi tout ce que vous en sçavez, & ne refusez pas à un malheureux ami la seule satisfaction qu'il puisse recevoir dans le déplorable état où l'amour l'a réduit.

Je veux bien vous satisfaire, repliqua Licinius, mais comme il faudra que je vous fasse un long récit d'avantures fort mêlées, où Cesar & Crastinie ont beaucoup de part, & où j'en ai beaucoup moi même; donnez ordre que personne ne vienne nous interrompre, & passons dans quelque lieu où nous puissions être en repos.

Catulle appella un de ses esclaves, à qui il donna ordre de dire à tous ceux qui viendroient pour le voir, qu'il étoit allé à la chasse. Ensuite avec son ami il traversa un petit bois qui étoit derriere son jardin, & ils allerent tous deux se renfermer dans un appartement que Catulle avoit fait bâtir au bout de ce bois, où il alloit souvent réver. Licinius Calvus s'étant un peu reposé, commença ainsi son récit.

HISTOIRE DE LESBIE ET D'HELVIUS CINNA.

APrès que vous fûtes parti de Rome, je crûs que la colere de Lesbie contre moi cesseroit, & qu'elle souffriroit que j'allasse chez elle, comme j'y allois à Veronne: mais lorsque je lui fis demander la permission de la voir, elle répondit avec tant de fierté & avec tant d'aigreur, que je désesperai de pouvoir la fléchir. Je vous l'écrivis; & peutêtre que ma lettre qui vous obligea à cher-

cher d'autres engagemens, a été la principale cause de vôtre malheur.

J'allai un jour chez Servilie mere de Brutus, pour faire ma Cour: car, comme vous sçavez, de toutes les Maîtresses du Dictateur; c'est celle qui a toûjours regné le plus souverainement auprès de lui: les autres l'amusent quelque tems, mais celle-ci l'occupe toûjours. Il revient toûjours à Servilie, il ne cesse pas même de la voir & de l'aimer, dans le tems qu'il a des intrigues avec quelqu'autre. Elle ne s'allarme point de ses inconstances, assurée de le ramener quand il lui plaira; elle le laisse quelquefois échaper, mais elle le retrouve bientôt.

En effet nous avons vû que Posthumie, Lollie, Tertulle, Mucie, & les Princesses étrangeres qu'il a aimées, n'ont pas joui longtems de leur conquête. Servilie, quoique déja assez âgée, l'emporte même à present sur la jeunesse, & sur les charmes de Crastinie sa nouvelle rivale.

Quoique Cesar ne soit pas encore guéri de la passion qu'il a euë pour cette derniere, il ne laisse pas d'avoir une complaisance aveugle pour Servilie, & de l'accabler de bienfaits. Il l'a enrichie de la confiscation des biens des Citoyens proscrits; & il lui est arrivé par là l'indignation des plus honnêtes gens de Rome.

J'étois donc un jour chez

elle, & je vis auprès de Tertie sa fille, qui à ce qu'on dit a aussi partagé avec sa mere les bonnes graces & le cœur de Cesar...... On dit même, car il est bon de vous informer de tous ces détails que vous ignorez peutêtre: on dit que la mere, qui, à quelque prix que ce soit, veut se conserver l'empire qu'elle a sur Cesar, a ménagé le commerce & l'intrigue que sa fille a eu avec lui: & on rapporte sur cela dans le monde un bon mot, que Ciceron a dit, qui peutêtre lui coûtera cher. Mais revenons à notre sujet.

Je vis auprès de Tertie une jeune personne qui me plut extrémement. Elle avoit je ne sçai quoi de si doux & de si modes-

té dans la phisionomie, qu'on ne pouvoit s'empêcher de l'admirer, dans une Cour où la retenue n'est pas une qualité fort ordinaire. Cette personne étoit venue à la Cour pendant mon absence; & je ne sçavois qui elle étoit. Je m'en informai à un vieux Chevalier Romain, qui n'est jamais sorti de Rome. Il me dit qu'elle s'appelloit Seratine; & comme c'est un fort grand parleur, il me fit ensuite l'histoire de la famille de Sératine, qui est fort illustre. Il n'oublia aucune de ses bonnes qualitez, & il m'en parla si long-tems, qu'il m'eût sans doute ennuyé, si des raisons secrettes dont je ne m'appercevois pas encore, ne m'eussent fait prendre un plaisir singulier

à entendre parler de cette admirable personne.

Ce Chevalier ajoûta à tout ce qu'il m'avoit dit, que Sératine étoit la bonne amie de Lesbie, & que leur amitié avoit quelque chose de fort rare; parce qu'étant toutes deux belles & jeunes, il y avoit apparence qu'elles devoient avoir quelque jalousie l'une de l'autre, & que cependant elles vivoient dans une union parfaite.

Lorsque j'appris que Sératine étoit amie de Lesbie, je me sentis piqué d'un violent desir de la connoître plus particulierement, & de lier amitié avec elle. Je crus d'abord que je n'envisageois que vous en cela, & que je ne souhaitois d'être

des amis de Sératine, qu'afin de la mettre dans vos interêts, & de l'obliger à vous rendre de bons offices auprès de Lesbie; mais en effet je n'envisageois que moi. Dès le premier moment que je la vis, j'étois devenu amoureux de Sératine: & l'amour qui, comme vous sçavez, se déguise toûjours dans les commencemens, prenoit le prétexte de vous rendre service pour me mener chez elle, où il vouloit achever de m'engager.

Je me donnai tant de peine, & je m'informai avec tant de soin, qu'enfin je trouvai une femme de mes amies, qui étoit assez bien avec Sératine. Elle me présenta à elle, & j'obtins de cette belle personne sa per-

mission de lui rendre visite. Insensiblement je l'accoûtumai à me voir ; & enfin je me rendis si assidu, qu'il ne se passoit point de jour que je n'allasse chez elle.

Lesbie à qui elle faisoit confidence de tout, sçût d'abord notre commerce, & elle pria seulement son amie de ne me point mener chez elle ; mais en même tems elle lui dit mille biens de moi. De sorte que la répugnance qu'elle témoignoit à me voir, ne fit aucune impression sur l'esprit de Sératine, auprès de qui je ne laissai pas de me mettre assez bien.

Cependant plusieurs Chevaliers de grande considération s'étoient attachez auprès de Lesbie : elle les recevoit tous

avec de grandes honnêtetez ; & ses manieres obligeantes lui attirerent tant de monde, qu'il étoit impossible de la trouver seule. Vous sçavez combien elle haïssoit autrefois le tumulte du grand monde, & vous jugez bien qu'un changement d'humeur si extraordinaire surprit tous ses amis.

Quelques-uns lui en parlerent. Mais Gellius qui étoit devenu amoureux d'elle, s'expliqua si ouvertement, & la jalousie lui fit faire tant d'extravagances, que Lesbie qui ne l'aimoit point, s'irrita fort contre lui, & qu'elle le bannit enfin de chez elle. Il fit ce qu'il put pour se raccommoder, mais il n'y réussit point : il s'en retourna à Veronne, où il mena depuis

une vie assez obscure, resserrée dans sa famille, dont comme vous sçavez, la conduite avec lui ne passe pas pour fort innocente.

Un de ceux qui avoient le plus de passion pour Lesbie, étoit Helvius Cinna; vous le connoissez, vous sçavez qu'il est d'une qualité distinguée, qu'il a eu dans la République de grands emplois, & que les beaux vers qu'il a donnez au public lui ont acquis une grande reputation d'esprit. Soit que Lesbie eût plus de goût pour lui que pour les autres, soit qu'elle crût qu'il étoit celui qui pouvoit le mieux réparer la perte qu'elle avoit faite de vous, elle le traita beaucoup mieux que les autres, elle lui fit croire qu'elle l'aimoit,

Il vint un matin me trouver, & il me fit confidence de sa passion : Je sçai bien, me dit-il, que Catulle pour qui j'ai toute l'amitié & toute l'estime, que la bonté qu'il a pour moi, & que ses rares qualitez méritent, a été fort amoureux de Lesbie : & il semble que je devrois à nôtre amitié le sacrifice de mon amour. Je ne balancerois pas, continua-t-il, & j'étoufferois ma passion, si Catulle avoit encore lieu d'esperer : mais il est certain qu'il ne se raccommodera jamais avec Lesbie. On dit même qu'il prend d'autres engagemens. Ainsi je ne croi point que notre amitié soit blessée par les soins que je rends à une personne, que mon ami n'aime sans doute plus, ou du

moins qu'il ne doit plus aimer ; puisqu'il n'y a nulle apparence qu'il puisse jamais rentrer dans ses bonnes graces.

Il me dit ensuite toutes les marques de bonté que Lesbie lui donnoit : & comme je regardois les choses avec des yeux moins prévenus que lui, je vis dans les actions de Lesbie, & dans tout son procedé avec lui, beaucoup d'estime & de considération pour lui ; mais peu de tendresse. Les Amans se flattent toûjours ; & il en jugeoit autrement que moi.

Au reste, ajoûta-t il, elle me parle à tout moment de Catulle : mais c'est dans des termes si pleins d'aigreur, c'est avec tant de marques de mé-

pris & d'indignation, que je ne pense pas qu'on ait jamais haï aussi fortement qu'elle le hait.

Prenez garde, lui dis-je, que vous ne vous trompiez. Ces marques apparentes de mépris & d'indignation, sont peutêtre des marques d'un violent amour qu'elle ne peut surmonter. Si elle n'aime plus Catulle, pourquoi songe-t-elle à lui? pourquoi vous parle-t-elle de lui à tout moment? Croyez-moi, continuai-je, elle se trompe elle-même, & elle vous trompe aussi; elle aime toûjours Catulle.

Ah! mon cher, Licinius, interrompit Catulle, qu'il paroît bien que vous avez aimé! vous connoissez tous les mouvemens & toutes les délicatesses de

l'amour, vous entrez dans le cœur d'une Amante, vous en sçavez pénetrer tous les replis & tous les détours: & au travers de mille froideurs, vous sçavez démêler un reste de passion qu'on ne sçauroit éteindre. Ce que vous venez de me dire, me rend la vie; n'en doutons

De Lesbiæ marito. Carm. 83.

Lesbia mi, præsente viro, mala plurima dicit,
Hoc illi fatuo maxima lætitia est.
Mule, nihil sentis; si nostri oblita taceret,
Sana esset; quod nunc gannit, & obloquitur,
Non solum meminit: sed, quæ multò acrior est res,
Irata est: hoc est, uritur, & loquitur.

De Lesbia. Carm. 91.

Lesbia mi dicit semper male, nec tacet unquam
De me: dispeream, ne nisi Lesbia amat.
Quo signo? quasi non totidem mox deprecor illam
Assidue: verùm dispeream, nisi amo.

point, mon cher Licinius, on m'aime.

IMITATION DU LATIN.

Leſbie en termes pleins d'aigreur,
Parle de moi ſans ceſſe :
Elle change en mépris, dit-elle, ſa tendreſſe,
Et je n'occupe plus ſon cœur.
Si Leſbie offenſée
Avoit éteint l'amour, dont j'ai ſçû la bleſſer,
Ami, de ſa penſée,
Leſbie auroit ſçû me chaſſer.
Mais quoi ! ſur mon ſujet elle ne peut ſe taire,
Elle n'en parle qu'en colere.
En vain de ſes froideurs je ſerois alarmé,
Elle ſe plaint de moi : je ſuis toûjours aimé.

IMITATION DU LATIN.

Que Leſbie eſt trompée !
De moi ſeul occupée,
Elle croit me haïr, lorſqu'elle en dit du mal,
Aveuglement fatal !
J'en uſe à ſon égard de même ;
Mais je meure, ſi je ne l'aime.

Pardonnez, mon cher Licinius, aux transports d'un Amant qu'une amoureuse joie a emporté plus loin qu'il ne vouloit. Vous connoissez l'Amour & les Muses, & vous sçavez si l'on peut résister à leurs mouvemens secrets, lorsqu'il leur plaît de s'emparer de nous.

Je serois bien fâché, dit obligeamment Licinius, que vous leur eussiez résisté. Ces divinitez vous ont fait dire de trop agréables choses; mais reprenons notre histoire.

Helvius Cinna avoit trop de plaisir à croire que Lesbie l'aimoit, pour se laisser persuader par mes raisons. Il continua ses assiduitez auprès d'elle, & il se confirma dans la pensée qu'elle sentoit pour lui quelque chose de

de plus tendre que pour les autres.

Cependant un parent de Lesbie qui avoit fait une grande fortune à Rome, mourut, & il la laissa seule heritiere de ses grands biens. Ceux sous l'autorité de qui elle étoit, la voyant devenue si riche, résolurent de la marier au plûtôt : & comme parmi tous ses Amans, il n'y en avoit pas un qui n'eût beaucoup de bien, beaucoup de qualité, & beaucoup de considération dans le monde, ses parens lui dirent de choisir celui qui lui plairoit le plus, & de se préparer à l'épouser.

Elle fut frapée de cette déclaration : & elle commença à sentir qu'elle vous aimoit encore, lorsqu'elle envisagea le

mariage, & qu'elle ſongea que vous n'êtiez point du nombre de ceux qu'on lui propoſoit pour époux. Elle fremit de la ſeule penſée de ſe donner à un autre que vous. Elle ouvrit ſon cœur à Sératine, qui me diſoit tout ce qu'elle lui confioit, & qui pourtant ne put obtenir d'elle que j'allaſſe la voir.

Cependant ſes parens la preſſoient étrangement, & plus elle témoignoit de repugnance au mariage, plus ils augmentoient leurs perſécutions. Enfin après beaucoup de plaintes & de remontrances inutiles, ils allerent la trouver. Celui d'entre eux qui étoit le plus conſiderable, lui dit que puiſqu'elle ne vouloit pas ſe choiſir elle-même un mari, ſa famille

lui en choisiroit un.

Lesbie ne lui répondit que par des larmes qu'elle répandit en grande abondance. Le même homme qui lui avoit déja parlé feignant de se laisser toucher par ses pleurs, lui dit qu'on lui donnoit encore trois jours pour se déterminer : que pendant ce tems-là elle pouvoit choisir qui bon lui sembleroit ; mais que ce tems expiré, on ne la laisseroit plus maîtresse d'elle-même. Ses parens après cela se retirerent, & ils la laisserent dans le plus grand accablement, & dans la plus grande affliction qu'on puisse s'imaginer.

Elle demeura long-tems, comme j'ai sçû depuis par elle-même, immobile, les bras

appuiez sur une table. Elle m'a avoué que sa douleur avoit été si vive, qu'il lui étoit impossible de dire ce qu'elle avoit pensè dans ces premiers momens: où à peine sçavoit-elle si elle vivoit encore ; tant son esprit & ses sens mêmes étoient accablez par les funestes idées qui se présentoient en foule à son imagination.

Après qu'elle fut un peu revenue ; elle envoya prier Sératine de la venir trouver. Et d'abord qu'elle la vit, Ma chere Sératine, lui dit-elle, vous voyez la plus infortunée personne du monde : ayez pitié de mes malheurs, ou préparez-vous à voir bientôt mourir votre amie. Il faut, continua-t-elle sans lui donner le tems

de répondre, il faut que j'entretienne Licinius, & que ce soit chez vous, car mille raisons m'empêchent de le voir chez moi. Sératine lui promit qu'elle me verroit quand elle voudroit, & Lesbie lui dit qu'elle iroit le lendemain dès le matin chez elle, & qu'il falloit qu'elle me fit avertir.

Dès le soir même Sératine me donna avis de tout ce que je viens de vous dire, & le lendemain je me trouvai chez elle plûtôt que Lesbie. Elle vint dans un état à faire pitié aux plus insensibles; elle étoit si négligée & abbatue, qu'on voyoit bien qu'elle avoit une douleur très-violente.

Licinius, me dit-elle en me prenant la main, pardonnez-

moi toutes mes incivilitez. Vous méritiez d'être traité avec plus d'égard que je n'en ai eu pour vous : mais vous connoiſſez les caprices de l'amour, & vous êtes trop ſenſible à cette paſſion, pour ne pas pardonner à une malheureuſe toutes les fautes que l'amour lui a fait faire. J'aime, ajoûta-t-elle, & c'eſt toûjours votre ami que j'aime.

Hé pourquoi donc, Madame, lui dis-je en l'interrompant, l'avez-vous laiſſé aller dans des païs éloignez, traîner loin de vous une vie accablée de mille chagrins ? il vous adore, & la douleur qu'il a de vous voir irritée contre lui, ſans en ſçavoir la cauſe, l'a jetté dans un deſeſpoir, dont

ses amis doivent craindre les effets : lorsque vous l'avez vû prêt à s'exiler, que ne l'avez-vous retenu ?

Helas ! me dit-elle, est-on bien raisonnable quand on a une violente passion dans le cœur ? est-on maîtresse de soi, & sçait-on bien ce qu'on fait ? J'ai voulu haïr Catulle, j'ai crû le devoir faire : mais je n'ai pû surmonter le penchant que j'ai à l'aimer ; plus j'ai feint de le haïr, plus je l'ai aimé : plus je l'ai éloigné de ma présence, plus je l'ai approché de mon cœur. Je n'ai point voulu le voir ; je vous ai fui vous même, parce que vous êtes son ami, & que je craignois que vous ne me parlassiez de lui ; Que toutes ces pré-

cautions m'ont été inutiles !

L'amour me le rendoit toûjours present, je croyois le voir par tout, & je me disois pour le justifier, plus de choses que lui-même n'eût pû m'en dire. Helas! ajoûta-t-elle douloureusement, avois-je mérité d'être traitée comme je l'ai été par lui? Une passion aussi violente & aussi sincere que la mienne, devoit-elle être sacrifiée? devoit-il publier les innocentes faveurs qu'il avoit obtenues de moi? & s'il falloit que tout le monde apprît mes foiblesses, devoit-ce être par la bouche de Catulle? Je l'ai aimé, s'écria-t-elle en pleurant; que dis-je? je l'aime encore avec trop de tendresse.

Les soûpirs qu'elle poussa,

& les pleurs qu'elle répandit, m'empêcherent longtems de lui répondre. Enfin quand je la vis un peu remiſe, je pris la parole; & je lui dis tout ce qui pouvoit ſervir à votre juſtification. Comme elle prenoit votre parti contre elle-même, je n'eus pas de peine à la perſuader. Je lui proteſtai enſuite que vous l'aimiez toûjours avec la même tendreſſe & avec la même conſtance que vous aviez fait autrefois.

Hé bien, dit elle, je croi que Catulle eſt innocent, je croi qu'il m'aime; & tout cela ne ſert qu'à me rendre plus malheureuſe. Elle m'apprit alors les perſécutions de ſes parens. Il faut, continua t-elle, que je choiſiſſe un époux; & ce

qui me desespere, il n'est pas en mon pouvoir de choisir Catulle. Mes cruels parens ont envisagé son procedé pour moi avec des yeux bien differens de ceux d'une Amante toûjours disposée à pardonner à son Amant. Ils ont crû qu'en m'offensant il avoit outragé toute leur famille; ils ont conçû pour lui une haine terrible, & je n'oserois même prononcer son nom en leur présence. Jugez maintenant, continua-t-elle, de mon accablement: je n'ai que trois jours pour me déterminer sur ce funeste choix; c'est à dire, ajoûta-t-elle toute en pleurs, qu'il ne me reste plus que trois jours à vivre.

J'avoue que je fus si vivement touché de vos malheurs

& de ceux de Lesbie, que j'en perdis presque l'usage de la raison. Nous demeurâmes longtems l'un & l'autre dans un silence morne: nous nous regardions avec des yeux où la douleur étoit peinte, sans avoir la force de nous rien dire.

Lesbie fut la premiere qui parla. Soit que, comme elle avoit déja rêvé aux moyens de détourner le malheur dont elle étoit menacée, l'expedient qu'elle me proposa lui fût déja venu dans la pensée; soit qu'il lui fût tout d'un coup inspiré par sa passion: elle ouvrit un avis que Sératine & moi nous jugeâmes le plus raisonnable. Nous résolûmes de le suivre.

Ce fut que j'irois trouver Cinna: & que sans déguisement je

lui dirois les veritables ſentimens de Lesbie. Qu'enſuite comme il étoit votre ami, & qu'il avoit de la conſideration pour Lesbie, je le prierois de ſa part de lui aider à ſe conſerver pour vous. Vous pouvez juger quelle fut la ſurpriſe de cet Amant qui ſe flattoit d'être aimé, lorſque j'allai lui faire les propoſitions que je viens de vous dire : il m'écouta ſans m'interrompre, & il ne fut de longtems en état de parler.

Quoi ! me dit-il après un long ſilence, Lesbie aime toûjours Catulle, & cependant elle me dit qu'elle le haït ; elle ſouffre que je m'engage auprès d'elle, elle me témoigne qu'elle approuve ma paſſion, elle me laiſſe eſperer qu'un jour elle

m'aimera, & cependant elle en aime un autre ? & elle veut que je me ſacrifie pour les interêts de cet heureux rival ? non, Lesbie ne mérite pas que j'aye pour elle la moindre complaiſance.

Allez, Licinius, allez lui dire qu'elle cherche d'autres ſecours que le mien, & qu'après la cruauté qu'elle a eue de prendre plaiſir à me rendre le rival d'un de mes meilleurs amis, c'eſt bien aſſez que je ne la haïſſe point, & que je me réſolve paiſiblement à l'oublier : elle ne doit rien attendre davantage de moi.

Je le laiſſai dire tout ce qu'il voulut : mais lorſque je crus que par ſes plaintes ſa douleur s'étoit, pour ainſi dire, exhalée, & qu'elle n'avoit plus la

même violence, je lui représentai qu'il ne devoit point vouloir du mal à Lesbie, qui s'étoit trompée la premiere avant que de le tromper. Qu'enfin puisqu'il étoit votre ami, il devoit sacrifier à vos interêts une passion inutile. Comme vous sçavez qu'il est parfaitement honnête homme, & qu'il y a peu de gens au monde aussi exacts que lui sur les devoirs de l'amitié, il entra insensiblement dans mes raisons, & il me demanda ce qu'il falloit qu'il fît.

Il faut, lui dis je, que vous promettiez que vous n'abuserez point du droit qu'elle va vous donner sur elle même. Lesbie après cela pour se délivrer de la persecution de ses parens,

leur dira qu'elle veut vous épouser : & vous pour nous donner le tems d'avertir Catulle de tout ce qui se passe & de le faire revenir à Rome, vous differerez le mariage sur des prétextes qu'il sera aisé de trouver.

A quoi m'engagez-vous? s'écria-t-il douloureusement. Hé bien! continua-t-il ensuite, faisons tout ce que vous voulez. Si je ne puis être aimé de Lesbie, je meriterai au moins d'en être plaint, & je donnerai à notre siécle un de plus rares exemples d'amitié, qu'un homme bien amoureux puisse donner. Mais, ajoûta-t-il, je veux que Lesbie me promette que si elle ne peut rendre Catulle heureux, elle m'épousera.

Je n'eus pas de peine à lui faire promettre ce qu'il souhaitoit. Lesbie étoit si résolue à faire toutes choses imaginables pour vous épouser, qu'elle ne doutoit nullement du succès, & qu'elle croyoit ne s'engager à rien en promettant à Cinna tout ce qu'il vouloit.

Cependant les choses réussirent comme nous l'avions imaginé : les parens de Lesbie furent satisfaits du choix qu'elle fit : & Cinna trouva moyen d'éloigner le mariage sans qu'ils se doutassent le moins du monde de la verité. Je fis partir aussitôt un Affranchi chargé de lettres, pour vous informer de tout. Je vous mandois de vous hâter de retourner à Rome, & d'apporter vous-même

de vos nouvelles : mais votre mauvais destin qui n'avoit pas résolu de finir si-tôt vos malheurs, empêcha que vous ne reçussiez mes lettres. Le vaisseau qui portoit mon Affranchi fut battu d'une si furieuse tempête, qu'il périt, & que personne de ceux qui étoient dedans ne se sauva.

Nous n'avons appris ce funeste accident, que longtems après qu'il a été arrivé, & lorsque les choses étoient dans un état où il n'y avoit plus de remede à votre malheur.

Lesbie passa quelque tems assez agréablement : elle esperoit de vous revoir bientôt : je lui disois qu'elle vous trouveroit plus amoureux que vous n'aviez jamais été : cette es-

perance lui donnoit un enjouement qu'on attribuoit à la satisfaction qu'elle avoit d'épouser Cinna. Il n'y avoit que l'abattement de Cinna qui embarrassoit les gens : on voyoit sur son visage une tristesse dont il ne pouvoit être le maître ; & on ne pouvoit s'imaginer que le retardement d'un bonheur asseuré lui pût causer un si violent chagrin.

L'inquietude de n'apprendre point de vos nouvelles, troubla bientôt la joie de Lesbie. Elle comptoit tous les jours & tous les momens : elle se plaignoit à moi de votre negligence, & elle me disoit souvent que je l'avois trompée. J'étois moi-même si étonné de ne voir arriver ni vous ni mon

Affranchi, que je ne sçavois que penser ni que dire.

Plus Lesbie paroissoit triste & inquiette, plus Cinna, qu'un rayon d'esperance commençoit à éclairer, devenoit tranquille & enjoué.

Pour moi j'estois dans de continuelles alarmes: & je m'imaginois les choses mesme les plus impossibles, plûtôt que de penser que vous eussiez oublié Lesbie. Il courut alors un bruit, qui se confirma par des Lettres de Bithynie, & qui vous ruina entierement dans l'esprit de Lesbie. Gellius fit un voyage à Rome: quoiqu'il ne vît point Lesbie, j'ay toûjours crû qu'il estoit l'auteur de ce bruit, & de ces lettres malheureuses qui vous perdirent.

On mandoit que vous êtiez à la Cour du Dictateur le plus satisfait & le plus galant des hommes : que vous ne songiez qu'à plaire & qu'à vous réjouir : que vous faisiez tous les jours de nouvelles intrigues, & qu'une Princesse qu'on nommoit, & dont j'ai oublié le nom, vous occupoit alors si fortement, qu'il ne sembloit pas que vous vous souvinssiez seulement qu'il y eût d'autres personnes au monde.

Je ne sçaurois vous dire quelle fut la surprise & la douleur de Lesbie. L'ingrat ! s'écria-t-elle plusieurs fois en presence de Sératine qui me l'a dit. J'ai la foiblesse de le rappeller, & il n'a pas même la complaisance de m'amuser par quelque vaine

excuſe. Il retient auprès de lui l'envoyé de ſon ami, & il ne ſe ſouvient peutêtre plus que cet homme attend ſa réponſe pour revenir. Helas! que je ſuis à plaindre! il triomphe, il me ſacrifie à ſa nouvelle Maîtreſſe, il lui raconte mes vaines fiertez dont je me ſuis ſi honteuſement démentie: mais il ne jouira pas longtems, ajoûta-t-elle, du plaiſir de me croire amoureuſe de lui.

Ma chere Sératine, pourſuivit-elle, ne me parlez jamais de cet infidele, aidez-moi à l'oublier. Et pour commencer dès ce moment, faites chercher Cinna, il faut que je l'épouſe. Sératine n'oſa s'oppoſer aux réſolutions de ſon amie, qui lui paroiſſoient trop juſtes.

J'estois avec Cinna lorsqu'on vint lui dire que Lesbie le demandoit, & nous allâmes ensemble chez elle. Cinna, lui dit-elle d'abord qu'elle le vit, je suis indigne de la consideration que vous avez eue pour moi. Je vous ai preferé un ingrat qui me méprise. Je vous ai obligé à servir ma folle passion contre vos propres interests, je ne mérite pas après cela que vous pensiez à moi : mais si vous pouvez vous résoudre à oublier mes injustices, & à me pardonner mes égaremens, vous me trouverez entierement desoccupée de ce perfide qui m'a si lâchement trahie.

Cinna se jetta à ses genoux, & en les embrassant avec une tendresse extrême : Ah! Ma-

dame, lui dit-il, est ce à vous à me demander pardon ? vous regnez toûjours dans mon cœur. Je vous aime toûjours : & lorsqu'il s'agit de se faire aimer de vous, je n'exámine rien ; je ferme les yeux sur vos rigueurs passées, & je ne veux plus rien voir que vos bontez présentes. Mais, Madame, ajoûta-t-il, si vous voulez vous guérir entierement de la passion que vous avez pour Catulle, il ne faut plus differer de me rendre heureux.

Je pris votre parti, & je dis pour vous excuser tout ce que l'amitié que j'ai pour vous put me suggerer : mais Lesbie étoit si irritée, qu'elle ne voulut pas même m'entendre. Elle promit à Cinna qu'elle l'épouseroit dès

le lendemain : & se tournant ensuite de mon côté, Je sçai, me dit-elle, que vous n'êtes point coupable des perfidies de votre ami, & il vous paroîtra peutêtre étrange que je veuille vous en punir : mais comme je veux oublier même le nom de Catulle, ne trouvez pas mauvais que je vous prie de ne me plus voir. Vous ne pouriez vous empêcher de me parler de lui ; & quand vous pouriez vous taire sur son sujet, votre vûe m'y feroit penser malgré moi. Je l'ai trop aimé, je connois trop ma foiblesse : enfin je le crains toûjours, je vous crains, & je me crains moi même.

Cinna qui a toûjours eu beaucoup d'amitié pour moi, fit

fit tout ce qu'il pût afin de l'obliger à ne me pas bannir de chez elle; mais il ne pût rien obtenir. Je me retirai plus affligé de votre disgrace que de la mienne, quoique j'en dûsse craindre les suites à cause de l'amour que j'avois pour Sératine. Elle passoit presque tous les jours entiers chez Lesbie; & ne me voyant plus si souvent, elle pouvoit se désacoûtumer de moi, & souffrir que quelqu'autre l'aimât.

Enfin le mariage de Cinna & de Lesbie se fit. Jamais amant ne parut si satisfait de sa fortune que Cinna, lorsqu'il se vit dans le Temple prêt à devenir l'époux d'une Maîtresse qu'il adoroit. Pour Lesbie, quoiqu'elle fit tout son

possible pour faire paroître beaucoup de joie, elle laissoit voir, malgré elle, dans ses yeux le chagrin qui la dévoroit.

Peu de tems après ce Mariage, Crastinie étant prête à partir pour se rendre à la suite du Dictateur, vint dire adieu à Sératine chez qui j'étois. Je priai Aurelius qui devoit l'accompagner, de vous apprendre tout ce que je viens de vous dire sur le sujet de Lesbie & de Cinna, & de me faire sçavoir de vos nouvelles : je ne sçai s'il le fit ; mais comme j'ai sçû depuis qu'il avoit de grandes liaisons avec Gellius ; je crains qu'il ne vous ait déguisé la vérité.

Il me l'a déguisée, n'en doutez point, interrompit Catulle.

Il ne m'apprit rien autre chose que le Mariage de Lesbie & le bonheur de Cinna, dont je fus désesperé, & qui m'obligea à prendre avec Craſtinie les engagemens que vous avez sçû que j'ai pris.

Peu de tems après ce malheureux Mariage, reprit Licinius, je sçû que mon affranchi s'àtoit perdu dans la mer, & que vous n'aviez pû recevoir mes lettres. J'en fis informer Lesbie : cette nouvelle fit sur elle un effet qui me fit connoître qu'elle vous aimoit encore : cependant elle gardoit avec Cinna les mesures du monde les plus honnêtes, & il étoit fort satisfait d'elle.

Il se passa quelque tems sans qu'on entendit parler de vous.

Enfin je reçûs cette grande lettre où vous m'appreniez toute vôtre avanture avec Craſtinie, & vôtre brouillerie avec Céſar. Je donnai cette lettre à Sératine, qui feignant de me l'avoir priſe, ſans que je le ſçûſſe, n'eut pas de peine à la faire lire à Léſbie.

Ah! s'écria-t-elle en regardant Sératine, pourquoi m'avez-vous montré cette fatale lettre? que me faites-vous enviſager? Catulle m'aime encore; il abandonne pour moi le ſoin de ſa fortune. J'avouerai que cette idée me donne une joie que je ne puis m'empêcher de ſentir plus que je ne devrois. Mais que cette joie d'un moment attirera de chagrins après ſoi! Je n'avois deja que trop

de peine à oublier Catulle criminel, & je ne pourrai m'empêcher de l'aimer innocent.

Jugez, continua-t-elle, ma chere Sératine, jugez de l'accablement où je dois être : car enfin j'ai pour Cinna une considération qui ne me permettra jamais de me relâcher à la moindre chose, dont la vertu la plus scrupuleuse puisse être blessée : cependant j'aime Catulle. Je l'aimois tout inconstant & tout perfide qu'il me paroissoit ; vous venez de me le justifier. Ah ! qu'avez vous fait ?

Sératine ne faisoit que la plaindre, & elle n'osoit combattre ni ses résolutions, ni sa douleur ; elle la prioit seulement de tems de tems de permettre que je revinsse chez elle : mais

elle ne put l'y faire consentir que lorsque le Dictateur fut de retour en Italie. Je ne vous dirai rien des magnificences de son entrée dans Rome, vous pouvez vous les imaginer, & le récit en est inutile à vôtre Histoire.

Crastinie arriva avec lui. Mais elle parut si fiere, elle prit avec toutes ses anciennes amies des manieres si orgueilleuses, qu'elle s'attira bientôt la haine de tout le monde. Lesbie surtout ne pouvoit s'accoûtumer à souffrir cette fierté ridicule qui n'étoit pas la seule raison de la haine qu'elle conçût contre Crastinie. L'attachement que cette indiscrette fille disoit par tout que vous aviez eu pour elle, l'irrita bien

plus que toutes les hauteurs qu'elle lui voioit : elle ne vouloit pourtant pas qu'on pénétrât les causes des sentimens d'aigreur & de mépris qu'elle faisoit paroître pour Crastinie.

Le trouble que causa dans toute l'Italie la recompense des vieux soldats de César, à qui il donnoit quelquefois des terres & des maisons qui appartenoient à d'illustres Romains, qui n'avoient point porté les armes contre lui, obligea plusieurs personnes de l'un & de l'autre sexe à aller le trouver, pour leurs propres interêts, ou pour ceux de leurs amis. Lesbie fut une des premieres qui alla lui demander une justice pour une de ses parentes, qui ne pouvoit venir elle-même se jetter à ses pieds.

Elle n'eut pas du Dictateur toute la satisfaction qu'elle esperoit. Et elle fut si irritée du refus qu'il lui fit, que voulant se vanger de quelque maniere que ce fût, elle pria aussitôt Sératine de m'amener chez elle. Lorsque j'y parus, vous voyez, me dit elle, Licinius, que mon destin est de vous vouloir bannir de ma mémoire, & de ne pouvoir me passer de vous : elle me raconta ensuite les sujets de chagrin qu'elle avoit contre le Dictateur.

Il aime la gloire, poursuivit-elle, & c'est par-là qu'il le faut punir. Faites des Vers qui apprennent ses vices & ses cruautés à toute la postérité, & qui rendent son nom aussi odieux qu'il s'efforce de le rendre, il

lustre. Vengez moi, vengez vôtre ami, me dit-elle en rougissant ; & pardonnez-moi toutes les inégalités qu'une tendresse secrette, que toute ma vertu ne sçauroit étouffer, m'a fait avoir à vôtre égard.

J'avois moi-même quelques raisons de me plaindre du Dictateur, & je n'eus pas de peine à me résoudre de satisfaire Lesbie. Je fis donc ces Vers si sanglans que vous avez peutêtre vûs.

Bithyniæ quidquid
Et P. Cæsaris unquam habuit.

Tout ce qu'a jamais eu la Bithynie entiere;
Et ce Roi dont César sçût toucher l'ame
fiere.

Je les ai vûs, interrompit

Catulle, & je les ai admirés, quoique je ne sçûsse point qu'ils fussent de vous. Il est donc inutile que je vous les dise, reprit Licinius, & je vais poursuivre mon récit.

Je ne sçai si Servilie devînt jalouse de Crastinie, & si elle employa pour en détacher César, le pouvoir qu'elle a toûjours conservé sur lui, ou bien si lui-même dégoûté d'une Maîtresse dont le cœur lui avoit donné trop peu de peine à toucher, chercha les moiens de s'en défaire honnêtement. Enfin il songea à le marier, quoiqu'elle-même peu soigneuse de sa réputation, ne s'en souciât pas trop.

Il offrit à plusieurs Chevaliers Romains de grands em-

plois, de grands biens, afin de les obliger à l'épouser : mais il n'en trouva aucun à qui le soin de sa fortune fit oublier celui de sa gloire. Il commençoit à être fort embarrassé de Crastinie, lorsque quelques affaires obligerent Heratius à se presenter devant lui.

Heratius est un Plébéen fort riche, dont le pere avoit été esclave, & après avoir amassé de grands biens, étoit mort assez jeune. Heratius menoit une vie fort retirée & fort basse, renfermé dans une petite maison avec sa mere, dont les inclinations n'avoient rien qui ne sentît la bassesse de sa condition. César sçût tout ce que je viens de vous dire, & il jetta les yeux sur cet homme pour

en faire le mari de Craſtinie.

Il l'écouta donc favorablement, & il tâcha de le gagner par les honneurs qu'il lui fit. Enfin on lui propoſa le Mariage de Craſtinie, & contre l'eſperance de Céſar, il y témoigna une répugnance invincible: ſa mere même fit des éclats, & elle dit des choſes qui aigrirent Céſar, & qui le piquerent de telle ſorte, qu'il réſolut de contraindre Heratius à faire tout ce qu'on ſouhaiteroit de lui.

On menaça la mere & le fils de les dépouiller de tous leurs biens, qu'on prétendoit avoir été acquis par des voies honteuſes & criminelles. L'appréhenſion d'être ruinés diſpoſa ces ames ſerviles à obéir, & Céſar voulut que la pompe du Ma-

riage se fist dans son Palais. Il donna ensuite une Charge à Heratius, & il lui promit l'anneau de Chevalier.

Crastinie étant mariée avec Heratius, devint encore plus fiere, & elle se rendit odieuse à tout le monde. Elle eut un démêlé avec Lesbie, qui fit beaucoup de bruit, & où César prit son parti avec tant de chaleur, que Lesbie qui naturellement est assez glorieuse, cessa d'aller à la Cour. Par la froideur & par l'indifference qu'elle témoigna pour César à tous ceux qui lui parlerent de se raccommoder avec lui, elle l'aigrit tellement, qu'il a cherché depuis toutes les occasions de nuire à Cinna, qui s'est consolé de cette disgrace avec ses Livres.

Cependant Heratius qui d'abord avoit paru très content de sa fortune & de son Mariage, se brouilla bientôt avec Crastinie. Il en vint à une rupture ouverte, & il n'y eut que l'autorité de César qui l'empêcha de la répudier; mais il la quitta, & il alla demeurer à une maison de campagne qu'il a à dix mille de Rome.

Cette avanture fit beaucoup de bruit dans le monde, & Lesbie croyant avoir trouvé l'occasion de se vanger de Crastinie, m'obligea encore à faire des Vers.

Je pris un tour mysterieux, & je fis une espéce de fable satirique, dont il semble que personne ne se peut plaindre. C'est l'Histoire d'Europe aimée,

comme vous ſçavez, de Jupiter, & enſuite mariée à Afterius Roi de Crete. Ceux qui ont oui parler de Craſtinie, n'ont pas de peine à en démêler le myſtere; & ceux qui n'y entendent point de fineſſe, ne laiſſent pas de ſe divertir en la liſant.

Catulle pria ſon ami de lui montrer cette fable qu'il n'avoit point vûë, & Licinius ayant tiré ſes Tablettes lut ces Vers.

HISTOIRE D'EUROPE.

Aſterius Prince aſſez débonnaire,
D'eſprit peu rafiné,
Et d'humeur fort légere,
Gouvernoit les Cretois: & par ſa vieille mere
Etoit lui-même gouverné.

La bonne Dame honêtement avare ;
Pour marier son fils cherchoit un grand parti,
Dont le bien fût aux siens dignement assorti.
Mais (ô! pour la punir, évenement bizarrd!)
Tandis qu'avec tous ses voisins
De sa part sur le bien on chicane, on conteste,
L'amour qui n'avoit point de part dans ses desseins,
Lui rend pour se vanger sa prudence funeste.

Jupiter ; Dieu, qui comme chacun sçait,
Plus d'une fois s'est vû pris sur le fait ;
Et qui des honnêtes familles
Devenu la terreur par cent larcins divers,
Au lieu de régir l'univers,
Ne songe qu'à tromper jeunes, femmes & filles ;

Ce Dieu donc, un beau jour d'été
Se promenant en Phénicie
Aperçût par hazard une jeune beauté,
Qui pour rêver avoit quitté sa compagnie.
C'étoit la fille d'Agenor,
La jeune Europe à la tresse dorée,

Qui de cette contrée
Etoit le plus charmant trésor.

Jupiter aussitôt devint amoureux d'elle :
Elle ne fit point la cruelle :
En moins de rien leur traité se conclut,
Et la Nymphe fidelle
Fit tout ce que le Dieu voulut.
On sçait sous quelle figure,
Et comment à la belle il fit passer les mers ;
Et de cette avanture
Je ne veux point charger mes Vers.

Je vais conter choses plus importantes :
La Nymphe avoit deux ou trois confidentes,
C'en est trop quand on veut du secret en amour.
De cette intrigue aussi Junon eut des nouvelles.
A son Epoux en fit grosses querelles ;
Et Jupiter fut jaloux à son tour.

Le jeune Endimion plaisoit fort à la Dame,
Qui grandes privautés souffroit à son amant :
Et déja dans le Ciel on disoit hautement,
Que Junon trahissoit Jupiter dans son ame.

Ce Dieu donc alarmé,
Et des mêmes attraits n'étant longtems charmé,
Pour se raccommoder alla trouver sa femme:
Lui dit qu'à l'avenir il feroit son devoir;
Mais qu'en quitant Europe il falloit la pourvoir.

Junon promit d'avoir soin d'elle.
Et soudain traversant les airs à tire d'aîle,
Vint chez Asterius.
Mere, Fils, Courtisans, tous furent bien confus,
De voir la Souveraine & des Dieux & des hommes,
Entrer dans leur obscur Palais,
Où beaux ameublemens ne se virent jamais;
Car c'étoient gens fort œconomes,
Qui bien paisiblement soutenoient leur état,
Fuyoient la dépense & l'éclat.

Junon radoucissant sa voix & son visage,
Parla d'abord de Mariage,
Dit qu'avecque tant de vertus,
Il étoit grand dommage,
Que le charmant Asterius
Passât le plus beau de son âge,

Sans goûter de l'Hymen les plaisirs innocens,
Et voir naître de soi de beaux petits enfans.

La Déesse charitable
Ajouta que sous son pouvoir
Elle avoit une Nymphe aimable,
Qu'elle vouloit lui faire voir.
Vous l'aimerez, lui dit-elle,
Et je vous en ferai l'Epoux:
Elle est jeune, elle est belle,
Et le destin exprès l'a fait naître pour vous.

Après ce beau discours Europe fut nommée.
Asterius frémit; & sa mere alarmée
Fit d'un cri douloureux retentir son Palais.
Déja la Renommée
D'Europe avoit publié les beaux faits:
On sçavoit ses amourettes,
Et Jupiter n'étoit pas, disoit-on,
Le premier dont elle eût écouté les fleurettes.
Le folâtre Alcidas, & l'habile Ariston,
D'elle avoient obtenu maintes faveurs secret-
tes.
Les parens furent assemblés,

Et tous nos ſens être troublés,
Du pauvre Aſterius pleignirent l'innocence,
Qui plus puiſſant que ſes ayeuls
Mais n'ayant jamais fait aux Dieux
La moindre offenſe,
Se voyoit menacé d'une telle alliance.

Enfin ils convinrent entr'eux,
Que pour ſortir d'un pas ſi dangereux,
Aſterius feignant quelque preſſante affaire,
S'imposeroit lui-même un éxil volontaire,
Et loin de ſon Royaume iroit vivre en repos:
Inutiles & vains complots?

De tout ceci Junon fut avertie
(Car les Dieux ſçavent tout)
Et Jupiter ſe mit de la partie.
Ce Dieu n'entreprend rien dont il ne vienne à bout.

Du bruit de ſon tonnerre,
Il fit trembler la terre;
Et d'un nuage épais
Du rébelle mortel il couvrit le Palais;
La grêle & les éclairs ſortans de ce nuage,

Du seul Asterius menaçoient l'héritage :
Le feu déja prenoit à ses maisons,
Et l'on crut que l'orage
Alloit pour lui faire moissons.

Ah ! mon Fils, s'écria sa mere,
Allons de Jupiter appaiser la colere,
Et pour nous dérober à ses terribles coups,
Recevons, s'il le faut, son Europe à genoux.

Qu'eût-il fait? chaque instant grossissoit la tempête ;
Il n'avoit point d'apui,
Et tout le Ciel alloit fondre sur lui.
Le bon Prince baissa la tête,
Il fit ce qu'on voulut, & prit le bon parti.
Jupiter en fut averti,
Le Ciel devint serein, on fit le Mariage.

Asterius fut mis au rang des Immortels :
Et peutêtre qu'un jour il eût eu des Autels,
S'il n'eût point laissé voir quelque jaloux ombrage.
Mais pour être comblé de tant d'honneurs divins,
Il n'avoit pas perdu tous les deffauts humains;

Il vouloit qu'à ses loix sa femme fût soumise,
Et lui gardât la foi promise:
Ridicule entêtement !
Qui de sa premiere gloire;
Détruisant même la mémoire,
Le jetta dans l'abaissement.
Sur ce prompt changement,
Sans pousser plus loin son histoire,
Moralisons un moment.

N'envions point des biens que nous ne gardons gueres,
Et qui causent souvent nos plus grandes miseres.
Vivons dans l'obscurité,
Où le sort nous a fait naître;
Et ne souhaitons point d'être
Plus que nos Peres n'ont été.
Ces fortunes élevées
Sur des bases d'iniquité,
En moins de rien sont renversées.
Et le plus seur moien d'être toûjours heureux,
Est de ne point porter trop haut ses vœux.

César, poursuivit Licinius,

entendit la lecture de ces Vers avec autant de froideur que s'il n'y eût eu aucun interêt : cependant il avoua à ses plus particuliers amis, qu'il en étoit piqué jusqu'au vif. J'en fus averti, & on me conseilla de m'éloigner de Rome pour un tems.

J'appris alors que vous étiez à Sirmion, & je résolus de vous y aller trouver. Lesbie à qui ses chagrins & le malheur de sa passion faisoient haïr le monde, & chercher la solitude, fit dans le même tems consentir Cinna à la laisser aller pour quelques mois dans une assez agréable maison qu'il a sur le chemin de Verone. Sératine l'y accompagna, & nous partîmes tous trois le même jour.

Je passai quelque tems dans cette maison où mon amour pour Sératine balançoit fort l'envie que j'avois de vous voir.

Enfin je me préparai à partir; & la veille de mon départ Lesbie me fit entrer dans son cabinet, où après m'avoir dit que j'étois le seul homme au monde en qui elle prît quelque confiance ; elle me conjura de ne vous point apprendre toutes les foiblesses que je lui avois vûës pour vous.

Ce que vous lui diriez, ajouta-t-elle, ne serviroit qu'à le rendre plus malheureux ; il croiroit que je l'aimerois ; dans cette pensée il voudroit se raprocher de moi, & il n'y trouveroit qu'une aversion invincible pour lui. Car enfin, pour

poursuivit-elle en rougissant, je me sens toute changée, sans que j'en puisse dire la raison. Il y a peu de jours que j'avois pitié de Catulle ; je ne sçai même si je ne l'aimois point un peu : mais à present je le hais comme le plus mortel de mes ennemis.

Voilà, continua Licinius en se levant, l'état où étoit Lesbie lorsque je suis parti. C'est à vous de voir sur cela quelles résolutions vous voulez prendre. Ma résolution, dit Catulle, est de l'aimer toûjours, & de souffrir tous les maux que sa rigueur pourra imaginer. Mais croyez vous, poursuivit-il, que plus je l'aime, plus je hais le Dictateur ? je le regarde comme l'auteur de tous mes mal-

heurs ; & je lui impute même ceux qui me sont arrivez avant que je l'eusse trouvé en Bithynie.

Cependant, reprit Licinius, il commence à se faire aimer de tous les Romains. Le peuple ne le regarde plus comme un tyran : sa domination est si douce, qu'il semble qu'il ait augmenté la liberté des Romains en détruisant la République. Pour moi je vous avoue que j'ai un regret très-sensible d'avoir fait, contre un si grand Homme, des Vers si injurieux : & j'ai prié mes amis de lui en demander pardon pour moi.

Catulle ne répondit rien à son ami ; & ils avoient déja repris le chemin de la maison, lorsqu'un esclave vint leur dire

qu'un Courier arrivé de Rome demandoit Licinius. Ils se regarderent l'un l'autre, & ils ne purent se cacher l'inquiétude que leur donnoit l'arrivée du Courier. Ils étoient si accoûtumez à recevoir de mauvaises nouvelles, qu'ils ne s'imaginoient pas qu'il leur en pût venir de bonnes du côté de Rome.

Enfin Licinius ouvrit son paquet, & il fut fort surpris de trouver une lettre du Dictateur pleine d'honnêtetez & d'assurances de son amitié. Cesar n'avoit pas attendu que Licinius vint lui-même demander pardon des Vers qu'il avoit faits contre lui: il s'étoit contenté des satisfactions que les amis de ce Poëte étoient venus lui offrir

pour lui : & comme sa générosité & sa clémence passoient l'imagination, il s'étoit fait un plaisir de le confondre à force de bontez & de caresses,

Il fut donc le premier à lui écrire. Il lui offrit son amitié, & il lui demanda la sienne en des termes si obligeans, que Licinius, en lisant sa Lettre, ne put s'empêcher de s'écrier, que Cesar étoit le plus grand de tous les hommes, & qu'il meritoit l'empire de l'Univers.

Il se retira ensuite avec Catulle dans son cabinet, où après avoir fait à Cesar la réponse qu'il crut lui devoir faire, il prit la résolution de retourner à Rome, & il persuada à Catulle de l'accompagner. Ils partirent peu de jours après, & durant

tout leur voyage ils n'eurent aucun entretien qui ne fût sur le sujet de Lesbie, à qui Catulle songeoit éternellement.

Ils n'étoient plus qu'à quinze ou seize milles de Rome, lorsqu'ils furent tout d'un coup surpris par un orage furieux; & par une des plus obscures nuits qu'on ait encore vûes.

Ils mirent pied à terre, & s'étant rangez auprès d'un buisson; où ils étoient presque résolus d'attendre le jour, ils entendirent derriere eux le bruit de quelques Cavaliers qui continuoient leur marche malgré l'orage & la nuit, & qui en se plaignant se disoient les uns aux autres : Votre précaution nous les fera manquer; nous ne pourrons plus les rejoindre, & la

nuit nous les dérobera.

Licinius se souvint alors, que plusieurs Citoyens de Rome avoient des maisons assez proche du lieu où Catulle & lui se trouvoient: il proposa à son ami de suivre ces Cavaliers, qui, à ce qu'il disoit, alloient à quelqu'une de ces maisons. Furius, ajoûta-t-il, en a une qui n'est pas fort loin d'ici. C'est celle-là même qui est devenue celebre par les Vers que vous avez faits. Tout le monde les sçait à Rome, continua-t-il, & il y a peu de Citoyens à qui on n'entende chanter:

Ad Furium. Carm. 26.

FUri, villula vestra non ad Austri
Flatus opposita est, nec ad Favoni,
Nec sævi Boreæ, aut Apeliotæ:
Verum ad millia quindecim, & ducentos.
O ventum horribilem, atque pestilentem.

IMITATION DU LATIN.

LEs vents ni les orages,
N'incommodent point ta maison:
L'âpre bize n'y souffle en aucune saison:
Mais tes vieux creanciers y font d'affreux ravages.
Il leur est dû dessus quinze mille deux cent:
O que c'est un terrible vent!

Il y a encore, poursuivit-il,

quelque part aux environs de ce lieu, un Temple de Venus qui n'est qu'à quatre ou cinq milles de la maison de Lesbie, & où elle vient assez souvent; soit pour faire ses prieres à la Déesse, soit pour se promener dans un petit bois de Myrte qui est derriere le Temple, & qui est si agréable, qu'on diroit que la Déesse a soin elle-même de le cultiver.

Licinius n'avoit pas encore achevé de parler, lorsqu'on entendit un bruit confus d'armes & de cris. Il sembla même à Catulle qu'il avoit distingué quelques voix de femmes qui imploroient du secours. Son ami & lui remonterent aussitôt à cheval; ils coururent avec précipitation vers le lieu

où se faisoit le bruit. Lorsqu'ils y furent arrivez à la faveur des foibles rayons de la Lune, qui parut un moment au travers des nuages où elle se cacha aussitôt, ils virent les marques d'un combat fort inégal qui venoit de se faire. Des chevaux épouvantez & sans conducteur, traînoient un chariot vuide; deux ou trois esclaves étendus sur la place expiroient; & tout mourans qu'ils étoient, ils ne laissoient pas de crier qu'on secourût leurs Maîtresses, que vingt ou trente cavaliers enlevoient.

Catulle & Licinius ne balancerent pas un moment: & sans s'informer du nom des Dames pour qui on leur demandoit du secours, poussez par la géné-

rosité qui leur étoit naturelle ; ils tournerent bride, & ils atteignirent bientôt les Ravisseurs qui s'éloignoient avec le plus de vitesse qu'ils pouvoient. Arrestez, lâches, leur cria Catulle ; & remettez en liberté les Dames que vous enlevez, ou recevez la punition de votre crime.

Les gens de Catulle & de Licinius les suivoient avec une résolution pareille à celle de leurs maîtres : & les cavaliers qui se croyoient déja en sureté, furent fort étonnez de se voir des ennemis sur les bras. Ils se défendirent en gens de cœur ; mais il fallut enfin qu'ils cédassent à la bravoure des deux Chevaliers Romains, qui ne portoient aucun coup qui ne

fût mortel. Trois ou quatre de ces malheureux étant d'abord tombez, le reste prit la fuite, sans qu'on se mit en peine de les suivre: parce que ceux qui avoient les Dames sur la croupe de leurs chevaux les avoient d'abord mises à terre, où elles attendoient avec des inquiétudes mortelles la fin du combat.

Licinius fut le premier qui alla les aborder. Catulle ayant été un peu blessé, ne pouvoit marcher aussi vîte que lui. Pour elles, elles étoient si troublées, qu'elles ne purent rien dire à leurs défenseurs. Ils les presserent en vain de leur apprendre leurs noms. Elles ne voulurent point se faire connoître, qu'elles ne fussent en

lieu de sureté. Elles prierent les deux Chevaliers de les escorter jusqu'à une maison qui n'étoit pas loin du lieu où elles étoient : & elles leur promirent que d'abord qu'ils y seroient arrivez, ils sçauroient qui elles étoient. Par bonheur un de leurs esclaves qui n'avoit point été blessé vint les retrouver ; & s'étant saisi d'un cheval dont le Maître avoit été tué, il leur servit de guide.

Ce fut une chose assez singuliere que la marche de cette petite troupe. Personne ne parloit ; & chacun tâchoit à deviner qui étoient les personnes avec qui il étoit. Enfin on arriva auprès d'une maison, d'où au signal que donna l'esclave, deux ou trois autres esclaves

ſortirent avec des flambeaux.

Catulle voyant que la Dame auprès de qui le hazard l'avoit mis, vouloit deſcendre de cheval, ſe jetta à bas du ſien pour lui aider : les eſclaves approcherent avec leurs flambeaux. La Dame fit un grand cri, & elle tomba évanouie entre leurs mains. Catulle fut fort ſurpris de cet accident : mais il le fut bien davantage, lorſqu'ayant levé les voiles qui couvroient le viſage de cette Dame, il reconnut que c'étoit Leſbie. Licinius qui étoit encore aſſez loin derriere eux avec Sératine, qui ne le connoiſſoit point, & qu'il ne connoiſſoit point, s'avança pour voir d'où venoit le deſordre qui paroiſſoit autour de ſon ami ; & il ne fut pas

moins étonné que lui, de voir Lesbie que ses esclaves emportoient. Il se tourna du côté de Sératine, qui le regarda avec une surprise bien differente de celle que Lesbie avoit eue en voyant Catulle. La joie qui parut dans les yeux de Sératine apprit à Licinius qu'il étoit toujours aimé.

Lesbie étant revenue à soi se renferma dans son appartement avec Sératine. Et Catulle fut conduit dans un autre avec Licinius. On peut croire que ni les uns ni les autres ne passerent pas la nuit fort tranquillement. Licinius & Sératine avoient tant d'impatience de se voir & de se parler; que quoiqu'ils fussent dans un état bien different de celui où étoient Ca-

tulle & Lesbie, ils n'étoient gueres plus en repos qu'eux.

Catulle eut bien de la peine à souffrir qu'on mît un appareil sur sa blessure. Qu'ai-je à faire de la vie, disoit-il à son ami, puisque Lesbie me hait, & que je lui suis si odieux que ma seule vûe a pensé la faire mourir? Que seroit-ce si j'osois lui parler? quels transports ne lui causeroit point son aversion pour moi, si j'allois me jetter à ses pieds, & lui jurer que je l'aime? Je ne veux plus qu'elle craigne des accidens pareils à celui qui vient de lui arriver. Il faut la délivrer de l'importune presence d'un malheureux! Si je vivois, je ne serois point assez maître de moi pour ne point chercher Lesbie; l'amour

me présenteroit sans cesse à elle; elle en souffriroit trop, il vaut mieux que je meure : les Dieux ne m'ont conduit ici que pour me donner la triste satisfaction de faire entendre mes derniers soûpirs à la cruelle.

Souffrez, cher ami, continuoit-t-il, que tout mon sang sorte par cette playe; & que je puisse expirer entre vos bras en vous parlant de Lesbie, & en vous priant de l'assurer, qu'il n'y a jamais eu d'Amant plus infortuné ni plus fidele que moi.

Licinius avoit beau lui représenter que l'évanouïssement de Lesbie n'étoit peutêtre pas pour lui d'un si mauvais augure qu'il vouloit se l'imaginer; il eut bien de la peine à lui per-

ſuader de laiſſer panſer ſa bleſ-ſure : mais il ne put jamais le ré-ſoudre à tâcher de prendre un peu de ſommeil pour rendre ſa guériſon plus prompte & plus facile. Il ne fit que ſoûpirer toute la nuit, & que ſe plain-dre de la cruauté de Leſbie. Le jour parut avant qu'il eût fermé les yeux.

Leſbie de ſon côté n'avoit pas de moindres inquietudes. Admirez, diſoit-elle à Sératine, la bizarrerie de ma deſtinée. J'éloigne de moi tout ce qui peut me faire ſouvenir de Ca-tulle ; j'évite ceux que je croi qui m'en parleroient ; je quitte Rome, où je crains qu'il ne re-vienne ; je viens pour tâcher de l'oublier, m'enfermer dans cette ſolitude ; le hazard l'y

conduit, & le hazard fait que je suis redevable de la vie à Catulle.

Je ne puis sans ingratitude refuser de le voir, & je ne puis le voir sans crime: car enfin, je dois mon cœur à Cinna; & je sens bien que la vûe de Catulle me feroit oublier ce que je suis à Cinna. Dans quel embarras les Dieux m'ont-ils jettée? Que dira Cinna, s'il aprend que j'ai reçû Catulle? Que dira Catulle, si j'ai l'inhumanité de l'abandonner blessé, & peutêtre mourant pour l'amour de moi? Son desespoir rendra ses blessures mortelles, & j'aurai la cruauté de le voir mourir?

Non, ma chere Sératine, je ne le verrai point, je mourrai

moi-même ; il n'est pas possible que je soûtienne plus long-tems les affreux combats que l'amour & le devoir me livrent. J'y succomberai : heureuse, si en mourant je puis avoir la consolation de laisser Catulle persuadé de ma fidelité.

Mais, continuoit-elle, n'avez-vous point remarqué si sa blessure est grande ? pensez-vous qu'il soit encore en état de recevoir quelque soulagement par ma présence ? Allons le voir, disoit-elle. Et un moment après elle se repentoit de la résolution qu'elle venoit de prendre.

Elle étoit quelque tems sans parler : & revenant ensuite de sa réverie ; Malheureuse, qu'attens-je, s'écrioit-elle ? il sera

mort quand je voudrai le secourir. Il ne faut plus differer; courons, ma chere Sératine, courons. Et où veux-je aller, reprenoit-elle tout d'un coup? est-ce Cinno? est-ce mon Epoux que je veux aller secourir? non, c'est Catulle; c'est un ingrat que peut-être je devrois haïr; que je devrois oublier du moins. Quel interêt prens-je à la vie de Catulle? que sçai-je s'il m'aime encore? quand il m'aimeroit, dois-je avoir des sentimens si tendres pour un autre que mon Epoux?

Ce furent là les tristes réflexions qui occuperent Lesbie toute la nuit. D'abord que le jour parut, elle fit dire à Licinius qu'il vint la voir: mais lorsqu'il fut auprès d'elle, elle eut honte d'avoir voulu s'in-

former de la ſanté de Catulle, & elle demeura longtems interdite ſans pouvoir parler. Licinius connut aiſément ce qui ſe paſſoit en elle, par l'embarras où il la voyoit; & après lui avoir dit l'état où il avoit laiſſé ſon ami, il fit ce qu'il put pour la réſoudre à lui rendre une viſite. Mais elle oppoſoit à toutes les raiſons de Licinius une vertu ſi ſcrupuleuſe & ſi délicate, qu'il deſeſpera de la pouvoir vaincre.

Cependant il crut pour pluſieurs raiſons, qu'il falloit tâcher d'éclaircir l'avanture de la nuit, & de ſçavoir qui étoient ceux qui avoient voulu enlever Leſbie. Elle approuva cette penſée; & ayant donné ordre à tous ſes domeſtiques de s'ar-

mer & de ſuivre Licinius, elle le pria d'aller au lieu où le hazard l'avoit conduit ſi heureuſement la nuit précedente. Elle dit enſuite à Sératine, qu'elle lui feroit plaiſir, ſi elle vouloit bien aller voir Catulle, & faire auprès de lui tout ce que la bienſéance ne pouvoit permettre à la femme de Cinna, de faire auprès d'un homme qui étoit peutêtre encore amoureux d'elle. Pour elle, elle alla dans un jardin rêver au malheureux état de ſa fortune.

Licinius étant arrivé au lieu où le combat s'étoit donné, y vit ſix ou ſept hommes étendus ſur la place ſans mouvement & ſans vie. Leurs habits étoient extraordinaires, & il eût crû que c'étoient des étran-

gers, ſi leurs viſages qui étoient maſquez ne lui euſſent fait ſoupçonner autre choſe. Il mit pied à terre, & il ordonna à ceux qui le ſuivoient de deſhabiller ces morts pour voir ſi on ne trouveroit rien ſur eux qui les fit connoître.

On alla d'abord à un, dont l'habit plus propre & la taille plus belle que celle des autres, faiſoient croire qu'il étoit le Maître. On fut fort étonné de trouver qu'il reſpiroit encore. Licinius s'en approcha, & malgré la pâleur de ſon viſage & l'état pitoyable où étoit cet homme, il lui ſembla qu'il le connoiſſoit. Il le conſideroit attentivement, & il en cherchoit le nom en lui-même, lorſque le mourant ayant jetté les yeux

ſur lui le reconnut, & faiſant un dernier effort pour parler; Ah, Licinius, lui dit il, les Dieux ont pris ſoin de vanger Catulle & Leſbie de tous les maux que je leur ai fait ſouffrir.

Ces noms de Catulle & de Leſbie firent ceſſer l'embarras de Licinius : il n'eut plus de peine à reconnoître Gellius. Quoi ! Gellius, s'écria-t-il avec étonnement, c'eſt vous qui vouliez enlever Leſbie, & c'eſt contre vous que Catulle & moi nous avons combattu cette nuit ? Je ne ſçai, reprit Gellius, qui ſont ceux que les Dieux envoyerent hier au ſecours de Leſbie : mais il eſt certain que c'eſt moi qui l'enlevois, & que j'ai bien merité la mort qu'on m'a donnée. Licinius

Licinius fit approcher ses gens. Il leur ordonna de secourir Gellius qui les laissa faire ; & après qu'il eut reçû d'eux tous les petits soulagemens que le lieu où ils se trouvoient leur pouvoit fournir ; Ce n'est pas, dit-il à Licinius, que j'aye aucun desir de prolonger ma coupable vie ; je sens bien que mes blessures sont sans remede ; & quand elles ne seroient pas mortelles ; je ne voudrois pas qu'on les guérît : mais je vous avoue que je serai bien aise d'avoir encore quelques momens pour vous raconter toutes mes injustices, & pour vous faire connoître le repentir que j'ai en mourant, d'avoir fait le malheur de deux personnes pour qui je devois avoir

toute l'estime possible.

Gellius se reposa un peu après avoir dit cela ; & s'appuyant sur deux esclaves de Licinius qui le soûtenoient, il reprit ainsi son discours. Vous sçavez déja qu'une malheureuse passion de vanger Quintilie que Catulle avoit offensée, me fit prendre des mesures trop justes pour le brouiller avec Lesbie. J'y réussis. Je ne dirai rien de nouveau sur cela : vous avez sçû de quelle maniere Quintilie & moi nous abusâmes de votre confidence. Sa mort précipitée devoit m'avoir fait ouvrir les yeux ; mais l'amour me les ferma, lorsque le malheur de Quintilie alloit me les dessiller.

Je devins amoureux de Les-

bie, je continuai de rendre à Catulle auprès d'elle tous les mauvais offices que je pouvois. Je la ſuivis juſqu'à Rome où elle ſe laſſa de moi, & elle me bãnit de chez elle. Je fus au deſeſpoir, & je cherchai à me vanger ſur Catulle des maux qu'elle me faiſoit ſouffrir. Comme je rêvois aux moyens de le faire, j'appris par des eſpions que j'avois auprès d'elle, que vous aviez raccommodé Catulle avec elle, & qu'il étoit attendu tous les jours à Rome.

Ayant auſſitôt réſolu de rompre vos meſures, je fis courir dans le monde de fauſſes lettres de Bithynie, où on marquoit que Catulle étoit amoureux de la Princeſſe Niſe; & que guéri de ſes autres paſſions,

il ne ſongeoit plus qu'à lui plaire. J'eus le plaiſir de voir réuſſir mes tromperies ; Leſbie ajoûta foi aux faux bruits que je faiſois courir, & elle épouſa Cinna.

Peu de tems après, Aurelius avec qui j'avois des liaiſons étroites étant prêt à partir pour aller en Bithinie, vint me voir & il me dit tout ce que vous l'aviez prié d'apprendre à Catulle. Il me ſembla que ces choſes devoient rendre trop glorieux ce malheureux Amant, à qui vous faiſiez ſçavoir que Leſbie ne s'étoit réſolue à ſe marier que par deſeſpoir, après avoir fait inutilement tout ce qu'elle avoit pû s'imaginer pour le rappeller auprès d'elle. Je priai donc Aurelius de ne lui point rendre vos lettres, & de

ne lui rien dire autre chose sur le sujet de Lesbie, sinon qu'elle avoit épousé Cinna, & qu'elle paroissoit fort contente. Aulius étoit trop dans mes interêts pour me refuser, il fit les choses comme je le souhaitois, & j'appris bientôt que Catulle n'étoit pas moins malheureux que moi.

Cependant comme je ne laissois pas d'aimer toûjours Lesbie, la violence de mon amour me fit prendre la résolution de l'enlever. J'envoyai un de mes amis auprès du jeune Pompée, dont on peut dire que depuis la mort de Caton, le parti est devenu l'asyle & le refuge de tous les fameux criminels qui ont craint la justice de Cesar.

Pompée à qui je promis de

lui mener des troupes, me promit une retraite, & sa protection contre tous ceux qui voudroient m'obliger à rendre Lesbie. Flatté par les assurances qu'il me donnoit, je cherchois depuis long-tems l'occasion d'éxecuter l'entreprise qui me coûte la vie. Je me croyois déja en sureté, lorsque vous vintes au secours de Lesbie : & il faut croire que les Dieux avoient résolu ma perte, puisque le petit nombre de gens qui vous suivoient, eut si peu de peine à mettre en fuite les Soldats qui m'accompagnoient ; & que j'avois choisis pour cette occasion comme les plus hardis & les plus braves de ceux que je devois mener au jeune Pompée. Aurelius m'ac-

compagnoit aussi, & j'ignore la destinée qu'il aura eue.

Licinius ayant entendu cela, donna ordre à un de ses esclaves qui connoissoit fort Aurelius, de visiter tous les morts avec soin. Cet esclave lui rapporta qu'il venoit de le reconnoître à quelques pas du lieu où étoit Gellius, & qu'il y avoit apparence qu'il avoit été tué sur le champ.

Les Dieux sont justes, reprit languissamment Gellius, ils nous punissent tous deux, & ils ne vous ont conduit ici avec Catulle, que pour lui donner la satisfaction de tuer lui-même les deux hommes qui ont le plus traversé sa passion. Assurez-le, ajoûta-t-il en regardant Licinius avec des yeux troublez,

que je meurs avec un repentir sincere de tous mes crimes.

En disant cela il s'affoiblit tout d'un coup ; & il mourut peu de tems après entre les bras des esclaves de Licinius, qui ayant donné les ordres qu'il crut être obligé de donner pour lui faire rendre les derniers devoirs, retourna le plûtôt qu'il put à la maison de Lesbie, où on commençoit déja à trouver qu'il tardoit trop.

Il étonna extrémement Lesbie, lorsqu'il lui raconta tout ce qu'il venoit d'apprendre. Sératine se souvint qu'elle avoit crû voir Gellius auprès du Temple de Venus, où Lesbie & elle alloient souvent se promener. Il faut, dit elle, qu'il fût venu là pour le dessein qu'il eût

hier executé, si Catulle & vous ne l'eussiez empêché: car il me souvient, continua t-elle, que croyant avoir été apperçû, il se cacha derriere des arbres qui le déroberent à ma vûe. Lesbie ne pouvoit se lasser d'admirer son bonheur qui avoit conduit Catulle si à propos pour la secourir dans un lieu, où selon toutes les apparences il ne se fût jamais avisé de la venir chercher. Licinius prit sur cela l'occasion de lui parler en faveur de son ami, & il lui dit tant de choses touchantes, qu'elle commença à ne se plus contraindre, & qu'elle lui avoua que Catulle étoit entiérement justifié dans son esprit.

Je sens même, lui dit elle, que je le plains plus que je ne

devrois : & je ne refuſe de le voir, que parce que je l'aime avec trop de paſſion. Quelle maniere d'aimer ! s'écria Licinius. Vous l'aimez ? cependant il ſe meurt de douleur, parce qu'il ſe croit haï, & vous refuſez de le voir pour le détromper & pour lui rendre la vie. Ah ! Madame, vous ne l'aimez point, ajoûta-t-il. Plût aux Dieux, répondit-elle, que vous euſſiez dit la verité. Mais, helas ! j'ai une paſſion violente que ma raiſon condamne & qu'elle ne ſçauroit étouffer. Je ne ſuis point aſſez lâche pour m'abandonner aux tranſports de mon amour, ni aſſez forte pour y reſiſter. Je le combats ſans ceſſe, je ne le ſurmonte jamais ; & je n'ai qu'autant de vertu qu'il m'en faut

pour me rendre la plus malheureuse de toutes les femmes.

Licinius voulut lui répondre & lui persuader qu'une visite qu'elle rendroit à Catulle ne blesseroit point la plus austere vertu ; mais elle l'interrompit, & elle le pria de ne lui en plus parler. Non, lui dit elle, je ne le verrai point, je me sens trop foible pour m'exposer à une entrevûe aussi dangereuse que celle-là. Cependant, ajoûta-t-elle en rougissant, je vous permets de lui dire pour le consoler, tout ce que vous croirez propre à cela ; & je consens que vous lui appreniez mes foiblesses, pourvû qu'il vous promette qu'il ne me verra jamais.

Licinius ne la pressa pas da-

vantage. Il crût en avoir assez gagné ; il alla promptement trouver son ami, qui durant son absence s'étoit abandonné à des rêveries & à des pensées fort tristes.

Sératine à la priere de Lesbie avoit été le trouver peu de tems après que Licinius fut parti ; mais, soit que dans l'état où il étoit il trouvât la solitude plus agréable, soit qu'il crût que Lesbie avoit besoin elle-même que son ami ne la laissât pas seule, il pria cette belle fille de retourner auprès d'elle, & de lui inspirer pour lui des sentimens moins cruels que ceux qu'elle avoit.

Catulle étoit donc seul, & Licinius le trouva appuyé sur une table qu'il avoit fait met-

tre auprès de ſon lit. Il rêvoit ſi profondement, que ſon ami étoit aſſis auprès de lui avant qu'il l'eût apperçû. Ah ! mon cher Licinius, lui dit-il lorſqu'il le vit, que vous me faites de plaiſir de me venir retirer de mes triſtes rêveries ! & que je vous plains d'aimer un malheureux comme moi, qui ne ſçauroit vous entretenir que de choſes affligeantes !

Licinius tandis que Catulle lui parloit, avoit jetté les yeux ſur des Tablettes, où il avoit vû quelques Vers écrits. Je ne ſçai, dit il en les prenant, ſi au contraire je ne dois pas m'eſtimer heureux d'être ami d'un homme, à qui ſon malheur même fait dire de ſi belles choſes. Il relut enſuite ces Vers

qui étoient écrits sur les Tablettes.

Ad seipsum. Carm. 76.

Si qua recordanti benè facta priora voluptas
Est homini, quum se cogitat esse pium:
Nec sanctam violasse fidem, nec fœdere in ullo
Divûm ad fallendos numine abusum homines:
Multa parata manent in longa ætate, Catulle,
Ex hoc ingrato gaudia amore tibi.
Nam quæcumque homines benè cuiquam aut dicere possunt,
Aut facere: hæc à te dictaque, factaque sunt.
Omnia quæ ingratæ perierunt credita menti.
Quare jam te cur amplius extrucies?
Quin te animo offirmas, teque istinc usque reducis?
Et, Diis invitis, desinis esse miser?

IMITATION DU LATIN.

S'Il est vrai ce qu'on dit, que les cœurs vertueux
Trouvent de leur vertu la récompense en eux ;
Et qu'un doux souvenir du bien qu'on a sçû faire,
Satisfait tôt ou tard l'homme droit & sincere ;
Que de plaisirs, Catulle, & quel bonheur un jour,
Te doit faire goûter ton malheureux amour ?
Combien as-tu souffert de refus, d'injustices,
Combien d'emportemens, & combien de caprices ?
Quels biens n'as-tu pas faits, quels soins n'as-tu point pris ?
Soins trop mal reconnus par un cruel mépris !
Mais pourquoi désormais t'accables-tu toi-même ?
Déteste qui te hait, & n'aime que qui t'aime.
D'un inutile amour brise les tristes nœuds,
Dans ton cœur trop fidele allume d'autres feux ;
Et contre l'inhumaine à qui tu n'as sçû plaire,
Appelle le secours d'une juste colere.
Ainsi les Dieux en vain contre toi s'uniront,
Avecque ton amour tous tes maux finiront.

Difficile est longum subitò deponere amorem.
Difficile est: verùm hoc quâ lubet, efficias.

Una salus hæc est, hoc est tibi perficiendum.
Hoc facies, sive id non pote, sive pote.

O Dii, si vestrûm est misereri, aut si quibus unquam
Extremâ jam ipsa in morte tulistis opem:

Me miserum aspicite: & si vitam puriter egi,
Eripite hanc pestem, perniciemque mihi.

Quæ mihi subrepens imos, ut torpor, in artus
Expulit ex omni pectore lætitias.

Non jam illud quæro, contrà ut me diligat illa,
Aut, quod non potis est, esse pudica velit.

Ipse valere opto, & tetrum hunc deponere morbum.
O Dii, reddite mi hoc pro pietate mea.

Je ſçai que d'un amour reçû ſans reſiſtance,
Un long tems a trop bien établi la puiſſance.
N'importe, combattons, on peut tout ce qu'on
veut,
Lorſque pour ſe guérir, on fait tout ce qu'on
peut.
Ceſſons d'aimer enfin; Au mal qui nous poſſede,
Un genereux dépit eſt l'unique remede.
Et vous, Dieux toutpuiſſans, ſi touchez par nos
pleurs,
Vous daignez quelquefois ſoulager nos mal-
heurs,
Jettez ſur ma miſere un regard favorable,
Et de tous les Amans ſauvez le moins coupable.
Purgez mon triſte cœur d'un funeſte poiſon,
Qui poſſede mes ſens, qui trouble ma raiſon.
Inſenſible aux plaiſirs tout me bleſſe & m'ennuye,
Je paſſe dans les pleurs ma languiſſante vie;
Je ne demande plus, que m'aimant à ſon tour,
La cruelle réponde à mon ardent amour.
Cet heureux tems n'eſt plus, ame ingrate & le-
gere,
Où ton fidele Amant ne ſongeoit qu'à te plaire.
Non, je n'aſpire plus grands Dieux à l'enflâmer,
J'aſpire ſeulement à ceſſer de l'aimer.

Au-dessous de ces Vers Licinius trouva encore ceux-ci.

In Lesbiam. *Carm. 75.*

HUc est mens adducta tuâ, mea Lesbia, culpâ,
Atque se officio perdidit ipsa pio:
Ut jam nec benè velle queam tibi, si optima fias,
Nec desistere amare, omnia si facias.

IMITATION DU LATIN.

DIeux ! quel eſt le charme fatal,
Qui m'attache à Leſbie ?
Quand elle quitteroit mon trop heureux Rival,
Je n'oublirois jamais qu'elle lui fût unie ;
Et quand l'ingrate, helas ! m'arracheroit la vie,
Je ne lui voudrois point de mal.

Catulle après que ſon ami eut achevé de lire ces Vers, voulut renouveller les plaintes qu'il avoit coûtume de faire contre Leſbie: mais Licinius l'en empêcha, en lui rediſant la converſation qu'il venoit d'avoir avec elle ſur ſon ſujet. Cet Amant affligé en fut ſi ſurpris & ſi ſatisfait, que l'excès de ſa joie fit un tort conſiderable à ſa ſanté. Il embraſſa Licinius avec tant d'emportement, il ſe jetta

hors de ſon lit avec tant de précipitation pour aller voir Leſbie, ſans ſonger qu'elle lui avoit fait défendre de ſe preſenter devant elle, que l'appareil qu'on avoit mis ſur ſa bleſſure tomba, & qu'il perdit beaucoup de ſang.

Il eſt vrai que cet accident n'eut aucune ſuite fâcheuſe, & que la ſatisfaction d'ame où il ſe trouva enſuite, avança beaucoup ſa guériſon. Il fut même en état de marcher plûtôt qu'on ne l'eſperoit; & ſentant bien lui même ſes forces, il n'attendit pas la permiſſion des Medecins pour quitter ſa chambre. Il en ſortit un jour que Leſbie qui ne croyoit pas qu'il ſe portât ſi bien, étoit allé ſeul dans un petit bois

qui étoit à côté d'un des jardins de sa maison.

Comme Catulle étoit pour lors aux fenêtres de sa chambre, il vit passer Lesbie, & s'étant fait habiller le plus promptement qu'il put, il alla dans ce bois où il avoit remarqué qu'elle étoit entrée. Il n'y fut pas longtems sans la trouver. Elle fit un grand cri lorsqu'elle l'apperçût, & elle voulut tourner d'un autre côté : mais il l'en empêcha en se jettant à ses pieds.

Me fuyez-vous, lui dit-il, Madame? & voulez-vous me refuser le plaisir de vous voir, que la fortune m'offre malgré vous? Helas! ajoûta-t-il en soupirant, n'ai-je point encore assez souffert de maux, & n'en ai-je pas encore assez à

souffrir ? Ah ! Catulle, s'écria Lesbie en le relevant, & en rougissant, que faites-vous, à quoi m'exposez-vous ?

Helas ! lui dit-il, je ne vous verrai peutêtre de ma vie : car enfin je ne suis point assez téméraire pour esperer de vaincre vôtre cruelle vertu. C'est ici la derniere fois que je pourrai vous parler. Ayez la bonté de m'entendre : Souffrez que je vous dise, que malgré vos rigueurs, malgré vos injustices, & malgré les résolutions que je prenois de vous haïr, je vous ai toûjours aimée, & je vous aime encore avec plus de passion que je n'ai jamais fait.

Souffrez vous-même, dit Lesbie en l'interrompant, que je vous quitte. Vous m'allez

dire des choses que je ne dois point entendre, & que je n'aurai pas la force de vous empêcher de dire. Vous voulez me quitter, reprit-il, vous me haïssez donc, injuste Lesbie, vous me haïssez, & qu'ai-je fait pour meriter votre haine?

Il se tut après cela. Et Lesbie demeura long-tems sans parler, en le regardant d'une maniére si tendre & si passionnée, qu'il en fut transporté, & qu'en se jettant encore une fois à ses pieds: Non, vous ne me haïssez pas, dit il; mais quel plaisir prenez-vous à me desesperer par votre cruel silence? Helas! lui répondit-elle, vous ne connoissez que trop mes sentimens, & vous devriez m'épargner la honte de les expliquer.

J'avoue, répondit Catulle, que je commence à connoître que vous m'aimez encore. Mais au nom de tout cet amour, qui ne servira peutêtre qu'à me rendre plus malheureux, accordez-moi le plaisir de vous entendre dire encore une fois que vous m'aimez. Qu'exigez-vous de moi, reprit Lesbie? ne vous suffit-il pas d'avoir surmonté les obstacles que mon devoir vous opposoit? ne vous suffit-il pas de l'avoir vaincu? Voulez-vous en triompher? Voulez-vous m'obliger à vous faire un aveu qui me rendra indigne de vous? Puisque vous m'aimez, vous devez aimer ma gloire; & au lieu de souhaiter que je vous fasse voir toute ma foiblesse, vous devez m'aider à la cacher.

cacher. Quelle honte pour moi d'aimer un autre que mon époux ! quelle honte pour vous d'aimer une femme criminelle !

Et qu'a donc de si criminel, s'écria Catulle, ce malheureux amour que vous avez pour moi? Vous m'avez aimé avant que vous connussiez Cinna. Les destins vous ont forcée à l'épouser: vous me croyiez infidele ; vous vous arrachiez à moi malgré vous : je me suis justifié, mon innocence a paru : n'est-il pas juste que vous vous rendiez à moi ?

Non, répondit elle, je me suis donnée à Cinna, & je ne dois aimer que Cinna. Cependant puisque vous le souhaitez, je vous avoue que je vous aime. Vous occupez tout mon cœur,

n'en avez jamais été banni, je vous ai toujours aimé, & je sens que je vous aimerai toujours : mais je ne laisserai pas de vous fuir avec autant de soin, que si je vous haïssois. Contentez-vous de l'aveu que je vous fais; redites-vous pour moi à tout moment, si vous le voulez, ce que je viens de vous dire : mais ne me demandez pas que je vous le redise jamais.

Non, Madame, reprit Catulle, non, vous ne m'aimez pas. Quoi ! vous aurez la force de me fuir ? Oui, Catulle, répondit Lesbie, je vous aimerai toujours, & je ne vous reverrai jamais. Ne me dites rien, continua-t-elle, pour combattre mes résolutions. Il n'y a rien qui puisse les ébranler : & il faut

même vous résoudre à me dire ici le dernier adieu.

Helas ! s'écria-t-il, quelles cruelles paroles me faites-vous entendre ? concevez-vous bien tout le déſeſpoir où vous me jettez ? j'étois moins à plaindre de ne vous pas voir lorſque je croyois que vous me haïſſiez. Mais le plus terrible de tous les maux, c'eſt de ſçavoir qu'on eſt aimé & de n'oſer voir qui nous aime.

Vous n'êtes pas ſeul à plaindre, dit Lesbie, je ſens tous les maux que vous ſentez, & j'en ſens peutêtre encore de plus violens. Mais il faut céder à nos triſtes deſtinées ; il doit vous ſuffire que je vous promette de vous aimer toûjours. Oui, je vous aimerai :

mais si vous vous obstinez à me voir malgré moi, je vous déclare que je ferai tous mes efforts pour vous haïr.

Catulle ne résista plus à Lesbie. Il lui promit tout ce qu'elle voulut; & après s'être dit l'un à l'autre mille choses tendres, ils se séparerent en pleurant, résolus de ne se plus voir. Lesbie alla chercher Sératine pour lui apprendre ce qui venoit de lui arriver; & Catulle retourna dans sa chambre où il trouva Licinius qui l'attendoit, & qui par le desordre & par le trouble où il se vit, devina une partie de ce que je viens de rapporter.

Il est difficile de faire comprendre l'état où étoit Catulle. La douleur & la joie paroiss-

ſoient également dans ſes yeux encore tout baignés de pleurs; & on ne ſçauroit dire laquelle de ces deux paſſions étoit la plus forte dans ſon cœur. Il étoit ſi tranſporté, qu'à peine s'apercevoit-il que Licinius étoit avec lui : il n'y avoit ni ordre, ni ſuite dans tout ce qu'il diſoit. Lesbie l'occupoit entierement, il ne pouvoit parler d'autre choſe.

Avez-vous jamais vû, diſoit-il à ſon ami, un homme plus amoureux que moi? Avez-vous jamais vû une paſſion plus conſtante que la mienne? car enfin on en croira tout ce qu'on voudra; mais je puis vous aſſûrer que je n'ai pas ceſſé un ſeul moment d'aimer Lesbie. Mon amour s'eſt quelquefois caché à

moi-même ; quelquefois je l'ai crû entierement éteint ; mais lorsque j'ai voulu m'éxaminer avec un peu d'éxactitude, j'ai trouvé qu'il étoit toûjours aussi violent & aussi tendre que lorsque j'ai commencé d'aimer.

Ad quemdam de Lesbia. *Carm.* 102.

CRedis, me potuisse meæ maledicere vitæ,
Ambobus mihi quæ carior est oculis?
Non potui, nec si possem, tam perdite amarem:
Sed tu cum Tappone omnia monstra facis.

IMITATION DU LATIN.

TRahi, persécuté,
Malgré les vains éclats où mon cœur s'est porté,
J'ay toûjours adoré Lesbie:
Si je l'avois haïe,
Pourrois-je en ce moment,
L'aimer si tendrement.

Pendant que Catulle n'étoit rempli que de ſon amour, Leſbie faiſoit réflexion à l'état où elle ſe trouvoit, & aux ſuites fâcheuſes que pourroient avoir ſes dernieres avantures, s'il arrivoit que ſon mari les apprît par d'autres que par elle. Elle lui écrivit donc tout ce qui s'étoit paſſé, & elle fit auſſitôt partir un de ſes eſclaves pour porter ſa lettre.

Cinna étoit ſorti de Rome pour des raiſons que je vais dire, & il avoit pris un chemin détourné pour ſe rendre à cette maiſon de campagne où il ſe paſſoit des choſes ſi peu ordinaires : ainſi l'eſclave chargé des lettres de Lesbie ne le trouva point.

César qui avec beaucoup de

vertus & de grandes qualités avoit aussi beaucoup de vices & de deffauts, jouissant dans les dernieres années de sa vie d'une tranquilité que son humeur inquiéte & ambitieuse ne lui avoit point encore laissé goûter ; & se trouvant Maître absolu & paisible de tout l'Univers, s'étoit abandonné à ses passions avec d'autant plus de liberté, qu'il avoit plus de moyens de les satisfaire. Il avoit accepté tous les honneurs que la flatterie lui avoit offerts, & il n'avoit pas même refusé ceux que les Romains ne rendoient qu'à leurs Dieux.

Le Consulat perpétuel joint à la Dictature, les titres d'Empereur & de Pere de la Patrie, son siége élevé dans l'Orquestre,

& sa statue placée avec celles des Rois, n'avoient pas suffi à son ambition. Il s'étoit fait faire un trône d'or dans le Palais; il avoit souffert qu'on lui consacrât des Temples & des Autels; il avoit fait mettre ses Images au même rang que celles des Dieux, & il avoit renversé dans la distribution des Dignités & des Magistratures les anciennes Loix, & les Régles observées de tout tems.

Comme l'amour n'avoit pas moins de pouvoir sur lui que l'ambition, il n'avoit pas moins accordé à ses plaisirs qu'à sa vanité. Il avoit eu une infinité de Maîtresses, & il avoit résolu d'imiter quelques Princes barbares, qui par un usage entierement contraire aux Loix

Romaines, épousoient plusieurs femmes en même tems.

Helvius Cinna étoit Tribun du peuple, lorsque ce pernicieux dessein entra dans l'esprit du Dictateur. Il l'envoya chercher quelques jours avant que de partir pour aller en Espagne, où il y avoit encore des restes du parti de Pompée qu'il vouloit détruire. Il lui expliqua ses intentions, & il lui laissa une Loi toute dictée, qu'il lui ordonna de publier durant son absence. Il étoit porté par cette Loi, qu'il seroit permis à César d'épouser autant de femmes, & de telle qualité qu'il lui plairoit, afin qu'il pût laisser des Successeurs de son sang à la République.

Il y a apparence que cette

Loi étoit faite particulierement à cause de Cléopatre, qu'il aimoit éperduëment, & qu'il avoit fait venir à Rome, d'où il ne l'avoit renvoyé qu'après l'avoir accablée de bienfaits & d'honneurs, & après avoir confirmé la permission qu'il lui avoit donnée d'appeller de son nom le fils qu'elle disoit avoir eu de lui, quoiqu'il y eût fort peu de gens qui crussent qu'il en fût le pere. On le croïoit si peu, que lorsque Marc-Antoine assûra en plein Sénat après la mort de César, que César avoit reconnu ce prétendu fils; on traita d'imposture tout ce que dit Antoine, & on se mocqua d'Opius qui fit un grand livre pour prouver que le fils que Cléopatre attribuoit à César,

n'étoit point de César ; comme si cette suposition eut eu quelque apparence de vérité, & qu'il eut été besoin d'en détromper les esprits.

Helvius Cinna, à qui, comme je viens de dire, César mit entre les mains cette Loi si étrange, ne put se résoudre à la publier. Il la trouva si odieuse, qu'il aima mieux s'exposer à l'indignation du Dictateur, que de démentir par une complaisance basse & indigne d'un Romain, la vertu dont il avoit toûjours fait profession. Cependant le Dictateur offensé du peu de soin que Cinna avoit eu de le satisfaire, le reçût à son retour d'une maniere à lui faire connoître qu'il devoit craindre son ressentiment.

Il prenoit plaiſir à dire devant lui & devant cette foule de Sénateurs & de Chevaliers Romains qui l'environnoient toûjours, que la République n'étoit plus qu'un nom ſans effet, & qu'un phantôme ſans ame, que les gens devoient prendre garde déſormais à lui parler avec reſpect, & à recevoir ſes moindres diſcours comme des Loix ſouveraines, & que Sylla qui avoit quitté la Dictature, avoit eu des connoiſſances fort bornées.

Des manieres qui approchoient ſi fort de la tyrannie, épouvanterent Cinna; enſorte qu'il ne fut pas plûtôt hors de charge, qu'il réſolut de quitter Rome, & qu'il partit pour ſe rendre à cette maiſon où

étoit Lesbie. Il prit un chemin un peu écarté, & il ne fut point rencontré par l'esclave dont nous venons de parler. Il arriva donc sans sçavoir que Catulle & Licinius étoient chez lui. Ce dernier s'étant trouvé dans la cour lorsqu'il descendit de cheval, courut l'embrasser, & il lui raconta en peu de mots tout ce qui s'étoit passé depuis quelques jours.

La surprise & le trouble de Lesbie parurent aux yeux de tous. Elle appréhenda avec quelque sorte de raison, que le séjour de Catulle auprès d'elle ne donnât de la jalousie à un mari qui sçavoit la passion qu'elle avoit euë pour cet Amant, que la bienséance ne lui permettoit pas de revoir.

Catulle ne fut pas dans de moindres agitations. La presence d'un rival heureux lui causa des mouvemens qu'il n'avoit pas encore sentis. La colere, la douleur, la jalousie, la crainte s'emparérent de son cœur; mais la crainte y fut la plus forte. La consideration de Lesbie l'emporta sur toutes les autres idées qui lui passerent par l'esprit; il n'envisagea plus rien que le danger où il l'exposoit, & il souhaita mille fois la mort.

Cependant Cinna ayant été d'abord un peu troublé, se remit: il parla à Lesbie d'une maniere si ouverte & si obligeante, qu'elle n'eut plus aucun sujet d'inquiétude. Il alla ensuite trouver Catulle qui étoit demeuré

dans sa chambre, attendant avec des impatiences mortelles que Licinius vint lui dire ce qu'il devoit faire.

Ces deux rivaux qui avoient été autrefois très-bons amis, se regarderent avec des sentimens biens differens. Catulle ne pouvoit s'empêcher d'avoir de la haine pour Cinna; & Cinna ne pouvoit refuser à Catulle une certaine pitié genereuse, qui fait que nous plaignons quelquefois ceux mêmes que nous nous plaisons à rendre malheureux. Leur conversation ne fut pas longue; mais elle fut tres-honnête de part & d'autre.

Catulle ne crut pas devoir faire un plus long séjour dans cette maison, où sa presence

ne pouvoit qu'être embarrassante, & pour Lesbie, & pour Cinna. Il partit donc malgré les instantes prieres de ce dernier, qui vouloit le retenir pour faire voir qu'il n'étoit point capable d'une jalousie injurieuse à sa femme, dont la vertu lui étoit trop connuë pour être soupçonnée. Licinius suivit son ami, & ils arriverent à Rome où Catulle étoit souhaité de tous les honnêtes gens qui ne pouvoient s'accoûtumer à ne le point voir. Il fut visité de tout ce qu'il y avoit pour lors de gens illustres à la Cour de César, qui témoigna même qu'il eût été bien aise que ce qui s'étoit passé en Bithynie fût oublié.

Licinius qui avoit été reçû du Dictateur avec des bontés

qu'il n'avoit osé esperer, fit inutilement tout ce qu'il put pour persuader à son ami de rentrer dans les bonnes graces d'un Maître si débonnaire. Le chagrin que causoit à Catulle le malheur de ses amours, se répandoit sur tout. Il s'en prenoit à tout le monde ; & il étoit devenu si mélancolique & si bizarre, qu'il n'y avoit que ses meilleurs amis qui connoissoient la cause du changement de son humeur, qui pussent le supporter.

Il s'alla persuader que si Lesbie étoit à Rome, il pourroit vaincre par sa persévérance la résolution qu'elle avoit prise de ne le plus voir. Il crut que les injustices du Dictateur étoient les seules causes de la retraite de

cette vertueuſe perſonne. Cependant il eſt vrai qu'elle ne s'éxiloit de Rome que pour fuïr la vûë de ce même Amant, qui imputoit aux autres tous les malheurs dont il ne devoit accuſer que lui-même. Enfin il augmenta ſi fort l'averſion qu'il avoit déja conçuë contre Céſar ; il s'acharna ſi fort à le déchirer par des ſatyres ſanglantes, qu'il fut condamné de tout le monde, & qu'il n'eût peutêtre trouvé perſonne qui eût voulu prendre ſon parti, ſi le Dictateur avoit voulu ſe vanger.

Mamurra qui étoit toûjours le favori de Céſar, partageoit avec ſon Maître le chagrin & la haine de Catulle. Catulle ne le laiſſoit jamais en repos, &

il faisoit paroître presque tous les jours de nouvelles invectives contre lui. Il ne pouvoit souffrir que le Dictateur fit tant de bien à cet homme, qui à la vérité n'étoit pas prévenu par les voies les plus honnêtes du monde, à cette haute fortune où il étoit. Voici, selon moi, les plus violens de tous les Vers que Catulle ait faits sur ce sujet.

In Cæsarem. *Carm.* 29.

Quis hoc potest videre, quis potest pati,
Nisi impudicus & vorax, & aleo?
Mamurram habere quod comata Gallia
Habebat unctum, & ultima Britannia?
Cina de Romule hac videbis & feres?
Es impudicus, & vorax, & aleo.
Et ille nunc superbus, & superfluens
Perambulabit omnium cubilia,

IMITATION DU LATIN.

QUoi ! l'Isle des Bretons, les Gaules, tout
l'Empire,
Aux dépenses que fait l'infâme Mamurra,
A peine pourront suffire ?
Toûjours de nouveaux biens César l'accablera,
Et Rome le souffrira ?
O vous ! dont jusqu'ici l'indigne patience,
Du Maître & de l'Esclave a nourri l'insolence,
Romains, foibles Romains,
Vous êtes désormais les derniers des humains.
Le superbe César regne dans vos familles :
Il vous ôte à son gré vos femmes & vos filles :
Romains qui les voiez, & qui le permettez,
Vous ne méritez pas le nom que vous portez.
Et toi César toûjours suivi de la victoire,
Quand ta fole témérité
Des farouches Bretons a soumis la fierté,
N'allois-tu chercher que la gloire
Chez ces peuples cruels,

Ut albulus columbus, aut Adoneus?
Cina de Romule hoc videbis & feres?
Et impudicus, & vorax, & belluo.
Eone nomine, Imperator unice,
Fuisti in ultima Occidentis insula,
Ut ista vostra . . . .
Ducenties comesset, aut trecenties?
Quid est? an hæc sinistra liberalitas,
Parùm expatravit? an parùm belluatus est?
Paterna prima lancinata sunt bona;
Secunda præda Pontica; inde tertia
Hibera, quam scit & amnis aurifer Tagus.
Hinc Galliæ timent Britanniæ.
Quid hunc malum, fovetis? aut quid hic potest,
Nisi uncta devorare patrimonia?
Eone nomine, Imperator unice,
Socer, generque, perdidisti omnia?

Jusqu'alors inconnus au reste des mortels ?
Tu cherchois plûtôt leurs richesses,
Que ta prodigue main répand sur cent flatteurs;
Qui de ton vain pouvoir lâches adorateurs,
Font tous les jours pour toi de nouvelles bassesses.
Sinistre liberalité,
Qui des dépouilles des Provinces,
Et des trésors des Princes,
Enrichit un flatteur à ce prix acheté !
Les richesses du Pont, du Tage & de l'Ibere,
Ont eu le même sort que les biens de ton Pere;
Qu'en vains ajustemens, en presens superflus,
Ta main a d'abord répandus.
Romains, qu'attendez-vous encore ?
Que vous-mêmes il vous dévore ?
O trop heureux Romains !
Si quelques favorables mains
Du Gendre & du beau-Pere,
Avant leurs fiers débats avoient pû vous défaire!

Plus je lis ces satyres contre César, plus j'admire la liberté que se donnoient les Poëtes de

ſon tems, & la patience du premier Empereur du monde. Il ſembla qu'il eût entrepris de laſſer & de confondre Catulle à force d'honnêteté. Il lui en fit faire de ſi grandes après que ces derniers Vers eurent paru, qu'enfin Catulle ſe rendit à tant de générofité, & qu'il alla avec un repentir très-ſincére le prier de lui pardonner ſes égaremens.

Ceſar lui répondit avec tant de bonté, que ſes plus grands ennemis ne purent s'empêcher de louer ſa clémence. Il ne perdit depuis aucune occaſion d'obliger Catulle. Ce fut à ſa conſideration qu'il écrivit à Cinna, & qu'il le pria ſi obligemment de revenir à Rome, que Cinna ne pût s'en défendre. Mais

Catulle n'en fut pas plus heureux : car Lesbie ne voulut point accompagner son mari en un lieu où elle sçavoit qu'elle ne pourroit s'empêcher de voir son Amant.

Cet Amant malgré les honneurs que lui faisoit le Dictateur, étoit le plus infortuné des hommes, lorsque les terribles révolutions qui causerent le malheur general, qui dura si longtems, firent son bonheur particulier de la maniere que je vais dire. Autant que Cesar avec les personnes privées étoit honnête, civil & moderé, autant il étoit superbe & arrogant avec le public : de sorte que si d'un côté il gagnoit quelques affections particulieres, de l'autre il s'attiroit la

haine & l'indignation generale.

Le peuple commençoit à se lasser de sa domination, & tous les jours il arrivoit quelque avanture, qui faisoit voir que les Romains ne souhaitoient autre chose que de nouveaux remuemens. On trouvera ces mots écrits au dessous de la statue du fameux Brutus, qui avoit chassé les Tarquins: *Plût aux Dieux que tu vécusses encore.*

Ce qui acheva de ruiner entierement Cesar dans l'esprit de tous les Citoiens, fut le bruit qui courut alors, qu'il vouloit se faire couronner Roi de Rome, & l'arrogance avec quoi il reçût le Senat. Tous les Peres conscrits alloient le trouver en corps avec les Decrets les plus avantageux & les plus

glorieux pour lui, qu'ils avoient pu s'imaginer. Il étoit assis devant le Temple de Venus, & il ne se leva point pour saluer ces anciens Maîtres du monde, qui étoient accoutumez à voir les Rois leur faire la cour. Ce procédé parut d'autant plus étrange, que lui-même un jour qu'il passoit en triomphe devant le siege des Tribuns, ayant remarqué qu'un d'entre eux ne se levoit point, il en avoit été si outré, que s'adressant à ce Tribun : *Ote-moi donc*, lui dit-il avec indignation, *le rang que je tiens dans la République, Pontius Aquila, puisque tu ne veux pas me rendre l'honneur que tu me dois.*

Quelques-uns ont cru que Cornelius Balbus avoit empê-

ché Cesar de se lever : d'autres ont dit au contraire, que Trebatius l'ayant averti qu'il le devoit faire, avoit été regardé de lui avec un visage qui marquoit le peu de satisfaction, que lui donnoit une sincerité si contraire à son orgueil.

Quoi qu'il en soit, cette action & ces bruits qui se répandoient en ce tems-là, obligerent ceux qui cabaloient secrétement contre lui, à se rassembler, & à précipiter leurs résolutions. Soixante Senateurs ou Chevaliers Romains conspirerent ensemble. Cassius & Brutus se déclarerent les chefs de l'entreprise, qui fut enfin executée dans le Senat de la maniere que tous les Historiens le racontent.

Les Romains qui commençoient à hair Cesar, sentirent après sa mort réveiller l'affection qu'ils avoient eue pour lui. On rendit à sa mémoire des honneurs extraordinaires. Le peuple après avoir assisté aux pompes funebres qui se firent dans le Champ de Mars, courut avec les flambeaux du bucher aux maisons de Brutus & de Cassius, où il voulut mettre le feu, & d'où on eut toutes les peines du monde à le repousser.

Comme les plus animez s'en retournoient, ils rencontrerent Helvius Cinna qui passoit par hazard dans la rue, & l'ayant pris pour Cornelius Cinna fameux Orateur, qui le jour précédent avoit parlé en pu-

blic contre Cesar avec une vehemence extrême, ils se jetterent sur lui; & après l'avoir égorgé, ils le déchirerent en mille morceaux, & ils porterent sa tête au bout d'une lance par toute la Ville.

Ainsi mourut par une des plus étranges avantures du monde le mari de la belle Lesbie, qui reçut la nouvelle de cette mort si extraordinaire, avec toutes les marques de douleur possibles. Elle vint à Rome, où elle rendit à la mémoire de Cinna tout ce qu'on pouvoit attendre d'une personne aussi raisonnable & aussi vertueuse qu'elle étoit.

Après que les jours destinez au deuil furent passez, Catulle qui n'avoit osé lui parler d'a-

bord de ſon amour, ne ſe contraignit plus, & il lui donna tous les témoignages de paſſion dont il put s'aviſer. Il y a apparence qu'elle y répondit, comme il ſouhaitoit : car on dit qu'un jour lorſqu'il ſortoit de chez elle, ayant rencontré ſon cher Licinius, il lui dit ces Vers.

Ad Lesbiam. *Carm.* 105.

SI quicquam cupidoque, optantique obtigit unquam
Insperanti, hoc est gratum animo propriè.
Quare hoc est gratum, nobis quoque carius auro:
Quod te restituis Lesbia mî cupido.
Restituis cupido, atque insperanti ipsa refers te
Nobis: ô lucem candidiore notâ!
Quis me uno vivit felicior, aut magis est me
Optandus vita, dicere quis poterit?

IMITATION DU LATIN.

SI jamais quelque bien ardemment souhaitez,
D'un mortel qui s'en est flatté,
Contre toute apparence
Fit la felicité,
Et passa l'esperance;
C'est l'imprévû bonheur
Que l'Amour me renvoie.
Venez tendres plaisirs, venez charmante joie,
Plus que jamais occuper tout mon cœur.
Je retrouve enfin ma Lesbie;
Elle se rend à ma constante foi,
Et nul mortel plus glorieux que moi,
Ne peut passer une plus douce vie.

Je crois que Lesbie se trouvant enfin maîtresse de ses volontez, épousa Catulle. Du moins il semble nous l'apprendre lui-même par ces Vers, qui sont les derniers qu'il a faits pour elle.

Ad Lesbiam. *Carm.* 107.

Jucundum, mea Vita, mihi proponis amorem
Hunc nostrum inter nos, perpetuumque fore.
Dii magni, facite, ut verè promittere possit;
Atque id sincerè dicat, & ex animo,
Ut liceat nobis totâ producere vitâ
Alternum hoc sanctæ fœdus amicitiæ.

IMITATION DU LATIN.

Quoi, de la noire envie
Je ne dois plus craindre les traits?
Quoi, mon bonheur ne finira jamais?
De saints nœuds uniront Catulle & sa Lesbie;
Et nos feux dureront autant que notre vie.
Puisse un heureux effet répondre à nos souhaits,
Et puissions-nous goûter une éternelle paix!

Il y a apparence que Seratine & Licinius ſuivirent l'exemple de Catulle & de Leſbie, & que ces quatre perſonnes dont le mérite étoit ſi connu de tout le monde, ne trouverent plus d'obſtacles à leur bonheur.

FIN.

APPROBATION.

J'Ai lû par ordre de Monseigneur le Chancelier, les Oeuvres de M. de la Chappelle, & j'ai cru que le Public en verroit l'Impression avec plaisir. Ce 23 Juin 1712.

FONTENELLE.

PRIVILEGE DU ROY.

LOUIS, par la grace de Dieu, Roy de France & de Navarre: A nos amés & feaux Conseillers les Gens tenans nos Cours de Parlement, Maîtres des Requestes ordinaires de nôtre Hôtel, Grand Conseil, Prevôt de Paris, Baillifs, Sénéchaux, leurs Lieutenans Civils, & autres nos Justiciers qu'il appartiendra, SALUT. Nôtre bien amé FLORENTIN DELAULNE, Imprimeur-Libraire à Paris, ancien Syndic

de sa Communauté, Nous ayant fait remontrer qu'il souhaiteroit continuer à imprimer ou faire imprimer & donner au Public *les Amours de Tibulle & de Catulle du sieur de la Chapelle, les Lettres de Roger Rabutin, Comte de Bussy, & son Histoire en abregé de Louis le Grand*, s'il Nous plaisoit lui accorder nos Lettres de Privilege, sur ce necessaires. A CES CAUSES, voulant traiter favorablement ledit Exposant; Nous lui avons permis & permettons par ces Présentes, de réimprimer ou faire réimprimer lesdits Livres en tels volumes, forme, marge, caracteres, conjointement ou séparément, & autant de fois que bon lui semblera, & de les vendre, faire vendre, & débiter par tout nostre Royaume pendant le tems de douze années consécutives, à compter du jour de l'expiration desdits precedens Privileges. Faisons défenses à toutes sortes de personnes de quelque qualité & condition qu'elles soient, d'en introduire d'impression étrangere dans aucun lieu de nôtre obéïssance; com.

me aussi à tous Imprimeurs-Libraires, & autres, d'imprimer, faire imprimer vendre, faire vendre, débiter ni contrefaire lesdits Livres ci-dessus specifiez, en tout ni en partie, ni d'en faire aucuns extraits sous quelque prétexte que ce soit, d'augmentation, correction, changement de titre ou autrement, sans la permission expresse & par écrit dudit exposant, ou de ceux qui auront droit de lui; à peine de confiscation des exemplaires contrefaits, de trois mille livres d'amende contre chacun des contrevenans, dont un tiers à nous, un tiers à l'Hôtel-Dieu de Paris, l'autre tiers audit exposant, & de tous dépens, dommages & interests: A la charge que ces Présentes seront enregistrées tout au long sur le Registre de la Communauté des Libraires & Imprimeurs de Paris, & ce dans trois mois de la date d'icelles; que l'impression de ces Livres sera faite dans nôtre Royaume & non ailleurs, en bon papier, & en beaux caracteres, conformément aux Réglemens de la Librairie; & qu'avant que de les exposer en vente,

les Manuſcrits ou Imprimés, qui auront ſervi de copie à l'impreſſion deſd. Livres, ſeront remis dans le même état où les Approbations y auront été données, ès mains de nôtre tres-cher & féal Chevalier Garde des Sceaux de France le Sieur Fleuriau d'Armenonville, & qu'il en ſera enſuite remis deux Exemplaires de chacun dans nôtre Bibliothéque publique, un dans celle de notre Château du Louvre, & un dans celle de nôtre tres-cher & féal Chevalier Garde des Sceaux de France le Sieur Fleuriau d'Armenonville; le tout à peine de nullité des Préſentes : Du contenu deſquelles vous mandons & enjoignons de faire jouir l'Expoſant ou ſes ayans cauſes, pleinement & paiſiblement, ſans ſouffrir qu'il leur ſoit fait aucun trouble ou empêchement. Voulons que la Copie deſdites Préſentes qui ſera imprimée tout au long au commencement ou à la fin deſdits Livres, ſoit tenue pour dûement ſignifiée, & qu'aux copies collationnées par l'un de nos amez & feaux Conſeillers & Sécretaires foi ſoit ajoûtée com-

me à l'Original. Commandons au premier notre Huissier ou Sergent, de faire pour l'execution d'icelles, tous Actes requis & necessaires, sans demander autre permission, & non-obstant Clameur de Haro, Chartre Normande, & Lettres à ce contraires: CAR TEL EST NOTRE PLAISIR. Donné à Paris le vingtroisieme jour du mois de Juin, l'an de grace mil sept cens ving-trois, & de notre Regne le huitiéme. Par le Roi, en son Conseil, DE SAINT-HILAIRE.

Registré sur le Registre V. de la Communauté des Libraires & Imprimeurs de Paris, page 283, N° 562. conformément aux Reglemens, & notamment à l'Arrest du Conseil du 13. Aoust 1703. A Paris, le vingt-six Juin 1723.

Signé, BALLARD, *Syndic.*





